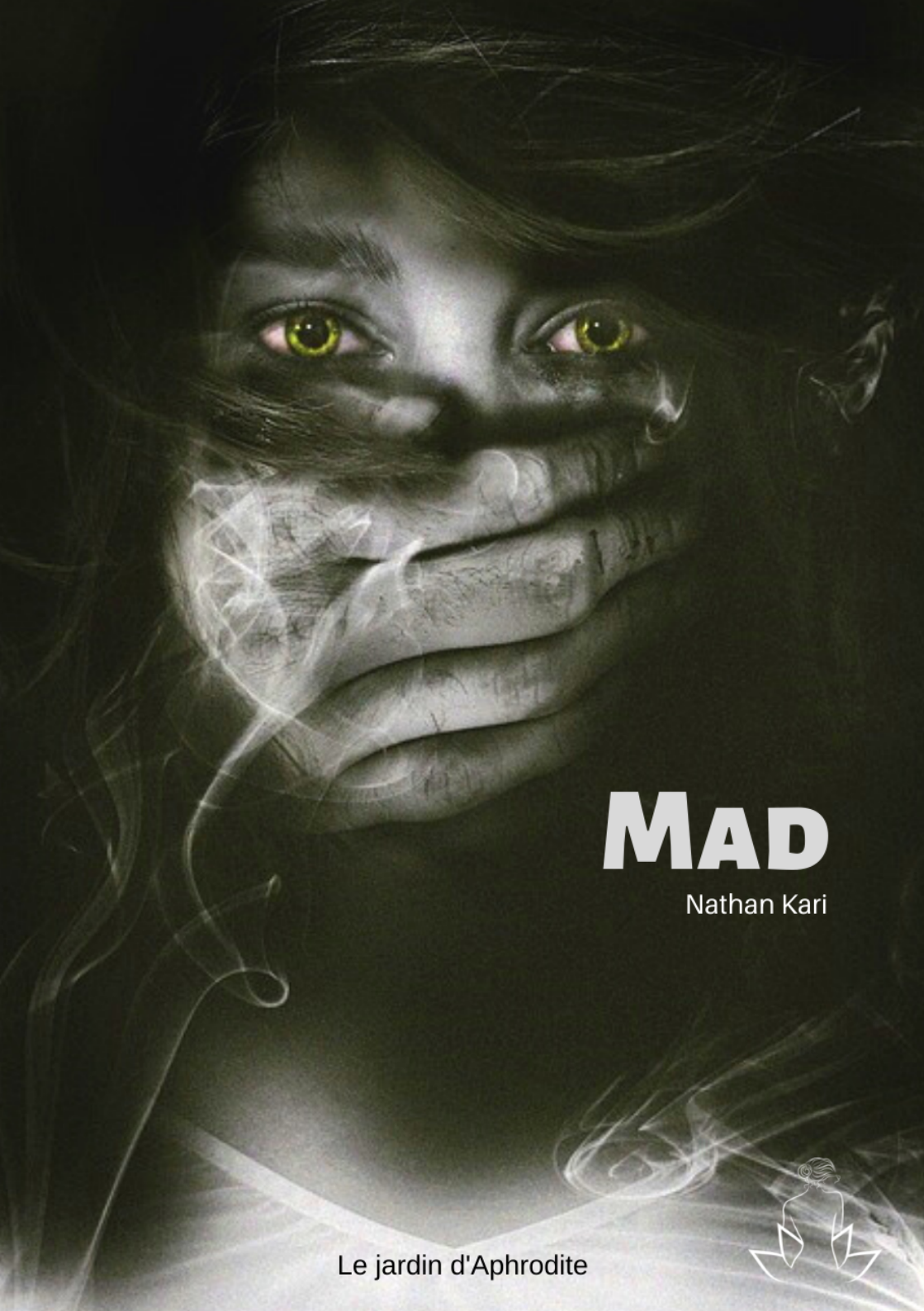


Mad

Nathan Kari

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Nathan Kari

Mad

© Le jardin d'Aphrodite - Décembre 2019

Sommaire

Une amante encombrante **7**

Jouet dévoué **17**

Instable **27**

Jalousie **39**

Le retour d'un ancien désir **51**

La ferme **61**

Comme une ombre **79**

En marche vers l'enfer **87**

Fanny **95**

Pour survivre **107**

Madeline Kalst **117**

Hermann Kalst **127**

Captif **143**

Situation urgente **153**

L'échange **163**

La tentation de Joachim **175**

Sauver Luc **187**

Acculés **201**

La vie reprend son cours **219**

Certains veulent être abusés

Une amante encombrante

Les battements de cœur se synchronisent sur les boum-boums de la musique tonitruante. L'atmosphère est lourde et embaume la sueur d'une centaine de personnes prises dans une frénésie hypnotique. La lumière clinquante des stroboscopes participe à l'ambiance épileptique de la scène. Aymeric et Bruce observent le spectacle, le verre à la main et le sourire aux lèvres. Cela fait longtemps que les deux amis ne s'étaient pas accordé une virée en boîte, depuis que Bruce est en couple avec Clémence en fait, soit environ cinq mois. Mais ce soir, ils se sont organisé une soirée entre potes comme au bon vieux temps... et avec Clémence ; elle a insisté pour venir.

Ils se sont calés sur une banquette autour d'une table afin de s'échauffer doucement en vidant quelques bières avant d'aller enflammer la piste. Clémence, plus impatiente que les deux mecs, fait des allers-retours incessants entre la piste et la banquette. Elle rejoint cette dernière le temps de reprendre son souffle, s'abreuver avant de repartir à l'assaut. Bruce profite de l'éloignement de sa copine pour évoquer de vieux souvenirs avec son pote, souvenirs qu'il n'a pas vraiment envie que sa copine connaisse. Pas qu'il en ait honte ; juste qu'elle se montre parfois fermée d'esprit et jalouse. Ah, que de bons souvenirs ! Cette fois où une inconnue les avait chauffés en boîte pour finir par coucher avec les deux en même temps, ou cette fois où Aymeric était tellement bourré qu'il avait fini par vomir sur la fille qu'il essayait de draguer. Autant dire qu'il

n'a pas conclu ce soir-là ! Les deux hommes rient de bon cœur à ces souvenirs. Ils ont souvent fait les cons mais ne regrettent rien.

Comme ce temps commence à paraître loin à Bruce... Cela ne fait que cinq mois qu'il est avec Clémence, mais les choses se sont accélérées d'une vitesse avec elle. Ils ont emménagé ensemble, et Clémence n'arrête pas d'évoquer leur avenir conjoint en faisant discrètement référence à un mariage et à des enfants. C'est la première fois pour lui que c'est aussi sérieux avec une fille. Cette pensée le fait frissonner. Il a beau l'aimer de tout son cœur, il ne peut s'empêcher d'être effrayé par la suite des événements.

C'est le cœur serré mais, paradoxalement, le sourire aux lèvres qu'il observe sa copine se déhancher sur le rythme envoûtant de la musique en n'écoutant que d'une oreille la dernière anecdote d'Aymeric.

Clémence est belle. Elle a un corps de rêve et un visage d'ange. Elle est gentille, attentionnée, un brin espiègle et malicieuse. Elle est tout ce qu'il aime chez une femme. Il se voit bien faire sa vie avec elle. *« Alors pourquoi... »* se culpabilise-t-il.

Aymeric et lui sont potes depuis le lycée. Ils ont discuté une fois ensemble et ne se sont plus jamais lâchés. Leur amitié est l'une de celles qui ne s'effrite jamais. Ils se sont plusieurs fois disputés – parfois à en venir aux poings – mais sont toujours revenus l'un vers l'autre : on n'efface pas si facilement une amitié vieille de plusieurs années. Malgré les hauts et les bas, leur fraternité ne s'effondre pas et en sort toujours plus forte. La preuve, c'est Aymeric qui a rencontré Clémence le premier, et c'est lui qui a essayé le premier de la conquérir. D'ailleurs, il n'a pas été loin de conclure mais Bruce s'est mêlé à l'histoire et c'est lui qui a remporté la victoire. Aymeric, bon joueur, s'est donc incliné. Pour ce dernier, c'est déjà de l'histoire ancienne. Il a accepté sa défaite et n'a plus de vues sur la demoiselle.

Clémence, engloutie par la foule, a échappé au regard de Bruce qui en profite pour observer les gens, et surtout la population

féminine. Il doit avouer qu'il y en a de très belles, de tous types. Des grandes, des petites, des blondes, des brunes, des blanches, des métisses, des Noires, certaines courtement vêtues, d'autre plus sagement. Il y en a pour tous les goûts. Oh, et celle-là ! Une sublime rousse au corps de rêve. Rien vu d'aussi jolie de toute sa vie. Cette diversité est un régal pour les yeux. Mais son attention est soudainement happée par une autre fille en particulier qui vient de faire son entrée dans la boîte. Ce n'est pas la plus jolie de la soirée, mais elle possède un certain charme. Une longue chevelure noire lui descend jusque très bas dans le dos. Son regard bleu innocent semble perdu et parcourt la salle frénétiquement. Deux petites lèvres pulpeuses laissent sa bouche légèrement entrouverte. Mais ce n'est pas que sa beauté candide qui attire les yeux de Bruce ; non, cette fille, il la connaît !

— Merde ! laisse-t-il échapper en se retournant brusquement et en essayant de se cacher.

— Que se passe-t-il ? demande Aymeric, intrigué.

— Tu vois cette fille là-bas ? La brune vers l'entrée ?

— Oh oui ! Joli morceau.

— Eh ben, j'ai couché avec.

— Bien joué ! le félicite-t-il.

— Non, tu ne comprends pas. J'ai couché avec il y a deux semaines.

— Quoi ? Tu veux dire que tu as trompé Clémence ? Merde alors ! Qu'est-ce qui t'a pris ?

— J'en sais rien. Elle était là à me suivre partout à la trace, à me fixer avec un regard de chien battu. Et puis, elle avait un joli décolleté... Et puis, elle m'a promis une folle nuit... Merde, quel con !

— Merde alors ! Bon, tu as fait une erreur une fois, ça arrive, rationnalise Aymeric. Ce n'est pas si grave. Je suppose que tu ne lui as pas laissé ton numéro après votre nuit, hein ?

— Bien sûr. Je ne suis pas si con ! Mais c'est qu'elle m'a retrouvé ! Je ne sais pas comment elle a fait, mais elle m'a retrouvé. Un soir, elle m'attendait à la sortie du boulot. Elle a voulu discuter, me promettre des tas de trucs. J'avais tellement les boules pour ce que j'avais fait à Clémence que je l'ai repoussée. Le lendemain, elle était encore là. Même cinéma ! Elle a voulu me sucer, et je l'ai laissée faire.

— Eh bien, mon salaud ! se moque Aymeric. Pauvre petite âme fragile !

— Arrête, ce n'est pas drôle. Crois-moi, quand cette fille veut quelque chose, elle l'obtient.

— J'imagine, oui !

— Le problème, c'est qu'elle s'imagine que l'on est ensemble maintenant ! Je lui ai pourtant parlé de Clémence, mais c'est comme si elle n'avait rien entendu. Elle n'arrête pas de m'envoyer des SMS ; je ne lui ai jamais donné mon numéro, je le jure, mais elle me harcèle presque. Je ne sais pas comment m'en débarrasser avant que Clémence ne découvre la vérité. Et la voilà qui débarque ce soir !

— Avec un peu de chance, c'est juste un hasard.

— Avec elle, ça m'étonnerait. Elle a dû savoir d'une manière ou d'une autre que j'étais là ce soir.

— Euh... hésite Aymeric, je crois que tu as raison. Elle vient vers nous.

— Merde ! Merde ! Merde ! peste Bruce. Il faut que l'on s'en débarrasse au plus vite avant que Clémence ne revienne, ou je crains le pire.

Aymeric la fixe dans les yeux tandis qu'elle approche. Elle lui renvoie son regard et a l'air de savoir exactement ce qu'elle fait. Pas de doute, c'est bien vers eux qu'elle se dirige. Aymeric la détaille rapidement. Le corps, de taille moyenne, est pas mal. Ses formes ne sont pas très marquées mais la robe moulante dont elle est vêtue la met en valeur. Et puis elle a cet air innocent, quasi enfantin, qui

donnerait presqu'envie de la prendre dans ses bras pour la consoler. Elle n'a pas le look de celle prête à tout pour un coup de bite que vient de décrire Bruce. Aymeric se demande si lui aurait cédé s'il avait été à la place de son ami.

— Bonsoir, s'adresse-t-elle à lui, je suis Madeline mais tu peux m'appeler Mad. Tu dois être Aymeric, je suppose, le meilleur ami de Bruce ?

— Euh, oui... hésite-t-il, pris au dépourvu qu'elle connaisse déjà son nom.

Sans attendre d'invitation, Madeline s'installe à leur table aux côtés d'Aymeric et lance un grand sourire vers Bruce.

— Qu'est-ce que tu fous ici, bon sang ? fulmine ce dernier.

— Quoi ? s'étonne-t-elle. Tu n'es pas heureux de me voir, Amour ?

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme cela. Et je suis avec Clémence... Je veux dire, elle est là ce soir.

— Tu m'as tellement manqué depuis la dernière fois, Amour... J'ai hâte qu'on remette ça.

— Tu ne peux pas rester, retente Bruce. On en reparle plus tard si tu veux, mais pars, par pitié.

— Mais tu me manques, insiste-t-elle. Chaque minute loin de toi est un calvaire.

Aymeric voit le visage de son pote se décomposer, pense-t-il par dépit, mais comprend-t-il par désespoir car Clémence approche.

— Hé, les garçons, vous ne me présentez pas votre amie ? demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— Clémence, voici Madeline, prend l'initiative Aymeric, une cliente rencontrée au supermarché.

— Et Madeline, voici Clémence, ma copine, poursuit Bruce en appuyant bien sur le dernier mot. Madeline nous passait juste le bonjour. Elle était sur le point de partir.

— Non, ce n'est pas vrai ! le contredit cette dernière.

— Ah oui ? s'étonne Clémence.

— Quelle bande de vilains farceurs, ces hommes ! Ils te font marcher. La vérité, c'est que je ne suis pas qu'une simple cliente : je suis la toute nouvelle copine d'Aymeric.

Aymeric, qui venait de prendre une gorgée, manque de peu de recracher le contenu. Qu'est-ce qu'elle raconte ? Est-ce la seule excuse qu'elle a trouvée pour justifier sa présence ici et profiter de la compagnie de Bruce ? Décidément, il commence à être convaincu qu'elle n'a pas froid aux yeux.

— Ils ont voulu te faire une surprise ! N'est-ce pas, Amour, lance Madeline à Aymeric tout en posant une main sur sa cuisse.

Aymeric ne voit pas d'autre solution que de coopérer, d'autant plus que le regard de Bruce l'implore de le sortir de ce pétrin. Clémence, toute joyeuse à la suite de cette annonce, s'assied et commence à questionner le faux couple sur les circonstances de leur rencontre. Aymeric n'a pas le temps de réfléchir que Madeline sort déjà un récit détaillé, complet et très crédible sur leur histoire. Il est étonné par son talent d'improvisation et le naturel dont elle fait preuve pour meubler son mensonge.

Plus ils avancent dans la conversation, plus Madeline se colle à son faux copain. Le contact de ce corps chaud le long du sien émeut Aymeric. Pris par le boulot et quelques soucis à régler, cela fait un moment qu'il n'a pas eu de femmes à ses côtés. Il se rend compte maintenant combien cela lui a manqué. Il se laisserait bien aller mais se rappelle qu'elle joue la comédie. En tout cas, il en profite pour loucher discrètement vers son décolleté. C'est vrai qu'il est plutôt joli. Jouant le jeu qu'elle a imposé, Aymeric lui passe un bras derrière la nuque. En réaction, Madeline pose sa tête sur l'épaule du garçon. Il sent le parfum agréable de la jeune femme atteindre ses narines.

Vient le moment où les filles veulent aller danser. Les mecs préfèrent rester afin de pouvoir discuter entre eux, mais Clémence insiste. Finalement, Bruce se dit qu'il serait préférable de surveiller les échanges entre sa copine et son amante et accepte de les suivre.

Aymeric n'a plus d'autre choix que de venir lui aussi. Ils dansent tous les quatre ensemble. Madeline, qui est une fille qui semble calme, étonne par la grâce et l'amplitude de ses mouvements. Les postures lascives qu'elle adopte au fil de ses gestes n'échappent pas à l'œil des deux amis. Elle sait mettre son corps sensuellement en valeur.

Les danses passent et Madeline se rapproche de plus en plus d'Aymeric. De son côté, Clémence adopte la même stratégie vis à vis de Bruce. Bien que discrets, elle a repéré les coups d'œil de ce dernier dirigés vers Madeline et elle compte tout faire pour être la seule à attirer son attention. Elle se laisse donc aller à des oscillations plus voluptueuses. Les deux couples se retrouvent désormais à danser chacun de leur côté, mais toujours en vue de l'autre.

Plus l'espace vital entre Aymeric et Madeline diminue, plus elle adopte une danse lubrique. Aymeric a chaud. Il est étonné à quel point elle se montre impudique. « *Elle cherche sûrement à rendre Bruce jaloux...* pense-t-il comprendre. *Elle n'a pas compris que Bruce est vraiment amoureux de Clémence ; sa tentative est donc vaine. Autant en profiter ! Après tout, c'est elle qui a voulu se faire passer pour ma copine.* » Alors il la mate sans aucun scrupule, mirant ce corps s'agiter, ces seins qui rebondissent, ce cul – d'ailleurs très joli – qui ondule.

Son regard lubrique n'a pas échappé à Madeline. Cela la motive pour aller encore plus loin. Elle se colle maintenant à lui, se frottant contre lui et contre son érection naissante. Elle l'embrasse fougueusement. Aymeric en profite pour poser ses mains sur ce corps si désirable. Il tâte le postérieur de cette fille bizarre dont il ignorait l'existence il n'y a même pas deux heures. Elle se laisse complètement faire. Leurs bouches se dessoudent ; Madeline lui tourne le dos et vient frotter son derrière contre l'entrejambe d'Aymeric qui bande maintenant comme jamais.

Aymeric ne s'attendait pas à vivre une telle soirée. Finalement, les ennuis de Bruce semblent être une véritable aubaine pour lui, et il compte bien en profiter autant que possible. Ce n'est pas tous les jours que ce genre d'histoire vous arrive ! Il passe rapidement une main sur la poitrine de Madeline pour en tester la fermeté : il n'est pas déçu du résultat. Il offre aussi une éphémère caresse sur sa cuisse, et Madeline se laisse faire encore. Elle semble même apprécier.

Aymeric a oublié la présence de Bruce et de Clémence ; son attention est complètement happée par Madeline. De son côté, Clémence tente de rivaliser avec la nouvelle venue mais n'ose pas aller aussi loin qu'elle. Elle est tout de même collée à Bruce et échange des baisers avec lui. C'est suffisant pour lui faire momentanément oublier la présence de la perturbatrice. Finalement, ces émotions fatiguent tout le monde et on s'accorde pour retourner autour de la table.

Madeline se précipite sur les genoux d'Aymeric afin de sentir encore la dureté de sa virilité sous ses fesses. Elle lui roule un gros patin, puis tous boivent un coup. Aymeric surprend un regard ombrageux de Bruce à son égard. Il a l'air de lui dire de se méfier. Aucun risque, pense Aymeric. Il est célibataire et peut donc se permettre de profiter à fond. Il ne pense plus à tous les détails que lui a expliqués son ami précédemment.

Aymeric tente de glisser sa main sous le bas de la robe de Madeline ; la réaction de cette dernière ne le déçoit pas : elle écarte les cuisses pour lui faciliter le passage. Elle n'a donc fixé aucune limite à cette mascarade ? Il ne perd plus de temps et atteint une culotte bien humide qu'il caresse avec envie. *« Elle est excitée elle aussi ? Alors, elle ne cherchait pas qu'à rendre jaloux Bruce ? »* Aymeric ne cherche plus à comprendre les véritables motivations de Madeline. Tant qu'elle se laisse faire, elle a beau vouloir n'importe quoi, il s'en contrefiche.

Visiblement, ses caresses lui font de l'effet puisque la voilà qui tortille du postérieur sur l'entrejambe d'Aymeric. Prétextant une envie pressante, elle met soudainement fin à leur contact. À son retour, elle reprend la même position et, lorsqu'Aymeric replonge sous la robe, il s'aperçoit que le sous-vêtement féminin a disparu. Ses doigts en profitent pour fouiller la caverne aux merveilles.

Clémence souhaite retourner danser et entraîne Bruce avec elle. Madeline prétend qu'elle est encore fatiguée pour ne pas les suivre. Une fois qu'ils se sont éloignés, elle change de position et enjambe les cuisses d'Aymeric pour lui faire face. La nouvelle position facilite un échange de baisers. Elle permet aussi aux mains de Madeline de venir à la rencontre de ce corps masculin qui la désire. Elle glisse ses mains sous la chemise du jeune homme, et est heureuse de sentir un volume musculeux sous ses doigts ; Aymeric aime en effet s'entretenir physiquement. Et puis, d'un geste impatient, Madeline passe à l'étape supérieure : elle ouvre la braguette d'Aymeric et glisse sa main dans son caleçon. Ce contact électrise Aymeric qui jette un coup d'œil inquiet autour de lui. Il a perdu la trace de Bruce et de Clémence. Visiblement, elle ne compte pas s'arrêter là puisqu'elle tente de sortir sa virilité du pantalon. Aymeric panique et la retient ; cela commence à aller trop loin.

— Laisse-toi faire, Amour, tu ne le regretteras pas... lui murmure-t-elle à l'oreille.

Aymeric, hésitant, lui lâche finalement le poignet. Elle sort le sexe masculin, le glisse sous sa robe et s'empale dessus. Une décharge se répand dans les veines d'Aymeric. Il sent une puissante chaleur lui comprimer son sexe. Madeline oscille sur son pénis. Elle s'offre du plaisir avec cet engin planté en elle. Son regard est perdu dans le vide. Sa bouche entrouverte semble harponner l'air autour d'elle.

Aymeric, anxieux, vérifie que personne n'a remarqué leur manège. Bien que la robe cache le principal, les gestes de Madeline ne laissent aucun doute sur ce qui est en train de se passer. Visiblement,

personne n'a rien vu ou tout le monde s'en contrefiche. Aymeric se détend et se laisse aller à profiter de l'instant. Il n'arrive pas à croire ce qui est en train de se passer. Il est là, assis sur une banquette dans une salle remplie d'une centaine de personnes, en train de baiser une fille à qui il a à peine parlé. C'est dingue, cette histoire ! Où Bruce a bien pu dénicher une telle fille ? Tout ce monde autour, et personne ne dit rien ou ne semble les voir alors qu'ils sont en train de s'envoyer en l'air. Il ne pensait jamais vivre une telle expérience.

Il veut profiter à fond, et ses mains parcourent tout le corps de son amante d'un soir. Sa langue fouille la bouche de cette fille. Cul, ventre, cuisses, dos, nuque, ses paumes passent et repassent inlassablement sur les moindres parties de son anatomie. Il se fout désormais d'être discret. Au contraire, il a envie de crier au monde entier qu'il est en train de s'envoyer en l'air à côté d'une foule, qu'il se tape la plus grande dévergondée qu'il ait jamais croisée.

Il accompagne les oscillations de Madeline par de puissants coups de reins saccadés. Ses sens sont en feu. La sueur coule le long de son front. Le plaisir le submerge. Il lui semble n'avoir jamais ressenti une telle intensité. Se faire une quasi-inconnue et le faire alors qu'ils sont visibles n'est sûrement pas étranger à la puissance des émotions qui l'inondent. C'en est trop pour lui ; les cuisses de Madeline finissent par emporter son plaisir. La succube l'a vidé de son énergie.

Bruce et Clémence viennent les rejoindre peu de temps après qu'ils aient terminé leur affaire. Un échange de regards entre les deux hommes fait comprendre à Aymeric que Bruce sait ce qu'il vient de se passer. En revanche, Aymeric n'arrive pas à distinguer la réaction de son ami. Il n'a pas l'occasion de lui poser la question puisque la soirée se termine rapidement après cela.

Jouet dévoué

Aymeric s'est toujours considéré comme un mec normal et sans histoires. Il est blanc, jeune et hétéro, comme beaucoup d'autre dans le pays. Il se considère plutôt pas mal sur le plan physique ; son look n'a cependant rien d'extravagant. Comme nombre de ses compatriotes, il aime la musique, le cinéma et les jeux vidéo, mais à part cela il ne s'intéresse à pas grand-chose d'autre. Il apprécie aussi faire la fête, surtout quand elle est arrosée d'alcool qu'il engloutit parfois à l'excès. Il est caissier dans une grande chaîne de magasins, boulot qui lui rapporte suffisamment pour s'assurer une vie confortable et financer son train de vie de célibataire. Il ne cherche pas les problèmes, évite de faire souffrir les autres personnes, bien qu'il lui soit déjà arrivé à plusieurs reprises de ne pas rappeler une demoiselle après avoir passé la nuit avec elle. Il n'est pas un dom Juan, ne collectionne pas les femmes comme certains les timbres, mais il possède un certain charme qui, avec une bonne confiance en lui, lui a permis un nombre raisonnable de conquêtes. Une seule d'entre elles a vraiment illuminé son cœur, mais voilà, c'est de l'histoire ancienne et Aymeric préfère ne plus y penser.

Une semaine est passée depuis la soirée en boîte de nuit. Aymeric n'a pas de nouvelles de Bruce. Ils se sont embrouillés le lendemain. Ils devaient passer la journée entre potes, mais l'ambiance était lourde ; Bruce n'arrêtait pas de chercher des noises en lançant sans arrêt des piques et des remarques sarcastiques. Visiblement, il

avait l'air d'avoir quelque chose à reprocher mais n'a pas exprimé clairement le fond de sa pensée. À la fin de la journée, Aymeric en a eu marre et le ton entre les deux hommes s'est haussé, et il a quitté son ami en claquant la porte.

En y réfléchissant un peu plus tard, il pense savoir pourquoi Bruce s'en est pris à lui : il suppose que son complice de toujours n'a pas apprécié qu'Aymeric profite de son plan cul. Mais qu'aurait-il dû faire ? Ne pas profiter d'une jolie fille qui s'offre à lui ? Non ! Et puis merde, ce n'était qu'un plan cul. Ça aurait été Clémence, Aymeric aurait compris la réaction de Bruce, mais là... *« Pas grave, cela lui passera. »* pense-t-il. Ce n'est pas la première fois que les deux hommes se disputent, mais ils finissent toujours par se réconcilier. Aymeric n'a rien fait de mal ; son ami finira par le comprendre, se calmer et le rappellera en faisant comme si rien ne s'était passé, comme toujours. Il n'a qu'à lui laisser du temps.

C'est le week-end, et notre homme compte bien profiter du beau temps pour aller faire son jogging au jardin public de Méronze. La vue des lieux ravive d'anciens souvenirs. Au lycée, les couples avaient l'habitude de se rendre ici lors des trous dans l'emploi du temps pour passer du bon temps ensemble. Les plus téméraires allaient même au fond du bois afin de coucher. C'est ici qu'Aymeric a conclu pour la première fois ; c'était avec son premier et véritable amour, la douce Daisy. Sûrement l'un des plus beaux jours de sa vie.

Il vient d'effectuer plusieurs tours et décide de souffler un peu. Il se jette sur un banc public. Les écouteurs aux oreilles, il n'entend pas des pas s'approcher de lui. Quelqu'un s'assoit. Il n'y prête pas non plus attention, trop absorbé par la dernière application qu'il a téléchargée sur son smartphone.

C'est juste quand une main se pose sur son épaule qu'il réagit. Il sursaute, se tourne vers la personne, et est surpris de voir Madeline.

— Bonjour, comment vas-tu ? commence-t-elle, souriante.

— Oh, bonjour... Oui, ça va...Mais que fais-tu là ?

— Rien de précis ; je me baladais et je t'ai vu.

— Tu as parlé avec Bruce dernièrement ? demande Aymeric après un petit moment de silence.

— Euh... non. J'ai essayé de l'appeler mais il ne répond pas. Et toi ?

— On s'est vu dimanche dernier, mais ça ne s'est pas très bien passé. On s'est un peu disputé.

— Ah bon, pourquoi ?

— Pour des broutilles en plus. Depuis, plus rien.

Aymeric ne préfère pas dire ce qu'il soupçonne : si Madeline apprend que Bruce lui en veut d'avoir couché avec elle, ça risque de la conforter dans sa croyance qu'elle a une chance avec Bruce.

— De toute façon, nous n'avons pas besoin de lui, reprend-t-elle. Nous, nous avons tous les deux, Amour.

— Pardon ? fait Aymeric avec des gros yeux.

— Bah oui, nous sommes ensemble.

— Mais... mais... mais quoi ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Nous avons fait l'amour ensemble la dernière fois.

— Euh, oui... mais c'est tout ! Cela ne signifie rien. C'était juste un coup d'un soir !

— Quoi ? Mais je croyais que cela t'avait plu.

— Bien sûr que cela m'a plu ; mais là n'est pas la question. En plus, tu faisais semblant pour ne pas éveiller les soupçons de Clémence.

— Je n'ai pas fait tant semblant que ça, Amour ! Alors tu ne veux plus qu'on le refasse ? Je ne suis pas à ton goût ?

— Oh, tu es bien ! Très jolie et excitante.

— Bon, si je te plais, alors recommençons et aimons-nous.

— Mais arrête, les choses ne marchent pas ainsi. On ne sort pas avec une personne comme cela.

— Pourquoi ?

— Eh bien, on se connaît à peine, pour commencer.

— Et alors ? Nous aurons le temps de nous découvrir. Et puis nous n'avons pas eu besoin de nous connaître pour baiser.

— Euh, oui, mais...

— Je ferai tout ce que tu veux, le coupe-t-elle en posant sa main sur la cuisse d'Aymeric. Je serai la copine parfaite, toujours là pour toi. Tu pourras me faire tout ce qu'il te plaît. Je ne t'imposerai aucune limite. Mon corps sera ton jouet.

Aymeric la regarde, bouche bée. Impassible, elle lui renvoie son regard. Il se souvient de ce que lui avait narré son pote : elle est donc totalement sérieuse. Il n'en croit pas ses oreilles ! Des images lui envahissent la tête malgré lui. Il la voit à genoux devant lui, il la voit à quatre pattes, le cul tendu... Une érection commence à poindre, renforcée par le fait que la main de la jeune fille lui a atteint l'entrejambe.

— Hum, tu vois que tu en as envie, Amour ! se réjouit-elle. Allons chez toi maintenant, je te montrerai de quoi je suis capable. Crois-moi, tu ne le regretteras pas. À moins que tu préfères le faire ici.

Elle tente d'engouffrer sa main dans le pantalon d'Aymeric. Instinctivement, il la repousse. C'est vrai que Madeline est excitante, mais aussi un peu effrayante. Il n'a jamais connu une fille comme elle. Non pas qu'une femme entreprenante le dérange en temps normal, mais là, elle est d'un tout autre niveau. Oui, recoucher avec elle lui plairait, mais comment savoir ce qui se passera après ? Bruce s'est plaint qu'elle le harcelait presque, et il avait l'air d'être effrayé. Elle prétendait l'aimer, elle était persuadée qu'il l'aimait aussi, et maintenant elle prétend vouloir jouer les copines parfaites, être prête à tout pour Aymeric, et ce, tout juste une semaine après leur rencontre. Décidément, cette fille n'est pas normale. Aymeric se lève d'un coup, manque de trébucher et s'éloigne.

— Je... je ne suis pas intéressé, balbutie-t-il. Laisse-moi tranquille et ne me recontacte plus. Je m'en vais, maintenant.

— À plus tard, mon amour... lui sourit-elle.

Jamais il n'aurait cru qu'il s'enfuirait devant une femme. Une femme qui lui fait des propositions indécentes, d'autant plus... Il ne comprend pas tout à fait sa réaction ; il a agi d'instinct. Sa fierté de mâle en a pris un coup. Se sauver la queue entre les jambes ne lui ressemble pas. Il s'est senti désemparé.

Il rentre directement chez lui et se jette sur le canapé pour reprendre son souffle. Après plusieurs minutes, pris d'un doute, il regarde par la fenêtre s'il l'aperçoit. Il s'attend à ce qu'elle l'ait suivi. Mais non, personne ; il doit être paranoïaque. « À plus tard, mon amour... » lui a-t-elle dit alors qu'il s'en allait. Elle semblait si sûre d'elle alors qu'il lui avait expressément affirmé qu'il ne voulait pas la revoir. Il met environ deux heures avant d'oublier ce qui vient de se passer et de passer à autre chose. Il ne va pas se laisser distraire par elle, après tout : il a bien mieux à faire.

C'est pendant la nuit qu'elle revient le hanter. Les souvenirs de la dernière soirée se mêlent à tout ce qu'elle lui a promis, dans un rêve teinté d'un érotisme vigoureux. Il se réveille, la queue aussi dure que de la pierre ; il est obligé de se masturber pour retrouver le sommeil.

Le lendemain, il s'autorise une grasse matinée. Il se lève finalement vers dix heures pour prendre un petit déjeuner léger devant son ordinateur. Son portable vibre : un SMS d'un numéro inconnu. Curieux, il ouvre le message : « Tu n'as pas fait ton jogging ce matin, Amour ? Dommage, je t'attendais. » Merde ! C'est elle, à n'en pas douter. Comment diable a-t-elle eu son numéro ? C'est comme ça que ça s'est passé avec Bruce. Elle agit exactement pareil. Aymeric jette son portable sur le canapé et vérifie qu'il n'y a personne à la fenêtre, on ne sait jamais...

Un nouveau SMS arrive quelques minutes plus tard. Aymeric hésite mais le lit quand même : « Je m'étais vêtue d'une petite tenue toute courte et sexy pour toi, Amour. J'ai même omis de mettre des sous-vêtements. Ça t'aurait plu à coup sûr. » Elle ne le lâchera pas si facilement. « Vous vous êtes trompée de numéro,

Madame. » tente-t-il sans trop y croire. « Bien essayé, Amour Mad ☺ Dis, tu aimes la sodomie ? Parce que mon cul a très envie de se faire défoncer. Oh, mon chéri, tu ne veux pas te faire du bien avec mon joli derrière qui n'attend que toi pour le violenter ? Je suis sûre que ça te plairait. »

Elle n'y va pas de main morte ! Décidément, cette fille est sûrement la pire catin de la Terre. Elle ne recule devant rien. Mais merde, comment lui faire comprendre qu'il ne veut pas d'elle ? Oui, ça lui plairait de défoncer son petit cul, de déverser toute sa rage en elle. D'ailleurs, la scène qui se joue dans sa tête a fait naître un petit fourmillement dans son bas-ventre. Malgré tout, il ne peut s'empêcher de ressentir du désir. Mais merde, cette fille n'est décidément pas normale. Vaudrait-il mieux se méfier d'elle ? Prendre de la distance ? Elle lui donne la même impression que le chant des sirènes qui séduit les marins et les attire vers une mort certaine. « Laisse-moi tranquille. » trouve-t-il la force de lui répondre.

Il n'est pas surpris par le fait qu'elle ne tienne pas compte de son message.

« Ou alors tu préfères que j'avale ta longue queue ? Cela m'irait aussi. Tu verras, j'adore, et je suis très douée. J'ai hâte de sentir ton doux sperme couler à flots au fond de ma gorge, à moins que tu ne veuilles jouir sur mon visage ou sur mes seins que tu n'arrêtais pas de mater la dernière fois. C'est comme tu veux. »

Plus Aymeric relit ces mots, plus ses réticences sonnent comme un écho lointain. Il attend impatiemment le prochain message qui tarde à arriver, à la fois excité et effrayé. Il ne lui a pas répondu ce coup-ci mais il doute qu'elle va abandonner maintenant. Que va-t-elle encore bien trouver à dire ? Il se remémore la soirée en boîte, son joli décolleté, son corps qui se déhanchait, et leur folle baise parmi la foule. Il se souvient aussi des images qui ont illuminé son rêve de la nuit et des fantasmes qui lui ont apporté la jouissance

juste après. Il est faible, il ne parvient pas à s'empêcher de la désirer. Sa queue est raide. Oh oui, il a très envie de se vider en elle.

Son portable vibre enfin : « Je te lècherai comme jamais, je t'avalerai tout au fond de ma gorge, je ferai monter lentement ton plaisir et je le maintiendrai à son paroxysme jusqu'à ce que tu me supplies de te faire venir, et enfin je te tèterai jusqu'à l'explosion. Par pitié, laisse-moi te montrer comme je suis douée. Tu peux aussi me baiser la bouche si tu préfères, y aller sans douceur. J'aime aussi ça. En fait, j'aime tout ce que tu pourrais me faire. Tu n'as que l'embarras du choix. »

À la lecture de ces mots, les images dansent dans sa tête. *« Pourquoi l'ai-je repoussée ? »* cherche-t-il à se rappeler. Oui, Bruce semblait effrayé quand il a parlé de Madeline pour la première fois ; mais en y réfléchissant bien, n'était-ce pas dû au fait qu'il craignait d'être découvert par Clémence ? Il avait plus peur pour son couple que d'autre chose ; Aymeric en est persuadé. Lui, il n'aurait pas ce problème : il est célibataire, d'autant plus qu'il l'est déjà depuis un petit moment. Pourquoi ne pas se garder une femme sous le coude pour lui réchauffer le lit ?

Et puis, ce ne sont pas toutes les femmes qui vous proposent de réaliser le moindre de vos fantasmes. Il pourrait s'en servir quand et comme bon lui semble, en faire un plan cul : il n'aurait pas besoin de s'attacher à elle, juste l'utiliser. Après tout, elle ne demande que ça, la salope ! Parce que c'est ce qu'elle est, après tout, comprend Aymeric : une salope, mais probablement la pire salope qu'il a jamais rencontrée ! C'est parfait, en fait. Mais de quoi a-t-il eu si peur ? Que pourrait-elle bien lui faire ? Ce n'est qu'une femme, après tout. Elle ne doit pas peser bien lourd, elle ne peut être dangereuse. Oui, elle a eu son numéro de téléphone sans qu'il ne le lui donne, mais c'est sans doute Bruce qui le lui a passé ; rien d'anormal. C'est rassuré par ces pensées qu'Aymeric attrape son téléphone et s'apprête à lui répondre. Son adresse constitue le seul contenu de son message.

Elle ne met pas longtemps à frapper à la porte. Visiblement, elle était toute proche. Cela n'étonne guère Aymeric, mais il n'en a rien à faire pour le moment. Il n'attend qu'une chose : profiter d'elle.

Elle s'approche doucement de lui, le sourire victorieux. Elle n'avait pas menti sur sa tenue : elle est vêtue d'une petite jupe ample, du genre à s'envoler au moindre coup de vent, et d'un débardeur moulant à fines bretelles. L'absence de soutien-gorge est clairement visible. Ce n'est pas une tenue des plus classe, mais c'est clairement une invitation à venir découvrir les trésors qui restent encore partiellement cachés.

— J'étais sûre que tu en avais envie, Amour.

— Avant de commencer, j'aimerais que l'on mette les choses au clair : je vais te baiser, prendre du plaisir et me vider les couilles avec toi, mais en aucun cas tu n'es ma petite amie. Ne t'attends pas à ce que je tombe amoureux de toi ou à ce que tu vives avec moi. Maintenant, si la situation ne te convient pas, tu peux partir tout de suite, je ne te retiens pas. Est-ce clair ?

— Oh ! fait-elle, surprise. Cela me convient pour le moment, mais je sais que tu finiras par m'aimer.

— Ne rêve pas trop ! Il n'y aura rien d'autre que du cul entre nous deux.

— C'est ce que nous verrons ; mais je...

— Tais-toi, l'interrompt-il sèchement. Je ne veux plus t'entendre parler. Tu n'es pas là pour ça.

— Si tu veux que je me taise, il va falloir que tu m'empêches de causer en me mettant, par exemple, quelque chose de gros dans la bouche.

Arrivée au niveau d'Aymeric, elle s'agenouille, le regard provocateur. Elle attend qu'il fasse le premier geste. Elle ne le lâche pas des yeux. Pourtant elle meurt d'envie de se jeter sur lui, de s'emparer de sa virilité, mais elle préfère que son homme la soumette. Aymeric, à bout de nerfs, ne résiste pas très longtemps : il défait

sa ceinture, son pantalon, et libère son sexe. Madeline l'embouche d'un coup sec, trahissant ainsi son impatience.

Elle n'avait pas non plus menti sur ses performances : Aymeric n'a pas souvenir d'avoir été aussi bien pompé. On sent que cette fille met tout son cœur à l'ouvrage et qu'elle se régale. Elle n'a aucune difficulté à s'enfoncer cette tige au fond de la gorge. Elle le fait sans lâcher son homme de son regard pénétrant. Sa langue fait des merveilles ; elle sait où et quand lécher pour faire grimper rapidement la pression tout en évitant d'atteindre le point de non-retour. Aymeric se réjouit de voir ce petit visage de poupée engloutir son sexe, de ses douces lèvres rougeâtres s'enroulant autour de son gland et le tétant avec délectation. Elle, avec son air si innocent quand on la croise dans la rue, se révèle être une suceuse hors pair. Elle met vraiment toute son énergie dans l'opération, le déguste comme si c'était vital pour elle. Aymeric se sent vraiment bien dans sa bouche, mais il a très envie de tenter d'autres choses.

— Bon, ça suffit pour le moment. Il me semble avoir lu que ton cul a besoin qu'on s'occupe de lui.

— Oh oui ! s'exclame-t-elle, un sourire angélique aux lèvres. Il a très envie que tu le maltraites.

Elle se précipite à quatre pattes, remonte sa jupe et tend les fesses en signe d'invitation. Aymeric s'agenouille, caresse délicatement ce petit cul qui semble l'hypnotiser. Il titille l'anus avant d'y engouffrer un doigt. Il joue comme cela pendant plusieurs minutes alors que Madeline, impatiente, dodeline de plus en plus du derrière.

— Bon, ça suffit comme cela ! Tu peux y aller maintenant. Et n'aie pas peur de me faire mal.

— Je n'en avais pas peur.

Aymeric présente son gland à l'entrée de l'anus et attend un peu. Madeline a un mouvement de recul pour venir s'empaler, mais rate son coup. Devant tant de hâte, Aymeric ne la fait plus attendre : il s'engouffre d'un coup de reins. Il n'y a que peu de

résistance ; son pénis semble même aspiré. Pourtant, il se sent si à l'étroit dans son fondement... Son sexe est compressé ; c'est une sensation exquise. C'est la première fois qui tente la sodomie. Il l'avait déjà proposée à plusieurs de ses ex, mais aucune n'avait été tentée. Elles avaient, pour la plupart, peur que ce soit douloureux, contrairement à Madeline qui attend justement qu'on lui fasse mal. Alors, il n'y a plus à hésiter : Aymeric y va de toutes ses forces. Il donne de puissants coups de reins qui arrachent de petits cris à Madeline. Leur souffle s'accélère brutalement.

— Oh oui ! hurle-t-elle. Vas-y plus fort... Oui, encore plus fort ! Défonce-moi le cul, je n'attends que ça.

Les encouragements de Madeline le motivent à accélérer la cadence. Il puise dans toutes ses forces. Il veut l'entendre crier. Elle l'a cherché, après tout ! Il se demande encore de quoi a-t-il eu peur avec elle. Elle lui offre ce qu'il désire depuis déjà un bon moment, et il n'a pas à se préoccuper de retenir sa fougue pour ne pas lui faire mal. Au contraire, il peut se laisser complètement aller. Aymeric se réjouit à l'idée de pouvoir profiter encore et encore de ce corps offert.

Il lui pistonne sévèrement le fondement. Madeline accompagne ses gestes en venant tenter de s'empaler plus que possible sur sa queue. Son corps tremble. Ses membres faiblissent à la maintenir en position sous la violence des assauts qu'elle subit. Son souffle est fort et saccadé. Elle gémit, se plaint et crie, mais l'encourage pourtant à lui molester le cul. Aymeric est comme une bête sauvage, réduit à ses plus bas instincts. Il n'est plus que le mâle qui prend sa femelle en chaleur, qui la domine de toute sa puissance. Tout son être ne vit que pour l'objectif d'atteindre la jouissance. Il ne pense à rien d'autre, noyé dans un océan de testostérone. Cette fille a fait de lui un animal.

C'est en poussant un cri rauque qu'il atteint un orgasme fulgurant. Il se déverse, et finit vautré au sol, vidé de son énergie.

Instable

Aymeric monte d'un pas fatigué les marches des deux étages qui le séparent de son appartement. Il a hâte de se vautrer sur son fauteuil, une bière à la main devant la télé. *« Quel cliché je fais ! »* se marre-t-il tout seul. Dernière marche ; plus qu'un couloir pour atteindre sa porte, mais il s'arrête soudain. Il l'avait presqu'oubliée, malgré les nombreux SMS qu'elle lui a envoyés toute la journée et auxquels il n'a pas répondu : Madeline est là, assise devant sa porte, le regard perdu dans le vide. Elle ne l'a pas encore aperçu. Et lui qui espérait passer du temps tranquille... Tant pis, il y a un autre moyen de se détendre. Il hésite, mais finalement avance vers elle.

Les yeux de Madeline s'illuminent soudain. Elle se soulève d'un coup, un sourire radieux aux lèvres. Aymeric la compare mentalement à un chien qui vient de voir son maître rentrer. Chienne, elle en a tout l'air !

— Bonjour, Amour ! s'exclame-t-elle.

Pour seule réponse, Aymeric soupire. Rien à faire : elle s'obstine à lui coller ce nom. Elle tente de l'embrasser tandis qu'il tourne la clé dans la serrure. Il l'évite, ouvre et entre en lui mettant la main aux fesses. Il s'affale sur son fauteuil et allume la télé ; il n'a pas l'intention de modifier en profondeur ses plans. Elle tente de démarrer une conversation ; il l'ignore. Elle lui demande comment sa journée s'est passée ; il zappe les chaînes à la recherche d'un programme intéressant.

— Peux-tu aller me chercher une bière dans le frigo, s'il te plait ? la coupe-t-il.

Madeline obéit. Elle tente une nouvelle approche, s'assoit sur les genoux d'Aymeric et tente de se glisser entre ses bras, mais Aymeric n'est pas d'humeur câline ; pas avec elle, en tout cas. Il a beau avoir clarifié la situation avant que leur arrangement démarre, il sent qu'elle espère bien plus que ce qu'il est capable de lui offrir pour le moment. Il ne cherche donc pas à lui donner de faux espoirs, déjà qu'elle s'accroche un peu trop à lui. Il n'éprouve rien pour elle, rien de plus que de régulières érections.

Cela fait quelques jours qu'il a accepté les avances de Madeline. Avances qui se sont soldées par le nombreux corps-à-corps qui ont rythmé son dimanche. Épuisé, Aymeric a tenté de se débarrasser de Madeline, mais elle n'a accepté de partir qu'à la suite de longues négociations. C'est seulement avec la promesse qu'elle pourrait revenir le lendemain soir qu'elle a accepté. Depuis, Aymeric la retrouve tous les soirs après le boulot, avachie devant la porte, attendant de se donner à lui.

Quoi qu'il en soit, Madeline est toujours sur les genoux d'Aymeric, et sa présence provoque un certain émoi chez le garçon. Madeline change de tactique : elle se dandine, se frotte, prend les mains du jeune homme pour venir les poser sur ses cuisses et ses seins. Les courbes de la diablesse ne le laissent pas insensible, et Aymeric accepte donc un baiser. Il glisse ses doigts dans l'entrejambe de Madeline et y trouve des lèvres chaudes, humides et dénudées. Comme à son habitude, elle a omis les sous-vêtements ; elle sait que cela fait craquer Aymeric. Madeline expire de satisfaction et lui souffle des mots cochons à l'oreille. Elle lui promet monts et merveilles. Elle veut le faire aller dehors, qu'il la prenne dans des endroits insolites de son choix. Elle lui propose d'aller s'exhiber.

— Je suis crevé, soupire-t-il. Je veux juste une soirée tranquille pour me détendre.

— Te détendre ? En effet, tu m'as l'air très tendu, surtout dans le pantalon. Dis-moi comment t'aider à le détendre.

— Hum... Peut-être pourrais-tu me faire profiter de ta bouche ?

— Avec plaisir, sourit-elle de joie.

Elle se hâte de s'agenouiller devant lui afin d'exaucer son souhait tandis qu'il ouvre son pantalon et libère son sexe. Elle le dévore des yeux. *« Une vraie chienne,* repense Aymeric, *à qui on vient de donner un os à ronger ! »* Il ferme les yeux pour se concentrer sur les sensations qui le gagnent, provoquées par une langue habile et gourmande. Il est bientôt totalement envahi par le plaisir intense qu'elle lui procure, si bien qu'il en oublie tout ce qui l'entoure. Le son de la télé n'est plus qu'un écho lointain, le goût de la bière dans la bouche qu'un vague souvenir. Il en oublie les clients casse-pieds au boulot, les problèmes familiaux de son chef qui le met sur les nerfs. Il en oublie sa journée stressante. Cela a du bon d'avoir une fille dévouée à sa disposition ! Une fille qui n'hésite pas à vous sucer le gland, à le titiller du bout de la langue, à vous engloutir le sexe sur toute sa longueur et qui le fait avec ferveur ! Il la remercie en lui remplissant la bouche. Elle avale tout le précieux nectar sans en perdre une goutte.

Aymeric redescend peu à peu sur terre tandis que Madeline se relève et se dirige vers le coin de la pièce. Il la voit s'agiter sans prendre tout de suite conscience de ce qu'elle fait. Elle trie et range la pile de journaux, magazines, lettres, publicités et livres entreposés sur le bureau.

— Que fais-tu, Mad ?

— Je range, répond-t-elle simplement.

— Oui, ça j'ai vu, s'agace-t-il. Je voulais dire : pourquoi fais-tu ça ?

— Tu as dit que tu étais fatigué. Tu n'as pas le courage de ranger ; je veux t'aider.

Il la laisse faire et l'observe calmement. Si elle veut s'en occuper, après tout... Il n'aura pas besoin de le faire. C'est un avantage,

d'autant plus qu'elle ne l'embête pas pendant ce temps. Il ne suffit que d'un quart d'heure pour tout remettre en place. Bientôt, le bureau a un tout nouveau visage, mais Madeline ne compte pas s'arrêter là ; elle s'empare du balai.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, tu sais.

— Oui je sais, mais je tiens à le faire.

— Pourquoi ?

— Je veux être utile à mon aimé. Je veux prendre soin de toi.

— Nous ne sommes pas un couple, Mad, tente-t-il de lui rappeler.

Elle ne semble pas entendre cette dernière phrase tandis qu'elle fait voler la poussière par des gestes amples. Madeline s'applique consciencieusement à la tâche, ne négligeant aucune zone. Une fois le balai rangé, la voilà disparue dans la cuisine. Aymeric s'étire dans son fauteuil et profite de ce temps calme. Il se laisse aller à ses songes.

Ses pensées s'arrêtent en premier lieu sur Bruce qui ne donne toujours pas signe de vie. Aymeric a essayé de l'appeler, mais son ami ne lui répond pas. Il commence à trouver cela étrange. Son pote lui ferait-il la gueule ? Bon, c'est vrai qu'Aymeric lui a piqué son plan cul, mais Bruce cherchait à s'en débarrasser. Ce n'est donc pas une raison suffisante pour lui en vouloir. De plus, Aymeric ne lui en a jamais voulu quand il a séduit Clémence à sa place. Il a essayé aussi de téléphoner à cette dernière, mais même résultat qu'avec Bruce. Peut-être a-t-elle paumé son portable, comme à son habitude.

Il pense ensuite à Mad. C'est étrange d'avoir une femme près de soi prête à tout pour vous. Il pensait que ce n'était qu'une accro au sexe, un peu folle, mais maintenant il commence à douter qu'elle ne soit que ça : elle semble vraiment tenir à lui. Il se sent soudainement coupable de ne pas ressentir la même chose pour elle et de ne profiter d'elle que pour son propre plaisir. Peut-être pourrait-il se montrer plus gentil avec elle ? Oui, mais il n'a pas

très envie qu'elle le colle trop, chose qui arrivera fatalement s'il ne lui impose pas des limites strictes. Alors devrait-il plutôt mettre fin pour éviter qu'elle s'accroche plus ?

Une bonne odeur lui titille les narines, le fait émerger et comprendre ce qu'a été faire Mad en cuisine. Curieux, il se lève et se plante à l'entrée de la pièce. Elle lui tourne le dos, ne remarque pas tout de suite sa présence, puis se retourne et lui lance un sourire innocent avant de revenir à son activité : pétrir une pâte. Elle a revêtu un tablier. Une casserole est en train de bouillir sur le feu ; cela ressemble à une ratatouille. Décidément, cette fille est imprévisible : non seulement elle décide de préparer à manger sans qu'on le lui demande, mais en plus elle le fait sans rien sous le tablier. Elle a ôté tout autre vêtement. Aymeric n'en croit pas ses yeux.

Elle est là, à préparer une pâte comme si de rien n'était, dandinant son petit cul nu au rythme lent d'un air de musique qu'elle chantonne et dont Aymeric ne connaît pas la provenance. La mélodie semble douce, triste et étrange à la fois ; un mélange qui colle bien à cette fille déconcertante. Notre homme n'est pas insensible à cette vision. Comme si elle sentait le désir grimper en lui, la voilà exagérant ses gestes et adoptant une danse plus provocante. Devrait-il mettre fin à cette histoire avec elle ? Aymeric se pose encore la question. Ce serait préférable avant qu'il ne soit trop tard, mais cette fille est diablement bandante. Il pourrait peut-être en profiter encore un peu.

Aymeric s'approche doucement d'elle, colle son entrejambe contre ce derrière féminin pour lui faire sentir son désir. Elle continue de danser lentement comme s'il n'était pas là et en profite pour se frotter contre lui. Il lui caresse le dos, lui malaxe un sein, respire son parfum et l'embrasse sur la nuque. Sa peau est douce, chaude, brûlante. Il ne voit pas son visage, mais il sait qu'elle arbore un grand sourire.

Il a envie de la prendre comme cela. Il libère son sexe qui vient s'aplatir entre les fesses de la demoiselle. Des doigts fouillent l'intimité trempée et préparent un passage. Aymeric y engouffre son pénis et commence à pilonner Mad qui a de plus en plus de mal à se concentrer sur sa tâche. Bientôt, sous ces assauts, cela devient mission impossible. Mad repousse la pâte sur le côté de la table et pose ses coudes pour gagner en stabilité. Par des mouvements de bassin, elle accompagne les va-et-vient d'Aymeric. Ses petits gémissements de plaisir et ses encouragements font perdre son sang-froid au jeune homme qui la baise en levrette de plus en plus puissamment et bestialement. Le voilà même qui lui plaque la face sur la table.

Décidément, cette fille est douée pour lui faire perdre la raison ! Avec elle, il se sent un autre homme. Il ne s'est jamais montré si brutal avec une autre, mais avec elle c'est différent : il laisse ressortir des instincts primitifs. Céder à ce comportement l'a toujours effrayé quelque part, mais elle, c'est ce qu'elle attend de lui.

Finalement il la retourne et l'aide à s'asseoir sur la table. Il veut la prendre de face. Le ventre de Mad, ses seins et son visage sont recouverts de farine. Aymeric l'embrasse et la pénètre encore plus fort. Elle s'agrippe à lui comme pour qu'il ne s'arrête jamais, lui griffe le dos jusqu'au sang.

— Dis-moi que tu m'aimes... soupire-t-elle.

Aymeric ne répond pas, se contentant de continuer de profiter de ce corps offert. Contre toute attente, Mad s'empare d'un couteau posé sur le bord de la table et le plaque sur la gorge de l'homme.

— Dis-moi que tu m'aimes ! insiste-t-elle, plus menaçante.

Une lueur étrange qu'Aymeric ne parvient pas à définir éclaire ses yeux. Surpris par ce geste inattendu, même de la part de Madeline, il a stoppé leur corps-à-corps. Il se demande un instant si elle est sérieuse ou si ce n'est qu'une façon plus perverse pour elle de baiser. Un malaise l'envahit, mais il le chasse rapidement : elle ne va rien lui faire.

— Je n'aime pas les garces : je me contente juste de les baiser ! la défie-t-il.

Les mains de Mad tremblent. Elle serre le couteau de toutes ses forces. La lueur dans ses yeux brûle plus intensément. Elle semble dans un autre état. Il fait de nouveau glisser sa queue en elle en surveillant ses réactions. Elle ouvre aussitôt la bouche comme pour reprendre son souffle, mais seul un gémissement étouffé s'échappe. Le plaisir de se sentir à nouveau prise remplace la lueur sombre de ses yeux. Ses doigts se desserrent du couteau. Aymeric en profite pour le lui prendre et le balancer à l'autre bout de la pièce.

— Ce n'est pas grave si tu ne veux pas me le dire. Je sais que c'est vrai, souffle-t-elle.

Ils finissent de copuler ainsi sans qu'Aymeric n'y mette autant de vigueur qu'au début, l'incident du couteau l'ayant quelque peu refroidi. Néanmoins, son orgasme reste puissant et il finit par s'écrouler sur une chaise pour reprendre son souffle. Son attention se porte alors sur la casserole qui, par miracle, n'a pas brûlé.

— Tu n'en aurais pas fait un peu beaucoup ?

— Je ne pense pas : c'est ce qu'il faut pour deux personnes.

Elle a donc l'intention de manger avec lui. Il aurait préféré qu'elle s'en aille. Tant pis, il cède pour cette fois ; il n'a plus le courage de se battre contre elle.

Elle accepte cependant de partir un peu plus tard dans la soirée. Aymeric ne peut s'empêcher de vérifier à la fenêtre si la jeune femme est bien en train de s'éloigner. C'est là qu'il remarque une fumée étrange : un incendie s'est déclenché pas très loin. On entend d'ailleurs les sirènes des pompiers. *« Est-ce un signe de ce qui m'attend avec Mad ? »* se demande-t-il tandis que des gouttes d'eau commencent à tomber du ciel gris.

⋆

Aymeric monte d'un pas fatigué les marches des deux étages qui le séparent de son appartement. Il s'attend déjà à trouver

Mad assise devant sa porte, mais est surpris quand il n'aperçoit personne. Curieux : elle n'avait jamais manqué une soirée. De plus, contrairement aux jours précédents, elle ne l'a pas harcelé de SMS coquins de toute la journée. Aurait-elle décidé de lui laisser un peu plus d'espace ? Aurait-elle jeté son dévolu sur quelqu'un d'autre ? Cela l'arrangerait bien : l'incident de la veille l'a quelque peu chamboulé et a réveillé les craintes qu'il nourrissait au départ au sujet de la jeune femme. Pourtant, d'un autre côté, il ne peut s'empêcher d'être déçu en ne voyant pas sa petite chienne l'attendre sagement. Et puis, même si elle est un peu bizarre, il ne la croit pas capable de lui faire du mal.

Le couloir traversé, le voilà à sa porte. Prêt à la déverrouiller, il s'aperçoit qu'elle est déjà ouverte. Craignant des voleurs, il se précipite à l'intérieur. Visiblement, pas de vol : tout est bien à sa place, rangé, ordonné, mais pas comme il l'avait laissé le matin. Mad sort alors de sa chambre en tenue de soubrette.

— Bonjour, Amour ; as-tu passé une bonne journée ? J'ai...

— Comment es-tu entrée ? la coupe-t-il sèchement.

— J'ai emprunté le double de tes clés hier soir avant de partir.

— Quoi ? ... Mais... quoi ? balbutie-t-il, abasourdi.

— Oui, je voulais me rendre utile. Tu avais tellement de ménage à faire : j'ai voulu te donner un coup de main. N'est-ce pas ce que sont censées faire les petites amies ?

— Bon sang, Mad ! Tu n'es pas ma petite amie : tu n'es qu'une fille que je baise. Je croyais pourtant avoir été clair dès le début. Putain, rends-moi ces clés et dégage d'ici.

— Ne t'énerve pas, Amour. Installe-toi ; je vais t'apporter à boire et te sucer si tu veux.

— Putain, tu n'écoutes rien ! Je t'ai dit de me rendre les clés.

— Non, je pourrais en avoir encore besoin à l'avenir.

— Quoi ? Mais non ! Putain, tu dépasses les bornes, Madeline ! Je ne veux plus jamais te voir ici. C'est fini entre nous. Alors maintenant rends-moi ces putains de clés !

— Quoi ? Mais... tu ne peux pas me quitter, se met-elle à pleurer. Nous sommes faits l'un pour l'autre, et tu le sais. Pitié... Non, ne me fais pas ça : je voulais juste être utile à quelqu'un ; je voulais te faire plaisir. Je te promets.

Elle s'effondre en larmes sur le sol. Aymeric a beau lui dire tout et n'importe quoi, rien ne la convainc de se calmer et de partir. Elle pleure, proteste, supplie, hurle de désespoir. Ce genre de crise a toujours mis Aymeric très mal à l'aise ; il ne sait pas comment la gérer. Il se sent un peu coupable. Il s'approche d'elle pour tenter de la calmer ; Mad en profite pour se jeter sur son entrejambe. Prise d'une frénésie soudaine, elle défait rapidement la braguette et en extirpe une verge qu'elle s'empresse de mettre dans sa bouche. Aymeric, surpris, recule. Elle part à sa poursuite mais il la retient et la force à se relever.

— Ça ne va pas la tête ! crie-t-il. Qu'est-ce qui te prend, bon sang ? Je te dis que je veux que tu partes, et toi tu tentes de me sucer.

— Je sais que tu en as envie, Amour. Laisse-toi faire.

— Tu es vraiment cinglée !

Elle tente une autre approche mais Aymeric la plaque contre le mur. Alors que plusieurs secondes auparavant des larmes inondaient son visage, elle se met à rire nerveusement. Aymeric la regarde, médusé.

— Oh oui, Amour, j'aime quand tu es violent. Vas-y, baise-moi fort : je n'attends que ça. Défonce-moi ! Fais-moi mal ! J'adore quand tu fais de moi ta chose.

— Arrête ! se désespère-t-il, le sexe toujours à l'air. Je veux juste que tu partes.

— Et moi je veux que tu me baises. Je veux que tu me la mettes dans la bouche, la chatte ou le cul, comme il te plaira. Que tu te serves de moi comme vide-couilles. Je veux juste être utile à quelqu'un. Lâche-moi que je puisse m'agenouiller et te sucer, j'ai très envie que tu m'inondes la gorge.

— Où as-tu mis mes clés ? Je veux que tu me les rendes.

— Elles sont sur ton bureau, tes fichues clés. Récupère-les si tu veux, mais baise-moi avant, par pitié...

Aymeric tourne la tête vers le meuble pour vérifier qu'elle dit vrai. Madeline profite de la diversion pour tenter de se libérer. Elle se débat et parvient à libérer sa main droite qui attrape le pénis d'Aymeric, mais il la bloque de nouveau violemment.

— Oh oui, Amour, utilise la force contre moi, ha ha ha ! rit-elle. De toute façon, j'ai fait un double de tes clés.

— Quoi ?

— Rappelle-toi, Amour, notre soirée en boîte, tente-t-elle en lui caressant la verge. Rappelle-toi notre première soirée chez toi. Rappelle-toi comme je suis docile et prête à tout pour te faire jouir. Rappelle-toi le plaisir qui t'inonde quand je m'offre à toi, quand tu t'enfonces dans ma chatte, quand je t'avale, quand tu me défonces le cul. Tu n'as jamais regretté de me mettre dans ton lit ; pourquoi voudrais-tu arrêter ça maintenant ? J'ai encore tellement à t'offrir... Tu n'as encore rien vu. Je suis capable de bien plus. Je suis ta petite chienne à jamais. Tu peux encore te vider les couilles en moi. Prends-moi de la façon qu'il te plaira. Maltraite-moi si tu veux.

Aymeric ne sait plus comment réagir. La colère lui brûle les veines, ses membres tremblent de rage. Il veut qu'elle parte mais elle s'obstine à le tenter. Oui, il se rappelle tout ; oui, leurs corps-à-corps vont sûrement lui manquer, mais il doit la faire partir. Mais le ton suave de sa voix qui lui promet encore mille et une merveilles, ses lèvres appétissantes, son regard pervers encore humidifié par les larmes, qui ne demandent que ça, et sa main qui s'agite sur son sexe réussissent malgré tout à le faire durcir. Il ne sait plus quoi faire. La pousser vers la sortie ou la prendre encore une dernière fois ? La solution lui paraissait pourtant simple quelques minutes auparavant. Il est pris entre la rage et le désir. C'est dingue, le pouvoir qu'a cette fille sur lui ! Elle voit l'hésitation dans ses yeux. Elle comprend qu'elle est en train de remporter la victoire. Elle le

sent d'autant plus dans sa main. L'étreinte d'Aymeric faiblit. Elle en profite pour pousser son avantage. Peu de temps après, Aymeric abandonne ; elle se jette de ses bras et l'embrasse.

Aymeric a cédé et compte bien déverser sa rage entre les jambes de la perverse. Il la plaque de nouveau contre le mur, mais cette fois pour la prendre. Il lui soulève sa jupe de soubrette et la pénètre d'un coup puissant. Il n'est pas étonné de la sentir trempée. Il la pilonne sévèrement, lui malaxe les seins et le cul fermement, faisant rougir rapidement sa peau. Il est complètement déchaîné. Encore une fois, elle lui a fait perdre ses moyens. Il ne se préoccupe pas de son plaisir à elle, cherchant juste à soulager l'insupportable tension qui lui brûle les veines.

— Oh oui, aïe ! Continue comme ça, Amour... grogne-t-elle de plaisir. Maltraite-moi. Ah !... Frappe-moi !

— Quoi ? Non, je ne vais pas te frapper.

— Si, s'il te plaît frappe-moi ! Je suis ta chose. Je ne suis bonne que pour te donner du plaisir, pour que tu te défoules sur moi. Frappe-moi ! Je ne te suis utile que pour te vider les couilles. Frappe-moi !

— Arrête ! Je ne vais pas te frapper. Je ne suis pas ce genre d'homme.

Elle se tait un instant tandis qu'il continue de la prendre contre le mur. Elle le regarde avec de grands yeux, ne comprenant pas ce qu'il lui dit. Elle semble d'un coup complètement perdue, et contre toute attente se remet à pleurer.

— Pourquoi ? Pourquoi toi tu ne me frappes pas ? demande-t-elle, bouleversée. Je suis ta chose, pourtant ; alors pourquoi ? Je ne sers qu'à ça !

Sa réaction désarçonne une nouvelle fois Aymeric et lui coupe toute envie de poursuivre. Elle s'effondre au sol en larmes. Il ne comprend pas son attitude. Il se rend compte qu'elle a vraiment un sérieux problème. Que lui est-il arrivé pour la rendre ainsi ? Il a pitié d'elle, s'assoit à ses côtés et la prend dans ses bras pour la

calmer. Elle continue de sangloter, tremblant de tout son corps. La crise précédente n'était rien comparée à celle-ci. Aymeric cherche à la réconforter, lui caresse doucement les cheveux. Elle met de longues minutes pour se calmer et retrouve une respiration paisible, la tête posée sur l'épaule d'Aymeric.

— Écoute, Mad... lui murmure-t-il. Tu n'as pas besoin d'être frappée pour apporter du plaisir à un homme. Je n'ai pas besoin de ça, je n'en ai absolument pas envie ; et pourtant tu m'offres bien plus de plaisir que la plupart de mes précédentes conquêtes.

— C'est vrai ? gémit-elle.

— Bien sûr. Je ne te le dirais pas si ça ne l'était pas.

Elle semble si fragile et perdue dans ses bras... Il vient de lui découvrir une nouvelle facette. Son instinct protecteur s'est réveillé. Alors qu'avant il ne s'intéressait qu'à son corps, il commence à s'interroger sur son histoire. Il se dit qu'il vaudrait mieux ne pas la laisser seule cette nuit. Après toutes ces émotions, qui sait ce qu'elle pourrait faire ? Alors il lui propose de passer la nuit chez lui. Elle accepte avec joie. Ils se dirigent donc vers la chambre où ils finissent leur corps-à-corps inachevé. Aymeric se montre beaucoup plus doux, et tous deux finissent par s'endormir, épuisés après la jouissance.

Aymeric ouvre les yeux au beau milieu de la nuit, réveillé par les gesticulations de Madeline. Elle dort encore, mais son corps tremble et est en sueur. Elle murmure quelque chose dans son sommeil. Aymeric croit y déceler *« L'ombre... l'ombre... »* Il comprend qu'elle fait un cauchemar et la réveille. Elle semble complètement perdue, ne reconnaît pas l'endroit où elle se trouve. Il la prend dans ses bras, et elle se calme.

— Je savais que tu m'aimais, murmure-t-elle avant de chantonner doucement la musique qu'elle fredonnait la veille dans la cuisine.

Jalousie

— As-tu passé un bon week-end ? demande Émeline, une collègue d'Aymeric.

— Oui, ça va ; et toi ?

La jeune femme, une blonde coiffée court et de grande taille, a environ le même âge qu'Aymeric. Elle a été embauchée peu avant lui, et c'est avec elle que le jeune homme a sympathisé en premier. Depuis, ils sont restés assez proches et se sont vus plusieurs fois en dehors du boulot.

Passer un week-end à baiser tout le long est forcément un bon week-end, surtout quand il s'agit de Mad, qui d'ailleurs n'a d'ailleurs pas été trop embêtante. Un peu collante comme à son habitude, mais il commence à s'y faire. Elle a encore voulu s'occuper du ménage et de la cuisine. Elle a boudé quand Aymeric lui a dit qu'elle n'avait pas besoin de faire ça ; il a donc décidé de la laisser faire. En plus, elle s'est révélée être un excellent cordon bleu. Elle a encore passé la nuit avec lui, ce qui veut dire qu'il a eu droit à une fellation matinale en guise de réveil. En tout cas, il n'y a pas eu d'autre crise comme celles de la semaine passée.

— Tu n'as pas répondu au SMS que je t'ai envoyé ?

— Ah bon ? Quel SMS ?

— Celui qui te proposait d'aller fêter mon augmentation en allant boire un verre.

— Ah ? Je n'ai rien reçu.

— Ah bon ? C'est bizarre. Du coup, on peut y aller ce soir si ça te dit.

— Pourquoi pas ? J'avais un truc à faire, mais je vais essayer de m'arranger.

Au magasin, l'ambiance est plus tranquille, cette semaine. Son chef a pris quelques jours de repos pour régler ses problèmes familiaux ; il a été remplacé par Jean qui, à côté, est beaucoup plus posé. Certes, il ne sert pas à grand-chose, laisse les employés qui connaissent mieux le magasin que lui le gérer, s'occupe principalement de fumer des pétards dans son bureau – c'est à se demander comment il a eu ce poste – mais au moins il n'est pas sur leur dos. Justement, le voici qui demande à Aymeric d'aller réceptionner une livraison et de ranger la marchandise en réserve ; ce dernier s'y attelle de suite.

En train de disposer plusieurs cartons, de la musique dans les oreilles, il ne s'aperçoit pas que quelqu'un s'approche. Il sursaute quand une main se pose sur son épaule ; il se retourne et découvre Mad. Elle est vêtue d'un long imperméable qui ne laisse aucun vêtement dépasser.

— Salut, Amour, lui sourit-elle.

— Salut... Mais... qu'est-ce que tu fais là ? Comment es-tu entrée ?

— Je venais te voir ; je me suis glissée discrètement.

— Tu n'as pas le droit d'être là : c'est interdit pour les clients.

— Je ne suis pas une cliente ; je suis ta copine, et j'avais envie de toi.

— Mais merde, Mad, je ne peux pas. Je bosse, là.

— Tu n'as qu'à prendre ta pause.

— Ça ne marche pas comme cela ; je ne peux pas prendre une pause quand je veux. Tu ne peux pas rester. Je risque de perdre mon boulot si on te surprend ici. Tu comprends ?

— Es-tu sûr de vouloir que je parte ? demande-t-elle en ouvrant son imperméable.

Son vêtement ouvert laisse apparaître une peau complètement dénudée. Aymeric n'est pas si surpris que ça : il commence à bien la connaître et à savoir qu'elle n'a pas froid aux yeux. Une vague de chaleur l'envahit soudain, que n'arrange pas le regard de braise de la brune. Mais c'est risqué ! Il s'approche pour refermer le manteau. Mieux vaut cacher la tentation.

— Non, Mad, je ne peux pas. Pas maintenant.

— Quoi, tu ne veux pas ? fait-elle, boudeuse. C'est à cause de cette fille blonde avec qui tu parlais tout à l'heure ?

— Qui ? Ah oui, Émeline tu veux dire ? Tu t'imagines que j'ai des vues sur elle ? Elle est fiancée, et de toute façon ce n'est pas mon type : c'est juste une collègue.

— Mais tu avais l'air de bien t'entendre avec elle.

— Oui, on s'entend bien. Et alors ? Mais depuis combien de temps tu es là au juste ? Tu m'espionnais ou quoi ?

Mad ne répond pas à la question et se débarrasse de son unique vêtement. Elle se colle à Aymeric et l'embrasse. Elle lui prend les mains pour les poser sur ses fesses puis lui frotte le sexe à travers le pantalon. L'effet est quasi immédiat.

— Arrête... se défend-t-il sans conviction. Je risque ma place...

— Alors on fait vite.

C'est risqué, Aymeric le sait. Mais en y réfléchissant bien, s'il est surpris ici par ses collègues, il est sûr qu'ils le couvriront. Quant au nouveau chef, il doit être en train de fumer un nouveau pétard et à jouer au solitaire sur l'ordi ; peu de chances qu'il les surprenne. Un coup vite fait devrait passer.

Oui, mais il y a toujours un risque.

Et ce corps bouillant qui se presse contre le sien, qui ne demande qu'à être pris... Et cette douce peau sous ses doigts... Et cette langue qui s'enroule autour la sienne... Et cette érection qui le démange... Un coup vite fait devrait passer.

Oui, mais il y a toujours un risque.

Il y en avait aussi un en boîte, lors de leur rencontre, et rien de fâcheux ne s'est produit. Au contraire, tout a été jouissif. Ils sont allés baiser dans les bois du jardin public vendredi soir ; là aussi il y avait un risque, mais tout est allé. C'est dur à croire, mais Madeline est encore plus chaude dans ces moments.

— Un coup vite fait devrait passer, lui murmure-t-il à l'oreille.

Encore une fois, Mad a su obtenir ce qu'elle voulait ; Aymeric lui a cédé sans trop de résistance. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il se retrouve le sexe à l'air prêt à prendre d'assaut sa nymphe. Ils se calent dans un coin. Pas de temps pour les préliminaires ; ils partent tout de suite à l'assaut. Les mains appuyées sur une étagère, Madeline est prise en levrette. Comme à son habitude avec elle, Aymeric y va à fond. Il y met toute son énergie ; les secousses sont tellement puissantes qu'elles font tomber plusieurs produits positionnés sur les étagères.

Le plaisir grimpe rapidement. Madeline a du mal à retenir ses gémissements. Aymeric la prie de se taire, mais rien n'y fait : plusieurs cris étouffés s'échappent de sa bouche. Il espère que personne ne les a entendus. Curieusement, bien que sa place soit en jeu, il n'est pas aussi nerveux qu'il aurait supposé ; au contraire, la situation l'excite davantage. Le risque, même minime, qui pèse sur ses épaules est un puissant aphrodisiaque. Maintenant qu'il est lancé, il se voit mal s'arrêter. Même s'ils venaient à être surpris, il ne sait pas s'il serait capable de stopper leur baise. En tout cas, il est sûr que Mad voudrait aller jusqu'au bout. Et quand elle vous tient dans ses griffes, elle ne vous lâche pas avant d'avoir pu obtenir ce qu'elle désire.

Il la prend, la retourne pour l'embrasser fougueusement puis retourne à l'assaut sous les encouragements de la demoiselle. Coups de reins après coups de reins, ils atteignent finalement l'extase ensemble. Aymeric se déverse à flots dans Madeline. Il leur faut quelques minutes pour récupérer leur souffle, minutes qu'ils passent

enlacés l'un à l'autre, Aymeric profitant encore de la douce chaleur de la peau de Mad sous ses doigts.

— Dis-moi que tu m'aimes, réclame-t-elle.

L'aimer ? Il y a à peine quelques jours, Aymeric était sûr de ne pas l'aimer ; mais aujourd'hui, il n'en est plus très sûr. Il doit avouer qu'elle s'est taillé une place importante dans sa vie. Il n'y a pas un jour où elle ne squatte chez lui. Il s'est habitué à sa présence quotidienne, et quoi qu'elle fasse, elle lui donne toujours envie de la prendre. Il résiste de moins en moins à la tentation. Malgré ses réserves, elle a réussi à s'imposer ; leur relation est passée de complètement sexuelle à une certaine complicité. Il a appris à la connaître, à découvrir ses faiblesses, ses petites attentions touchantes et sa totale dévotion. Malgré tout, il reste encore sur ses gardes en ce qui la concerne.

L'amour : il n'y a qu'une personne qu'il est sûr d'avoir aimée de tout son cœur. Son nom était Daisy. C'était une amie du lycée. C'était un amour qui l'a bouleversé, chamboulé. Tout son corps s'embrasait dès qu'il la voyait. Son cœur battait la chamade. Il aimait sa façon d'être, de rire, de marcher, de penser. Il adulait sa beauté, ses lèvres, ses yeux, ses seins et ses cuisses. En sa présence, le temps passait à toute vitesse, mais semblait durer une éternité loin d'elle. Elle le hantait jour et nuit, puis encore longtemps après leur séparation. Finalement, à bien y réfléchir, ce qu'il ressent pour Mad n'a rien à voir avec ça. Il n'est pas amoureux d'elle mais reconnaît qu'il s'est quand même attaché, et qu'elle lui manquerait probablement si leur histoire venait à finir.

Oui, il s'est attaché à Mad. Il l'apprécie, et pas seulement pour leurs nombreuses parties de jambes en l'air. Savoir comment elle va lui importe. Savoir ce qu'elle ressent le préoccupe. Elle dit l'aimer ; il est désolé de ne pas ressentir la même chose pour elle.

— Madeline, hésite-t-il, tant que tu es là, je voudrais te dire un truc. Ma collègue m'invite à aller prendre un verre ce soir. Du

coup, nous ne pourrons pas nous voir tous les deux. Pas la peine de venir à mon appartement.

— Quoi, Amour ? Non, ne me laisse pas seule... l'implore-t-elle sur un ton désespéré.

Comme il s'en doutait, la nouvelle ne réjouit pas du tout Mad. Tout à l'heure, elle s'est déjà montrée jalouse d'Émeline alors qu'ils ne faisaient que discuter. Maintenant il lui annonce qu'il compte aller boire un verre avec elle ; il risque de la blesser. Peut-être devrait-il annuler cette sortie pour ne pas la froisser ? Et puis après tout, il est libre, et elle s'inquiète vraiment pour rien. Pourquoi devrait-il s'empêcher de vivre ?

— C'est juste un soir, Mad. J'ai bien le droit de passer du temps avec une amie, non ?

— Je te ferai passer une bien meilleure soirée, Amour ! Qu'elle aille fêter son augmentation avec d'autres.

— Son augmentation ? réagit soudain Aymeric. Mais je n'ai jamais parlé de ça ! Comment es-tu au courant ?

— Mais si, voyons... tu as dû en parler.

— Je ne crois pas. Voilà pourquoi je n'ai pas reçu son SMS ce week-end : c'est toi qui l'as effacé. Purée, Madeline ! Mais de quel droit tu te permets de faire ça ?

— Tu ne vois pas ses manigances ? Cette maudite garce essaye de se mettre en travers de nous. Ne la laisse pas faire, Amour.

— Ça suffit ! Tu racontes n'importe quoi ! Va-t-en maintenant, j'ai du boulot. On en reparlera plus tard.

Mad consent à s'en aller, mais Aymeric sent qu'elle n'a pas dit son dernier mot. Elle exagère, quand même ! Il ne lui doit rien, surtout après avoir fouillé dans son téléphone et effacé un SMS ; elle a dépassé les bornes sur ce coup. Aymeric confirme qu'il sera disponible à Émeline, qui lui propose d'aller boire leur verre dans un bar proche, La Taverne du Chevalier. Un pincement au cœur prend Aymeric : c'est le bar qu'il avait l'habitude de fréquenter quand il sortait avec Daisy.

Il décide d'y aller directement après le boulot, mais à la sortie ils ont la surprise de tomber sur Madeline qui les attend.

— Bonjour, s'adresse-t-elle à Émeline. Je suis Madeline ; je suis la copine d'Aymeric.

— Oh, bonjour. J'ignorais qu'Aymeric avait une copine.

— Eh bien maintenant, tu es au courant.

— Copine n'est pas le terme exact, précise Aymeric, agacé de la voir débarquer.

— Allons, Amour, ne dis pas n'importe quoi... minaude-t-elle en se collant à lui.

— Tu viens te joindre à nous ? propose Émeline.

— Avec plaisir ! sourit Mad.

Aymeric ne dit rien, mais il n'en pense pas moins. Il ne veut pas faire de scène devant sa collègue. C'est vraiment impossible d'avoir la paix au moins un soir ? Ils sont donc trois à se mettre en route. Une fois arrivés à destination, ils s'assoient à une table à l'extérieur et commandent un pichet de bière.

— Alors dites-moi tout, sourit Émeline. Vous vous êtes rencontrés comment ?

— En boîte, répond Aymeric. Elle s'est invitée à notre table sans se préoccuper de notre avis. Visiblement, ça devient une habitude !

— Très drôle, rit Mad. Oui, c'était en boîte. Ça a été le coup de foudre. J'ai su directement que nous étions faits l'un pour l'autre.

— Et vous êtes ensemble depuis longtemps ?

— Trop ! lâche Aymeric.

— Ha-ha-ha ! Il me charrie, mais la vérité c'est qu'il ne peut plus se passer de moi.

— Je confirme ; ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé !

Elle se colle à lui et commence à lui caresser la cuisse sous la table. Aymeric avale une grosse gorgée de bière et repousse sa main.

— Et toi, Émeline, tu as quelqu'un dans ta vie ? Aymeric m'a dit que tu étais fiancée, mais c'est étrange que tu ne l'aies pas invité pour fêter ton augmentation.

— Oui, en effet, je suis bien fiancée. Ne t'inquiète pas : nous avons déjà eu l'occasion de la fêter ensemble. De toute façon, il n'était pas disponible ce soir.

— Mais est-il au courant, au moins, que tu vas boire avec un collègue après le boulot ?

— Euh, oui, mais il s'en fout plus ou moins.

— Il n'est pas du genre à être jaloux pour un rien, lui ! ajoute Aymeric en avalant une autre gorgée.

— On ne sait jamais... déclare Madeline. Une fille seule avec un mec, qui sait ce qu'elle peut avoir derrière la tête ?

— Qu'est-ce que tu insinues ? se renfrogne Émeline.

— Excuse-la : Mad a une façon bien à elle de penser.

— Non, je ne voulais pas t'accuser de quoi que ce soit, se rattrape Madeline. Je voulais juste dire qu'une autre fille aurait pu n'avoir aucun scrupule. Tu sais bien comment certaines garces se comportent !

Quoi qu'il en soit, la discussion continue. Aymeric parvient à détendre l'atmosphère et lui-même par la même occasion, la bière aidant. Mad continue toujours de le harceler sous la table. Agacé, il baisse les armes. Elle en profite pour lui caresser l'entrejambe. C'est alors qu'il fait plus attention à la tenue qu'elle porte : elle a toujours le même imperméable qu'elle portait le matin, mais il ne voit rien dépasser du manteau. Serait-elle encore complètement nue en dessous ? Elle n'aurait pas osé, quand même ! Il est prêt à parier que si. Bizarrement, l'idée ne le déplaît pas tout à fait. Aymeric plonge sa main entre les cuisses de la jeune femme pour vérifier son hypothèse ; pas de jupe, pas de culotte : théorie confirmée. Mad s'absente quelques minutes pour se rendre aux toilettes.

— Eh bien, tu m'avais caché ça ! sourit Émeline.

— À la base, elle est censée n'être qu'un plan cul, mais elle n'en fait qu'à sa tête. C'est plutôt compliqué.

— Oui, ça a l'air. Elle est d'un genre particulier : un peu paumée et en dehors de la réalité, mais elle n'a pas l'air si méchant.

Aymeric expose rapidement un résumé de leur relation afin qu'Émeline ait une idée un peu plus précise de la personnalité de Mad. Sa collègue est étonnée d'apprendre tout ça. Finalement, Mad revient et la soirée se termine peu après. Émeline souhaite un au-revoir au couple et part de son côté ; les deux autres prennent le bus. Le trajet se fait dans le silence, Aymeric toujours en colère après la jeune femme. Ils arrivent dans son immeuble, et Mad se précipite avec un air guilleret vers la porte de l'ascenseur.

— Regarde ! s'exclame-t-elle. Ils l'ont réparé aujourd'hui ; viens.

Le garçon la suit avec un air sombre qui n'échappe pas à Mad. Les portes de l'ascenseur se referment derrière eux.

— Tu m'en veux ? demande-t-elle innocemment.

— La prochaine fois que... commence-t-il à s'énerver.

Mais il est stoppé par la vision de Madeline écartant les pans de son imperméable et découvrant ainsi sa nudité.

— Tu vas me punir ? Me mettre la fessée, peut-être ? se trémousse-t-elle.

— Madeline, que fais-tu, voyons ?

— Je ne l'ai jamais fait dans un ascenseur. Et toi ?

Elle se colle à lui et l'embrasse dans le cou. Ses mains le caressent et lui palpent l'entrejambe. Cette fille est dingue et vraiment prête à tout. Bien malgré lui, Aymeric se met à bander.

— Tu es cinglée ! Et si quelqu'un ouvrait la porte ?

— Eh bien il aura juste une drôle de surprise, c'est tout, l'embrasse-t-elle.

Il est très en colère contre elle, mais elle a réussi à retourner la situation à son avantage. Il doit reconnaître qu'elle ne manque pas de cran et qu'elle est vraiment douée. Elle le connaît bien maintenant, et sait que le risque de se faire surprendre l'échauffe

davantage. Quoi qu'il en soit, il finit par la repousser violemment pour reprendre le contrôle de la situation.

— Hum, sourit-elle, j'ai été une vilaine fille. Je ne t'ai pas obéi. Tu vas me faire mal ?

— Oui !

Il la plaque brutalement face contre la paroi de l'ascenseur et vient se coller derrière elle. Les mains tremblantes de rage et d'excitation, il peine un temps à ouvrir son pantalon et à extraire son sexe turgescent. Ses doigts s'insinuent dans l'anus de la jeune femme afin d'y préparer rapidement un passage qu'il lubrifie avec un peu de cyprine. Empressé de punir la vilaine fille, Aymeric ne tarde pas à lui pénétrer le fondement. Mad lâche un râle de joie mêlé à un cri de douleur. Ses violents coups de reins ne ménagent pas Mad ; il ne se préoccupe que de son plaisir. De toute façon, il sait qu'elle est heureuse tant qu'on se sert d'elle ; et si on la maltraite un peu au passage, elle atteint le nirvana. Elle n'a jamais eu peur de s'abandonner à lui, de se donner sans aucune réserve. D'ailleurs son visage en témoigne : la douleur de se faire défoncer le cul a beau la faire grimacer, elle arbore cependant un grand sourire ravi.

Sa bite continue de pilonner le fondement étroit de la jeune femme et le plaisir grimpe. En la dominant ainsi, il se sent fort, puissant, viril. Ce sont les seuls moments où il a l'impression d'avoir le contrôle sur elle, même s'il sent qu'au fond ce n'est qu'une illusion. Il n'avait pas prémédité ce corps-à-corps dans l'ascenseur, elle si. Il n'avait pas non plus prévu de la prendre dans la réserve ce matin, elle si. C'est elle qui la plupart du temps allume les hostilités. Il ne suffit parfois que de quelques gestes ou quelques mots pour mettre le feu aux poudres. Même en colère contre elle, il n'a pas pu lui résister ce soir. Alors autant abandonner et profiter de l'instant. Autant lui donner ce qu'elle veut et lui démonter le derrière. Il y trouve son compte, après tout.

C'est en poussant un grognement puissant qu'il jouit et se déverse en elle.

— Tu vois, je t'avais bien dit que je pouvais te faire passer une bien meilleure soirée que ta garce de collègue. Voilà une chose qu'elle n'aura pas.

Le retour d'un ancien désir

Ce matin, Aymeric s'est réveillé en pensant que sa journée serait tout à fait banale, tout du moins aussi banale que peuvent l'être ses journées depuis qu'il a rencontré Mad. Il pensait se lever, se préparer pour aller bosser, supporter le trajet en bus, retrouver ses collègues et servir les mêmes clients chiants habituels pour finalement rentrer chez lui, éviter Mad ou la baiser – il ne s'est pas encore décidé – et finalement se coucher, prêt à recommencer la même chanson le lendemain, encore et encore. Le destin en a cependant décidé autrement. Mais celui-ci a attendu le soir pour frapper.

C'est à la sortie du boulot, alors qu'Aymeric est crevé et n'a qu'une hâte : rentrer chez lui, qu'un événement imprévu est sur le point de se passer et de chambouler tous ses plans pour les prochains jours. Il attend, énervé, à son arrêt le bus qui retarde d'une dizaine de minutes. La face carrée du véhicule se montre enfin. Aymeric monte, et sans faire attention aux autres passagers se jette sur un fauteuil. Quelqu'un s'approche de lui. Perdu dans ses pensées, il n'est pas attentif à la première phrase qu'on lui prononce.

— Bonsoir Aymeric, insiste une voix féminine. Je peux m'asseoir ?

Il réagit soudain à cette voix qui lui est familière. Son cœur fait un bond quand il découvre le visage de son interlocutrice. Des cheveux châtain ondulés, des yeux bleus... ce visage surgit tout

droit du passé. Ce visage, jamais il n'aurait pu l'oublier après les joies et les peines qui y sont liées.

— Dai... Daisy ? bredouille-t-il. Que fais-tu là ?

— Je suis de retour, lui sourit-elle. Tu veux bien que je m'asseye ? Je pourrai mieux t'expliquer.

— Euh oui, bien sûr.

Il ne sait pas comment réagir. Il est à la fois heureux de la voir et en même temps inquiet. C'est la seule femme qu'il ait aimée et la seule à l'avoir fait souffrir. Il avait prévu de faire sa vie avec elle mais elle l'a trompé dans son dos. Et quand il a découvert la trahison, il lui a demandé de choisir ; elle a choisi et elle est partie. Et maintenant, quoi ? Elle annonce qu'elle est de retour après tout ce temps, et elle vient discuter avec lui comme si de rien n'était !

— Tu restes longtemps à Méronze ? commence-t-il.

— Je n'ai pas prévu de repartir pour le moment. J'ai emménagé dans un petit appartement vers le centre-ville. Il n'est pas très grand, mais c'est suffisant pour une seule personne.

— Une seule personne ? Mais... mais, et Marc ?

— C'est fini avec lui. C'était une erreur. Il m'a trompée.

— Le coup de l'arroseur arrosé, un classique ! la pique-t-il.

— Je suis désolée pour notre histoire, mais pour ma défense, il n'y a eu que lui et je pensais l'aimer. Lui, il me trompait dès le début, et avec plusieurs femmes. Ce n'était qu'un beau parleur, rien de plus. J'ai fait l'erreur de l'écouter. Si je pouvais revenir en arrière je le ferais.

— Excuse-moi, je ne voulais pas être désagréable. Ce n'est pas évident !

— Ce n'est rien, je comprends... Écoute, je descends bientôt, donc je ne vais pas traîner. Je sais qu'on s'est quitté en mauvais termes, que tu ne me pardonneras sûrement jamais, mais j'aimerais qu'on redevienne au moins amis. Je te propose donc de se retrouver autour d'un verre, histoire de discuter. Si ça t'intéresse, n'hésite

pas à m'envoyer un SMS. J'ai toujours le même numéro, mais tu l'as peut-être effacé...

— De mon téléphone oui ; pas de ma mémoire.

— Dans ce cas-là, tu fais comme tu veux. Si tu veux bien me reparler, envoie-moi un message... Voilà mon arrêt. À plus tard... j'espère.

Le bus s'arrête et Daisy descend en lui envoyant un dernier sourire nerveux. Voilà son premier amour de retour, de nouveau célibataire et prête à renouer contact avec lui. Elle veut qu'ils redeviennent amis. Est-ce seulement possible ? Jamais il ne pourra la voir en amie. Elle déclenche trop d'émotions en lui. Amis, c'est peut-être ce qu'elle prétend pour ne pas le brusquer. Peut-être espère-t-elle qu'ils se remettent ensemble. Après ce qu'elle lui a fait, Aymeric se demande s'il serait capable de lui pardonner et de prendre un nouveau départ.

Le voilà arrivé chez lui. Madeline est dans la cuisine, chantonnant sa musique habituelle. Lorsque la porte se referme, elle accourt vite vers lui et l'embrasse ; Aymeric ne lui rend pas son baiser.

— Pas ce soir, Mad, j'ai besoin d'être seul, dit-il en se jetant dans son fauteuil.

— Quoi ? C'est à cause de ce que j'ai fait ? Tu m'en veux encore ?

— Ça n'a rien à voir avec ça. Je veux juste être un peu seul pour réfléchir.

— Tu as des problèmes ? Tu veux qu'on en parle ? Je suis ta copine, je suis là pour ça.

— Pour la putain de dernière fois, Mad, tu n'es pas ma copine ! Et si je veux parler de mes problèmes, ce n'est pas toi que j'irai voir. Maintenant, va-t-en s'il te plaît.

Madeline s'agenouille et commence à défaire le pantalon d'Aymeric.

— Je sais de quoi tu as besoin ; je vais le faire pour toi.

— Arrête, dit-il en lui prenant les mains. Tu es cinglée ! Tu ne peux pas arranger toujours les choses de cette manière.

— Mais, Amour...

Désemparée, elle l'implore du regard. Il la repousse ; elle part en larmes se réfugier dans sa chambre. Pas le courage de l'affronter plus ; il n'insiste pas. Du moment qu'elle lui offre un peu de paix, cela lui va. Après avoir mangé un morceau qu'elle lui a préparé, il va se coucher. Elle est déjà allongée dans son lit, en train de dormir.

Ses pensées dirigées vers Daisy, il a peu dormi de la nuit, se demandant s'il devait accepter ou non de la revoir. Finalement, il a décidé qu'il allait le faire. Il le regretterait sûrement s'il coupait définitivement les ponts avec elle. De plus, ça n'engage à rien pour le moment. En cours de journée, il lui envoie un SMS pour lui dire qu'il est d'accord pour aller boire un café avec elle. Il lui donne rendez-vous après son boulot. *« On se retrouve où, au même endroit qu'avant ? »* lui demande-t-elle. *« Non, changeons. »* lui répond-il en lui donnant l'adresse d'un autre café. Il faudra qu'il pense à prévenir Mad qu'il ne rentrera pas tout de suite, histoire qu'elle ne s'inquiète pas. Il le fera, mais au dernier moment, de peur qu'elle se mette à le suivre après le boulot et qu'elle gâche ces retrouvailles. Après tout le bordel qu'elle a fait pour une simple collègue, Aymeric n'a pas envie de voir de quoi elle est capable si elle apprend qu'il revoit une ex.

La journée paraît longue. Il est à la fois pressé de retrouver Daisy, mais aussi inquiet d'avoir fait une bêtise. L'heure tant attendue arrive enfin. Il se dirige sans détour vers son lieu de rendez-vous. Sans entrer dans les détails, il n'oublie pas de prévenir Mad qu'il ne rentre pas tout de suite. Ce n'est pas très loin, il peut y aller à pied. Et voilà qu'au détour d'une rue apparaît l'enseigne de L'Interlude, le café où il doit retrouver son ex. À l'intérieur, elle est déjà là. Elle lui sourit et lui fait la bise ; son cœur bondit. Elle est vêtue d'une petite robe d'été blanche à fleurs rouges qui lui donne un

air charmant. Une jolie serveuse d'à peine la vingtaine, aux yeux bleus et aux longs cheveux noirs prend leur commande.

— Alors, commence Daisy, vas-y, raconte-moi tout ! Que deviens-tu ? Travailles-tu toujours au même endroit ?

— Non, je suis caissier dans une grande surface toute proche. Et toi ?

— J'ai trouvé un poste de secrétaire. Ça va, mon boss a l'air plutôt sympa... Et tu as quelqu'un d'autre dans ta vie ?

— Oui... Enfin, non... C'est compliqué !

— Ça en a l'air ! fait-elle sans réussir à cacher une pointe de déception. Tu m'en dis plus ?

— Je vois en effet quelqu'un, mais ce n'est pas sérieux, tout du moins pour moi. Mais elle a tendance à un peu trop s'accrocher.

— Tu n'es donc pas amoureux d'elle ?

— Je ne le suis pas.

C'est sûr que par rapport à ce qu'il ressentait autrefois pour Daisy, ça n'a rien à voir. Cependant, Aymeric est obligé d'admettre qu'il s'est, quand même, beaucoup rapproché de Mad. Mais jamais il ne le dirait en face de son ancien amour. La situation est bien assez compliquée : autant ne pas embrouiller Daisy avec des détails inutiles. La serveuse leur apporte leur boisson.

Les voilà partis dans une longue discussion où chacun expose ce qui a changé dans sa vie. Daisy annonce que son père est décédé d'une crise cardiaque et que son frère s'est marié il y a peu. Aymeric se désole pour son père. Lui-même, ayant perdu ses parents, sait la douleur que c'est. Il lui parle aussi de la relation de Bruce et Clémence qui semble prometteuse, se souvient au passage qu'il faut qu'il retente de prendre des nouvelles. Ils en viennent ensuite à évoquer leurs souvenirs communs et rient de bon cœur à plusieurs anecdotes. Il retrouve rapidement leur complicité d'antan. Aymeric se rend compte à quel point elle lui avait manqué et qu'il est heureux de la revoir. Tous ses sentiments qui sommeillaient en lui se sont réveillés.

Comme il commence à être très tard, ils mettent finalement fin à leurs retrouvailles et se rejoignent à l'extérieur, prêts à se souhaiter une bonne nuit. Ils restent cependant les yeux dans les yeux sans rien dire. Visiblement, aucun des deux n'a envie de mettre fin à leurs retrouvailles. C'est Daisy qui prend l'initiative d'un rapprochement. Ses lèvres se posent sur celles d'Aymeric qui les accueille avec joie. Avec ce baiser, il replonge des années en arrière, retrouvant des sensations qu'il pensait perdues à jamais.

— Tu veux venir chez moi ? propose Daisy.

— Oui.

Ils se précipitent tous deux vers le plus proche arrêt de bus. Ils passent tout le trajet à s'embrasser et à rire comme deux mômes qui découvrent les joies de l'amour. Une fois franchi le seuil de l'appartement, ils sautent l'un sur l'autre et leurs baisers deviennent plus fougueux, plus passionnés. Daisy décide de commencer la visite des lieux directement par la chambre. En quelques secondes ils sont déshabillés et allongés l'un à côté de l'autre sur le lit. Leur dernière étreinte remonte à si loin qu'ils sont tous les deux empressés de renouveler l'expérience. Ils ne prennent donc pas le temps pour des préliminaires. Aymeric n'a aucun mal à pénétrer en elle tellement elle attendait ce moment.

Ils font l'amour comme s'ils n'avaient jamais rompu. Tous deux se souviennent exactement de ce qu'aimait l'autre et reproduisent les mêmes gestes qu'autrefois. Un baiser dans le cou, un mamelon doucement mordillé, des mains qui retracent les mêmes caresses... Aymeric a repensé à tous ces moments des centaines de fois. Les revivre aujourd'hui, ressentir l'odeur de Daisy et sa chaleur irradier, entendre sa douce voix gémir sous ses assauts, tout ça est merveilleux. Comment diable a-t-il réussi à tenir si longtemps sans elle à ses côtés ? Il a l'impression de se réveiller après un long et terrible cauchemar.

Ils sont tellement excités et heureux de se retrouver que la passion les consume rapidement. Leurs sens sont en feu. Le plaisir

tourbillonne en eux. Chaque coup de reins déclenche une vague déferlante qui les emmène au loin. C'est Daisy la première à se laisser emporter par l'extase. Son corps se crispe. Elle lâche un petit gémissement aigu de jouissance, la plus belle note qu'Aymeric ait jamais entendue. Et voilà qu'il jouit à son tour, capitulant devant ce bonheur retrouvé. Ils finissent allongés l'un à côté de l'autre, se regardant dans les yeux en souriant.

— Si tu savais à quel point je regrette d'être partie... J'ai vraiment été idiote. J'espère que tu me le pardonneras un jour.

— Ce n'est rien, la rassure-t-il. C'est du passé maintenant. Juste, ne me refais plus jamais un coup comme ça. Je ne supporterais pas de te perdre une nouvelle fois.

— Promis ! sourit-elle. Toi et moi, c'est pour toujours. Personne ne pourra plus nous séparer.

Et ils s'embrassent pour sceller ce serment. Aymeric passe toute la nuit avec elle : un seul corps-à-corps n'est pas suffisant pour fêter ces retrouvailles. Il en savoure chaque instant avec la promesse qu'il en profitera encore et encore. Personne ne pourra plus les séparer ! Cependant, Aymeric a bien conscience que Mad tentera la chose. Il va falloir qu'il mette fin à leur relation. Il craint sa réaction, mais il est obligé d'en passer par là. Il a beau s'être attaché à elle, Mad ne fait pas le poids par rapport à Daisy. Il faut juste qu'il trouve la bonne manière de lui annoncer la nouvelle.

Le lendemain matin, occupé à ranger des boîtes de conserve dans un rayon, Aymeric réfléchit encore à comment s'y prendre. Il se dit qu'il a encore toute la journée pour réfléchir, mais Mad n'en a pas décidé ainsi. La voilà qui débarque dans le magasin et qui part à sa rencontre.

— Tu n'es pas rentré cette nuit, grogne-t-elle. Où étais-tu ?

— Mad ? Qu'est-ce que tu fais là ? Je suis en train de bosser, là ! Ce n'est pas le moment.

— Tu étais où, bon sang ? s'énerve-t-elle.

— Mad, on peut en reparler ce soir ? Promis, je t'expliquerai tout. Là, ce n'est ni le lieu ni le moment. Peux-tu partir et on se revoit ce soir ?

— Dis-moi que tu m'aimes avant ! s'inquiète-t-elle, les larmes aux yeux.

— Mad, nous avons déjà discuté de ça des dizaines de fois. S'il te plaît, il faut que tu partes. Si mon chef te voit, il risque de ne pas apprécier.

Elle accepte malgré tout de partir, mais de mauvaise grâce. Aymeric s'inquiète. Se débarrasser d'elle risque d'être plus compliqué qu'il ne l'imaginait. Il va bien falloir, pourtant. Il finit sa tâche, part frapper à la porte du bureau de son chef toujours occupé par le remplaçant qui lui dit d'entrer. Lorsqu'Aymeric ouvre la porte, une odeur d'herbe lui monte au nez.

— Chef, j'ai un problème. Serait-il possible de prendre mon après-midi pour régler ça ?

— Quoi ? Ce n'est pas grave au moins ? demande-t-il, à moitié défoncé.

— Non, ça peut aller, mais ça doit être réglé rapidement.

— Bon, OK, ça marche.

Cool ! En même temps, Aymeric prend rarement de journées et il est un bon élément de l'équipe ; le chef peut bien lui accorder ça. Il utilise maintenant la 3G de son smartphone pour trouver le numéro d'un serrurier qu'il compose.

— Oui, bonjour. J'aurais besoin de changer la serrure de ma porte d'entrée ; serait-il possible que cela soit fait cet après-midi ?

— Oui, bien sûr, lui répond une voix masculine. C'est à quelle adresse ?

Le rendez-vous est passé en milieu d'après-midi. La serrure est remplacée rapidement. Aymeric récupère deux nouveaux jeux de clés. Il sait déjà qu'il va en offrir un à Daisy. Il compte bien lui proposer d'emménager ici, ce qu'elle devrait très probablement accepter. Au moins maintenant il est sûr que Mad ne s'introduira

plus sans sa permission chez lui. Il n'a plus qu'à attendre qu'elle arrive. C'est deux heures plus tard qu'il entend une clé s'introduire dans son verrou, mais cette clé reste inefficace. Aymeric ouvre la porte à Madeline.

— Oh, tu es déjà rentré, Amour ? s'étonne-t-elle.

— Oui, j'ai pu partir un peu plus tôt du boulot.

— Ma clé ne fonctionnait pas ; comment ça se fait ?

— J'ai fait changer la serrure.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Madeline, veux-tu t'asseoir s'il te plaît ? Nous devons parler.

L'angoisse se lit dans les yeux de Madeline. Elle sent la chose venir mais refuse de l'accepter.

— Madeline, se lance-t-il, je t'ai prévenue dès le début qu'il ne fallait pas s'attendre à une relation sérieuse avec moi. J'ai toujours été clair avec toi à ce sujet, même si tu ne voulais pas l'entendre. Tu es une femme belle, dévouée et loyale ; je jure que j'ai beaucoup apprécié les moments que nous avons passés ensemble, mais aujourd'hui je veux y mettre fin.

— Mais voyons, Amour, ne dis pas n'importe quoi. Pourquoi voudrais-tu mettre fin à notre amour ? Nous avons...

— Madeline, la coupe-t-il, je n'ai jamais été amoureux de toi. Encore là-dessus j'ai toujours été honnête. La vérité, c'est que j'en aime une autre. Mon ex est revenue, et elle est prête à reprendre notre histoire là où elle s'était arrêtée.

— Ton ex ? Mais, mais... Si c'est ton ex, alors c'est du passé, non ?

Aymeric commence alors à expliquer toute l'histoire de sa relation avec Daisy, du début jusqu'à la douloureuse séparation. Il compte bien faire comprendre à Madeline à quel point cette femme compte à ses yeux, qu'il n'a jamais aimée qu'elle et qu'il n'en aimera jamais d'autre.

— Pourquoi ? pleure Madeline. Pourquoi tu veux d'une fille qui t'a fait tant de mal ? Moi, j'ai toujours été là pour toi ! J'ai

toujours pris soin de toi ! Je ne t'ai jamais été infidèle ! J'ai fait tout ce que tu voulais ! Je me suis entièrement donnée. C'est moi que tu dois aimer. Je t'en prie, Amour, ouvre les yeux ! Ne te laisse pas avoir par cette garce : elle t'a fait mal, elle recommencera.

— Il n'y a pas à discuter ; c'est elle que j'aime, un point c'est tout. Et je suis prêt à courir ce risque.

— Non, non, non ! Ce n'est pas vrai...

En larmes, elle se jette à genoux devant Aymeric et tente d'ouvrir son pantalon. Comme il avait anticipé cette réaction, il l'évite.

— Pitié, Amour, laisse-moi te montrer à quel point je t'aime... Laisse-moi te sucer ou baise-moi, comme tu veux. Profite de mon corps encore et encore ! Je te l'offre entièrement, il est à toi. Je ferai tout ce que tu veux, je te le promets.

— La seule chose que je veux, c'est que tu partes. C'est fini ! déclare Aymeric d'un ton sec.

Les larmes de Madeline semblent s'arrêter de couler. Elle l'observe sans rien dire. Commence-t-elle enfin à réaliser qu'il n'y a aucun avenir avec lui ? Finalement, elle se relève et se dirige vers la porte de l'appartement. Aymeric se sent soudain soulagé ; il pense en être pour de bon débarrassé, mais au dernier moment elle se retourne et, avec un regard noir, lui annonce :

— Non. D'une manière ou d'une autre, entre nous deux, ça ne sera jamais fini. Tu finiras par ouvrir les yeux, Amour.

Elle jette maintenant un coup d'œil sur la porte et ajoute :

— Et si tu t'imagines que c'est en changeant les serrures que tu vas me garder loin de toi, c'est que tu n'as toujours pas compris de quoi je suis capable !

Aymeric frisonne tandis qu'elle quitte les lieux.

La ferme

Malgré ses mises en garde, Madeline n'a pas redonné signe de vie depuis leur séparation. Finalement, elle a peut-être enfin retrouvé la raison et accepté que leur relation soit finie. Aymeric s'en trouve soulagé. Quant à Daisy, elle a bondi de joie quand il lui a proposé de venir vivre avec lui. Elle a donc emménagé rapidement.

Aymeric est tranquillement en train de bosser quand Jean, le remplaçant de son chef, s'avance vers lui d'un pas nerveux. Il lui demande, d'une voix étranglée, de le suivre dans son bureau. Aymeric se demande ce qu'il se passe et craint le pire. Il a peur que Jean ait finalement découvert sa partie de jambes en l'air avec Mad dans la réserve. Va-t-il le virer ?

— Qu'est-ce qu'il se passe ? s'inquiète Aymeric.

— La police m'a demandé d'aller te chercher. Ils veulent te parler.

— Quoi ? Ils ont dit pourquoi ?

— Ils ont juste dit qu'ils avaient des questions à te poser.

La police ? Aymeric n'en croit pas ses oreilles. Mais que peuvent-ils bien lui vouloir ? Jean ouvre la porte de son bureau et y fait entrer Aymeric. Un homme et une femme sont en train de l'attendre. Tous deux ont l'air assez jeune. L'homme, une légère barbe, des cernes sous les yeux, tourne les pages d'un petit carnet. La femme a l'air plus jeune et ne manque pas de charme. Elle est cependant

coiffée d'un chignon qui lui donne l'air sévère. Elle s'avance vers lui et lui serre la main.

— Monsieur Aymeric Dumas ? Je suis la lieutenante Gerald et voici le capitaine Jyrall. Nous avons quelques questions à vous poser. Ne vous inquiétez pas, ça ne durera pas longtemps. Veuillez vous asseoir.

Aymeric obéit et s'assoit nerveusement. Un lieutenant et un capitaine ? Ce ne sont pas des flics de base : ils doivent être là pour une grosse affaire.

— Connaissez-vous Bruce Clarke et Clémence Brun ? commence l'homme en fixant ses notes.

— Oui, ce sont des amis proches.

— Des amis proches, dites-vous ? souhaite préciser la lieutenante.

— Oui. Je connais Bruce depuis le lycée, et il est rapidement devenu mon meilleur ami. Clémence, je l'ai rencontrée plus tard, et c'est moi qui l'ai présentée à Bruce. Ils sortent ensemble depuis.

— Vous lui avez présenté Clémence ; vous cherchiez à les caser ensemble ?

— Non. À l'époque, c'est moi qui essayais de séduire Clémence, mais elle a préféré Bruce.

Le capitaine Jyrall griffonne l'information sur son calepin. Aymeric s'inquiète. En quoi est-ce important ? Le soupçonne-t-on de quelque chose ?

— Pourquoi toutes ces questions ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Ils vont bien ?

— Monsieur Clarke et mademoiselle Brun sont portés disparus, déclare la jeune femme.

Le visage d'Aymeric se décompose. Voilà pourquoi il n'arrivait pas à avoir de nouvelles.

— À quand remonte la dernière fois que vous avez vu le couple ? reprend le capitaine.

— Nous sommes sortis ensemble il y a quelques semaines en boîte. C'était le dix-huit mars, si j'ai bonne mémoire. J'ai revu Bruce le lendemain.

— Et depuis, plus rien ? Ce sont des amis proches, pourtant ; vous n'avez pas cherché à les revoir ?

— Bruce et moi, nous nous sommes plus ou moins disputés, se défend Aymeric. Alors j'ai attendu un peu avant d'essayer de reprendre contact, et quand j'ai essayé, je n'ai pas réussi à les joindre.

— Une dispute ? s'étonne Jyrall. Pour quelles raisons ?

— C'est Bruce qui était à cran et qui n'arrêtait pas de me lancer des piques. Je ne sais pas ce qu'il avait au juste. J'en ai eu marre à un moment et le ton s'est haussé. Je suis parti juste après.

Le capitaine ajoute l'information sur son carnet. Aymeric blêmit. Il vient de se rendre compte que toutes ces infos peuvent le rendre suspect. Mieux vaut quand même coopérer avec la police.

— Et à part cette dispute, rien d'autre à nous signaler ? Le couple avait-il des ennemis ?

— Des ennemis ? Bruce s'est plusieurs fois mis à dos des types à cause de son franc-parler, mais ce n'est jamais allé bien loin. Par contre, il y avait cette fille en boîte...

Madeline ! Aurait-elle pu faire du mal à Bruce et Clémence ? Elle a beau être bizarre, un peu folle, Aymeric voit mal ce poids plume faire du mal à qui que ce soit. Oui, elle avait des vues sur Bruce, mais elle a finalement compris qu'elle n'avait pas d'avenir avec lui, et c'est avec Aymeric qu'elle a voulu tenter sa chance.

— Une fille ? s'étonne la lieutenante.

— Euh, oui... Madeline. Elle collait Bruce depuis le soir où ils ont couché ensemble. Elle s'est pointée ce soir-là.

— Vous avez un nom de famille à nous fournir ? Une adresse ? demande le capitaine.

— Non, je ne sais pas grand-chose sur elle, se rend compte Aymeric.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Longs cheveux noirs, yeux bleus, taille moyenne, plutôt mignonne...

— Et qu'a-t-elle fait ce soir-là ?

— Euh, rien... Elle est restée un peu mais est finalement partie.

Aymeric n'ose pas trop parler du fait qu'ils ont couché ensemble. C'est personnel, et il ne voit pas en quoi cela peut faire avancer l'enquête.

— Bien, Monsieur Dumas ; merci d'avoir répondu à nos questions. Voici notre carte. N'hésitez pas à nous contacter si d'autres événements vous reviennent en mémoire. En attendant, veuillez ne pas trop vous éloigner de la ville : nous aurons peut-être d'autres questions à vous poser.

Aymeric prend la carte que lui tend la lieutenante et retourne travailler, l'esprit préoccupé. Les deux policiers sortent et remontent dans leur voiture.

— Tu le penses suspect, Samantha ? interroge Jyrall.

— Non. Il avait l'air vraiment inquiet pour ses amis, mais sait-on jamais ? Ce n'est pas une piste à écarter, vu les éléments qu'il nous a donnés.

— Et cette... Madeline ? vérifie-t-il sur ses notes.

— Une autre piste à explorer. Espérons qu'elle nous permette de résoudre cette affaire.

Après l'affaire des serveuses disparues de L'Interlude et ces étranges morts dans les bois longeant la départementale qui mène à la commune de Solérèse, les deux policiers aimeraient en effet pouvoir résoudre une de leurs enquêtes.

Aymeric rentre tout de suite chez lui après le boulot. L'annonce de la disparition de ses amis lui a fait un choc. Il s'est beaucoup interrogé sur Madeline. Serait-elle responsable ? Arrivé à sa porte, il s'aperçoit qu'elle est déverrouillée ; Daisy doit être déjà rentrée. Il entre et entend l'eau de la douche couler.

Le bruit s'arrête. Maintenant, elle doit sûrement se sécher. Il l'entend chantonner sans vraiment faire attention. Il ne reconnaît pas tout de suite l'air, mais soudain il réalise ; un frisson lui parcourt la colonne vertébrale. La porte de la salle de bain s'ouvre et apparaît, enveloppée d'une serviette, Madeline.

— Putain, mais qu'est-ce que tu fous là encore ? Comment es-tu entrée ?

— Je t'avais bien dit que je trouverais toujours un moyen d'entrer même si tu changeais la serrure. Bonjour, Amour ; la journée a été bonne ?

— Merde, Mad, je t'ai dit que c'était fini entre nous deux. Je ne veux plus te voir chez moi !

— Allons, du calme, chéri ; tu sais très bien que ça ne sera jamais fini entre nous deux. Toi et moi, c'est pour la vie !

Cette fille est folle. Comment lui faire comprendre pour de bon de le laisser tranquille ? Comment s'en débarrasser ? On a beau lui dire n'importe quoi, elle n'en fait qu'à sa tête. Finalement, Aymeric se dit qu'elle pourrait bien avoir quelque chose à voir avec la disparition de ses amis. Comment en être sûr ? Et s'il jouait son jeu pour tenter de lui soutirer des informations ? C'est un jeu risqué, mais ça pourrait marcher.

— Désolé, Mad, tente-t-il. J'ai eu une journée difficile. Je suis vraiment désolé, pour tout.

Il s'avance vers elle, l'enlace et l'embrasse. Madeline ne semble pas étonnée par son changement radical de comportement. Elle lui rend son baiser et se frotte à lui.

— Vas-y, assieds-toi ; tu vas me raconter. Tu veux un verre ? Je vais t'en servir un.

Madeline récupère dans le buffet une bouteille de whisky déjà entamée et un verre qu'elle remplit. Elle le lui apporte et s'assied à ses genoux. Aymeric boit une grosse gorgée pour se donner du courage.

— Tu as des nouvelles de Bruce ? commence-t-il.

— Non, répond-elle sèchement. Et je n'en veux pas. Il s'est moqué de moi ; je ne veux plus jamais en entendre parler.

— Je me rends compte que je ne connais pas beaucoup de choses sur toi. Je ne sais même pas ton nom de famille. Tu ne parles jamais de toi.

— Mon passé importe peu. Tout ce que je veux, c'est pouvoir servir mon Amour.

— Ouais, mais bon, je ne sais même pas où tu habites, par exemple. Un petit ami devrait le savoir.

— Je t'y emmènerai très bientôt, promet-elle. Et ta journée ? Raconte.

Difficile de lui tirer les vers du nez. Elle fait tout pour éviter des réponses franches. Aymeric se dit qu'il est temps de changer de stratégie en évoquant la disparition de ses amis et d'observer sa réaction.

— J'ai été interrogé par la police au boulot. Apparemment, ils cherchent à mettre la main sur Bruce et Clémence. Es-tu sûre que tu n'as aucune nouvelle d'eux ?

— La police ? fait-elle, méfiante. Je t'ai dit que je ne savais rien. Oublie-les, Amour ; nous n'avons pas besoin d'eux. Nous nous avons l'un pour l'autre.

— Oui, je sais, mais nous ne pouvons pas ignorer la police. Je pense qu'ils aimeraient te poser quelques questions ; ça serait bien que tu leur répondes. Après, nous pourrons mettre cette histoire de côté et nous concentrer définitivement sur nous.

— Moi ? Tu leur as parlé de moi ? Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je n'ai fait que répondre à leurs questions.

— Et leurs questions me concernaient ?

— Pas directement. Ils demandaient juste si quelque chose s'était passé en boîte, et...

— Il ne s'est rien passé, s'énerve-t-elle. Tu n'avais pas besoin de leur parler de moi.

Aymeric se lève brusquement et s'éloigne de quelques pas.

— As-tu quelque chose à voir avec leur disparition ?

— Amour, oublie-les ! Ils n'ont plus d'importance maintenant.

— Réponds à la question ! insiste-t-il.

— Ils ne nous méritaient pas. Ils devaient disparaître de nos vies.

Aymeric est dégoûté. Il n'en croit pas ses oreilles. Alors c'est vrai ? C'est elle la responsable ? La voilà qui s'avance doucement vers lui.

— Ne m'approche pas !

— Allons, Amour, je l'ai fait pour nous. Tu verras, tu le comprendras bientôt... sourit-elle.

Quelque chose cloche soudain. Aymeric se sent faible, ses muscles se ramollissent, sa vue se trouble. Dans un dernier effort, ses yeux se posent sur le verre de whisky qu'il vient de vider. Il s'écroule au sol, et tout devient noir.

⋆

Des notes. Une voix. Un air de musique qui lui est désormais familier. Une lueur de plus en plus forte qui finit par l'aveugler. Les idées qui se remettent doucement en place : la police, Madeline, le verre... Aymeric reprend connaissance.

La bâtisse est en bois. Du foin jonche toute la surface. Il ne reconnaît pas les lieux mais comprend qu'il se situe dans une sorte de ferme. Aymeric tente de se relever mais la poutre sur laquelle il est appuyé le retient ; quelque chose de froid autour de ses poignets. Un coup d'œil lui permet de comprendre qu'il est enchaîné. Merde ! La situation est critique. Il se débat, hurle à l'aide. Madeline fait son apparition.

— Du calme, Amour, tu vas finir par te faire mal.

— Détache-moi ! hurle-t-il de toute sa rage.

— Non, pas avant que tu reconnaisses que tu m'aimes.

— Espèce de cinglée ! Va crever !

— Tu finiras par le reconnaître, j'en suis sûre, lui sourit-elle avant de disparaître de nouveau.

Aymeric rugit sa rage et son désespoir. Il remue dans tous les sens. Tire de toutes ses forces, mais les chaînes sont bien trop solides et lui meurtrissent les poignets. Ses cris retentissent longtemps, mais il finit par se calmer, à bout de forces. C'est à ce moment-là que Madeline refait surface.

Aymeric est couché sur le sol dans une position inconfortable à cause de ses chaînes. Voilà déjà de longues heures qu'il est là. Il est affamé et à bout de nerfs. Des larmes coulent doucement sur ses joues. Madeline se penche sur lui, et d'une main caresse tendrement sa joue en chantonnant sa musique. La douceur de son geste contraste avec la violence de la situation, ce qui désarçonne Aymeric.

— Pourquoi tu fais ça ?

— C'est pour t'ouvrir les yeux, Amour : nous sommes faits l'un pour l'autre.

Les larmes coulent plus abondamment.

— Je t'ai amené à manger, mon aimé.

— Laisse-moi. Je n'en veux pas.

— Il faut manger ou tu vas t'affaiblir.

— Laisse-moi ! hurle Aymeric.

Elle pose une assiette de gruau juste à côté de sa tête et tente de lui en donner quelques cuillerées, mais Aymeric refuse de se nourrir malgré la faim qui lui déchire le ventre. Désespéré, il se contente de pleurer.

— Sèche tes larmes, mon amour : je suis là à jamais. Mange, s'il te plaît.

Aymeric, le regard vide, la joue collée au foin, ne lui répond pas. Madeline perd patience et l'abandonne en laissant, tout de même, l'assiette de gruau à portée de bouche. La nuit passe, mais Aymeric ferme à peine l'œil.

Mad vient le visiter au matin afin de s'assurer qu'il s'est sustenté, mais l'assiette est toujours aussi pleine. Elle trouve Aymeric en train de tirer désespérément sur ses chaînes afin de se libérer ; mais rien à faire, elles sont trop solides pour lui. Il change de stratégie et tente de hurler à l'aide de toutes ses forces.

— Pourquoi veux-tu partir loin de moi ?

— Aidez-moi ! continue-t-il de crier en ignorant Mad.

— Cela ne sert à rien. Il n'y a personne aux alentours. Personne ne te retrouvera. Tu resteras près de moi pour toujours. Je ne te laisserai pas m'abandonner.

Elle reste assise près de lui en chantonnant le temps qu'il se calme. Elle s'approche de lui quand une nouvelle crise de larmes le prend. Elle le prend dans ses bras. Il n'a pas la force de la repousser et se laisse faire. Il s'endort, la tête posée sur ses genoux.

Les assiettes s'enchaînent les jours suivants sans qu'il n'y touche. Épuisé, il perd la notion du temps. Il a l'impression que cela fait une éternité qu'il est retenu prisonnier. Ses pensées se mélangent dans sa tête en un tourbillon trouble. Il repense à tout ce qui s'est passé depuis qu'il a rencontré Madeline. Il aurait dû la fuir. Il sentait que quelque chose n'allait pas chez cette fille, mais il a préféré ignorer son instinct. Il repense aussi à Daisy, se demande s'il la reverra un jour. C'est alors qu'il se remémore sa dernière rencontre avec Madeline chez lui. Elle avait les clés...

— Amour, s'inquiète-t-elle, il faut te nourrir...

— Les clés, la coupe-t-il, c'était celles que j'avais offertes à Daisy, n'est-ce pas ?

— Oui. Et alors ?

— Tu lui as fait du mal ?

— Elle ne te méritait pas, répond-elle seulement.

Aymeric comprend et éclate en sanglots. Madeline pose une main sur lui puis tente de le câliner. Le contact fait bondir le garçon qui retrouve une certaine énergie dans ce nouveau malheur. Il hurle, l'insulte, lui crache dessus. Mad, qui s'est pris un coup

dans ce geste brusque, recule. Elle le regarde sans comprendre sa réaction. Tout ce qu'elle fait, c'est pour lui qu'elle le fait. Pourquoi se montre-t-il si ingrat ? Elle est prise de colère et se relève, le regard noir. La lampe torche, tombée au sol, lui dessine une ombre gigantesque et terrifiante sur le mur. Mad s'aperçoit que l'assiette a été renversée et sa colère la quitte en un instant.

— Je vais te préparer autre chose, dit-elle.

— Tue-moi maintenant ! réclame-t-il. Finis-en. Je n'en peux plus...

Elle disparaît, laissant Aymeric seul dans son malheur. Elle revient peu après et dépose l'assiette près de son visage. Sa main caresse rapidement la joue d'Aymeric, puis Mad s'évanouit une nouvelle fois dans l'obscurité. Seul dans la nuit, Aymeric est pris d'un rire nerveux qui se noie dans le noir. Il a atteint ses limites.

⋆

Ce n'est qu'un jour plus tard qu'il ne résiste plus à la faim qui lui déchire le ventre. Il plonge son visage dans la gamelle et engloutit tout d'une traite. Peu après, il est pris de maux de ventre. Ayant mangé trop vite après tant de jours de disette, son estomac n'a pas supporté et le voilà à régurgiter la moitié de son repas. Il s'écroule, épuisé, et s'endort le visage dans son vomi. Lorsqu'il se réveille, Madeline a fait sa toilette. Elle lui sert un nouveau repas et le nourrit à la petite cuillère. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ils entament tous deux une conversation comme si de rien n'était, parlant de musique et de cinéma. C'est la première fois qu'ils ont ce genre de dialogue.

Madeline voit cet échange comme un signe encourageant, d'autant plus qu'il accepte maintenant de se nourrir, même si ce n'est pas en quantité. Elle commence à reprendre espoir qu'il ouvre enfin les yeux. Bon, il lui arrive encore de pleurer quand il est seul, mais en tout cas il ne la repousse plus.

Elle s'assoit à ses côtés et pose sa tête sur l'épaule du jeune homme.

— Par qui as-tu été abandonnée ?

— Ma mère, mon père, mon premier amour... Ils ont tous fini par m'abandonner.

— Moi, je ne t'abandonnerai pas. Je te le promets.

— C'est vrai, Amour ?

— Bien sûr ! De toute façon, enchaîné, je ne peux aller bien loin, plaisante-t-il malgré tout.

Elle se ravit de ce changement d'attitude : il commence enfin à ouvrir les yeux. Va-t-elle enfin parvenir à trouver ce qu'elle cherche depuis bien longtemps ? Elle tente un baiser qu'il ne repousse pas, bien qu'hésitant. Elle se frotte à lui. Son contact lui avait beaucoup manqué.

— M'aimes-tu ? demande-t-elle dans un soupir.

— Je... je ne sais pas. Peut-être, admet-il. C'est difficile, dans ces conditions. Laisse-moi du temps.

— Je comprends, affirme-t-elle avec une pointe de déception dans la voix.

— Peut-être pourrais-tu m'embrasser une nouvelle fois.

Elle consent avec plaisir à sa demande, et leurs lèvres se soudent de nouveau pour un baiser plus passionné.

— Peut-être pourrais-tu me détacher maintenant ? propose Aymeric.

— Je ne sais pas... C'est peut-être encore trop tôt.

— Madeline, je t'ai promis que je ne t'abandonnerai pas, lui rappelle-t-il. Je ne compte pas m'enfuir. En revanche, ce geste aiderait beaucoup notre relation.

Elle hésite un moment et finalement accepte. Elle sort une petite clé de sa poche et l'enfonce dans le cadenas qui retient les chaînes. Un clic métallique, et les liens qui maintenaient Aymeric prisonnier se desserrent. Il frotte ses poignets rougis par sa condition. Détaché après tant de jours, la sensation de liberté lui est étrange. Il se

lève pour se dégourdir les jambes. Affaiblies, elles manquent de flancher mais Aymeric retrouve vite l'équilibre. Madeline se jette dans ses bras pour un câlin et l'embrasse à pleine bouche. Les mains d'Aymeric profitent de leur liberté pour redécouvrir le corps de la jeune femme. D'abord les fesses qu'elles tâtent, puis le dos qu'elles caressent, et enfin la nuque qu'elles étranglent. Madeline, surprise, se débat. Leur lutte les fait tomber au sol. Aymeric se sert de son poids pour la maintenir au sol tandis que ses mains augmentent la pression sur le cou de la jeune femme. Ses yeux sont d'un noir effrayant. Madeline panique. Sa vision commence à se troubler à cause du manque d'oxygène.

Elle lui a tout pris... Enfin il la tient ! Sa vengeance ne sera que trop douce, à son goût. Il aurait dû faire ça dès le début ; il se serait épargné bien des malheurs. Plus que quelques secondes, et la vie va l'abandonner. Mais il est soudain pris d'une hésitation, et ses mains lâchent leur proie. Il fait un bond en arrière tandis que Madeline est prise d'une violente quinte de toux.

Un rire nerveux s'empare d'Aymeric. Quelle ironie ! Il la tenait mais la laisse échapper à son châtiment. Toute cette mascarade dans le but de lui faire baisser sa garde, tout ça pour rien. Et pourquoi ? Pourtant, il le voulait tellement ! Il tenait sa vie entre ses doigts ; c'était tellement jouissif... Pris dans son fou-rire, il ne remarque pas Madeline qui se relève et qui s'empare d'une fourche. Un coup violent sur le crâne le rend inconscient.

⋆

À son réveil, le voilà de nouveau prisonnier. Retour à la case départ. Aymeric rit malgré son mal de crâne.

— Tu m'as menti... pleure Madeline. Tu m'avais promis de ne pas m'abandonner, et tu as voulu me tuer.

— Idiote, ricane-t-il, tu pensais vraiment que j'allais t'aimer ? La vérité, c'est que je te hais de tout mon corps. Tu me donnes la

nausée. Je te déteste. Tout ce que je veux, c'est te voir pourrir en enfer !

— Alors pourquoi n'as-tu pas été jusqu'au bout ?

— Parce que je me serais retrouvé seul au monde et je n'aurais plus aucun lien avec quiconque. Tu m'as tout pris ; il ne me reste plus que toi. Quelle mauvaise blague ! Toi et moi, on va devoir se supporter encore longtemps, à moins que tu préfères me tuer tout de suite et mettre fin à ce cauchemar.

— Je... je ne veux pas être seule moi mon plus. Tu finiras par m'aimer, j'en suis sûre.

— Ha-ha-ha ! Tu es vraiment détraquée du ciboulot, ma vieille ! se moque-t-il. Comme ça, nous sommes deux maintenant. Jamais je ne t'aimerai ! Tu as tué les seules personnes que j'étais capable d'aimer. Tu m'entends ? JE TE HAIS !

Mais Madeline ne l'écoute pas. Elle récupère l'assiette vide et part préparer quelque chose, laissant Aymeric seul avec ses rires déments. Elle ne revient que le soir alors que le jeune homme est à moitié assoupi. Elle lui donne la pitance qu'il accepte d'avaler. Il reste calme. Sa crise de folie semble être passée. Le coup qu'il a pris sur la tête a laissé une entaille qui a pas mal saigné, mais le sang est maintenant sec. Tandis qu'Aymeric mâche péniblement, Madeline perçoit quelques petits bruits à l'extérieur de la grange. Elle est prompte à réagir quand les deux portes de la bâtisse volent en éclat.

— Police ! Plus un geste !

Une troupe de policiers envahit l'espace. Aymeric, à moitié conscient, ne réalise pas tout à fait ce qui est en train de se passer, à l'inverse de sa ravisseuse qui se réfugie dans un coin sombre. Un agent court vers elle pour l'attraper avant qu'elle ne tente quelque chose. Un bruit métallique claque, et l'agent pousse un hurlement, la jambe prise dans un piège à loup qui était caché sous le foin.

— Attention aux pièges ! hurle un des policiers.

— Rendez-vous, vous êtes cernée ! crie un autre à l'intention de Madeline en braquant un pistolet automatique dans sa direction.

Mais Madeline n'a pas l'intention de lui obéir ; elle avait déjà prévu sa fuite au cas où. Elle ouvre une trappe et se glisse à l'intérieur. Des coups de feu retentissent ; du sang gicle sur les planches du mur. Mais trop tard, la police ne l'a que légèrement touchée et elle s'est engouffrée dans un tunnel sous la ferme.

Une femme s'approche d'Aymeric et s'agenouille près de lui.

— Monsieur Dumas, c'est la lieutenante Gerald. Heureuse de vous revoir en un seul morceau. Vous êtes sauvé maintenant.

— Elle s'est enfuie par un tunnel ! crie le capitaine Jyrall. Poursuivez-la et ramenez-la-moi. Elle ne doit pas s'échapper !

⋆

Le cabinet est modestement décoré. À part l'ordinateur sur le bureau et les chaises, une étagère contenant quelques livres, une plante verte, une lampe et un diplôme encadré sont les seuls éléments qui remplissent l'espace. Aymeric, les jambes croisées et les bras sur l'accoudoir d'une chaise, fait face à son interlocuteur, un homme âgé d'environ la cinquantaine aux cheveux grisonnants et portant des lunettes.

— Êtes-vous sûr de vouloir mettre fin à vos séances ? Je pense qu'il vous reste encore beaucoup de travail à parcourir. Nous venons à peine de commencer.

— Oui, Docteur Gussman. J'en ai marre de cette histoire. Je veux repartir de zéro maintenant et ne plus en entendre parler, retrouver ma vie d'avant. Depuis que je suis sorti de cette ferme, il n'y a pas un jour où l'on ne m'a pas rappelé l'événement. Entre les interrogatoires de la police, vous et les curieux qui font semblant d'avoir de la compassion mais qui ne cherchent qu'une sordide histoire à se mettre sous la dent, je veux enfin respirer. Je vous remercie, Docteur, de m'avoir reçu ; mais ça sera tout pour moi.

— Ignorer un traumatisme n'est jamais une bonne idée. Je vous demande de bien réfléchir. Vous m'aviez parlé de vos cauchemars. En faites-vous toujours ?

— Non, plus de cauchemars. Je vous assure : je vais bien, Docteur. De toute façon, j'ai toujours votre carte. En cas de problème, je vous promets que je n'hésiterai pas à vous joindre.

— Bon... vous avez l'air sûr de vous. Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon courage pour la suite.

— Merci, Docteur.

Une dernière poignée de mains, et Aymeric franchit la porte du cabinet pour la dernière fois. À la première poubelle croisée, il lâche la carte du docteur Gussman. Il est déjà tard, alors il se précipite chez lui sans détour. Il s'allume une clope, se réchauffe un plat au four à micro-ondes et se jette sur son fauteuil. Il dîne devant la télé. Une émission sans grand intérêt donne vie à l'écran. Aymeric regarde sans faire attention. Il a la tête ailleurs. Finalement, apathique, il finit par éteindre et se retrouve seul dans le noir à réfléchir.

Tout est trop calme ; tout est vide, sans intérêt. Il n'a goût à rien. Sa vie n'a plus de sens. Après un long moment à rester sans bouger, il décide d'aller se coucher. Il jette un coup d'œil par sa fenêtre comme c'est devenu son habitude. Deux flics dans une voiture banalisée surveillent les environs. Ces bons-à-rien espèrent encore que Madeline va pointer le bout de son nez ici. Aymeric se moque : si elle leur a échappé jusqu'à maintenant, elle ne se fera pas avoir aussi facilement. Il se demande où elle peut bien être en ce moment. Il se dirige maintenant vers la porte pour fermer à clé, mais se ravise au dernier moment.

Allongé dans son lit, un sommeil lourd s'abat sur lui.

⋆

Le voilà revenu dans son fauteuil à broyer du noir. L'obscurité ne permet pas de distinguer grand-chose. Seule la faible luminosité des

étoiles à travers les volets permet de repérer quelques formes dans le salon. Quelque chose se met à gratter le long de la porte d'entrée. Aymeric se redresse. Son rythme cardiaque augmente brutalement. Il sent une présence de l'autre côté. Quelque chose qui est là pour lui. « Madeline ? » se met-il à espérer. Aymeric s'approche doucement. Une main tremblante se tend vers la poignée. Les grattements se font plus pressants. À la fois effrayé et intrigué, Aymeric pose le bout des doigts sur le pommeau. Il ouvre la porte d'un coup ; il n'y a personne.

Aymeric s'avance ; il se retrouve dans la ferme où il a été retenu prisonnier. La porte de son appartement disparaît derrière lui. Tout est identique à son dernier souvenir des lieux : les chaînes, la fourche, le piège à loup ensanglanté sont encore là. La trappe par laquelle s'est échappée Madeline est ouverte vers le fond de la grange. Aymeric s'approche et regarde à l'intérieur, mais il ne peut y percevoir que de l'obscurité. Une obscurité qui, d'ailleurs, envahit tout le bâtiment. On ne distingue bientôt plus rien. Aymeric s'aperçoit que la présence est de retour, celle qui grattait à sa porte. Elle est là, quelque part cachée dans l'ombre, prête à bondir sur lui. L'air embaume la pourriture de sa malfaisance. Le voilà pris au piège.

— Tu es prêt ? déclare une voix caverneuse semblant surgir de toutes parts.

— Prêt pour quoi ?

— Prêt... prêt... répond-elle en écho. Retrouve-la.

C'est là qu'Aymeric l'aperçoit : une silhouette qu'on distingue à peine dans l'obscurité, une ombre plus noire que le noir. Il n'a pas le temps de réagir qu'elle lui saisit le poignet et le tire à elle. Il hurle et se débat de toutes ses forces, mais rien à faire : l'ombre est bien trop forte. Aymeric est englouti par les ténèbres.

⋆

Il se réveille d'un bond dans son lit. Encore ce cauchemar...

Toi qui entres ici, abandonne tout espoir

Comme une ombre

— Dis-moi que tu m'aimes, Amour.

À ce mot, une vague de frissons parcourt l'échine d'Aymeric et son cœur se serre.

— Ne m'appelle pas comme cela. Tu sais que j'ai horreur de ça...

— Alors comment dois-je appeler mon petit ami si je n'ai pas le droit de lui donner un petit surnom affectueux ? « Amour », c'est ce qui me semble le plus approprié, non ? Qu'est-ce que tu as contre, au juste ?

Il se retourne pour éviter qu'elle ne voie la grimace nauséeuse qui lui déforme le visage. Ce mot, il est vraiment incapable de lui raconter ce qu'il lui évoque. Comment pourrait-elle comprendre ?

Les bras de la jeune femme l'enlacent et son menton se pose sur l'épaule du garçon.

— Allez, je suis désolée, Aymeric, lui souffle-t-elle à l'oreille. Promis, je ne le referai plus. Tu ne me fais pas la tête au moins ?

Ses lèvres déposent de petits baisers sur la nuque. Une nouvelle fois il frissonne. Ce coup-ci, c'est plus par plaisir. Il se laisse attendrir, soupire et tourne son visage, le regard bas, vers sa belle. Il n'ose la regarder dans les yeux de peur qu'elle n'y lise l'extrême désarroi qui l'habite. Une douce main se pose sur la joue mal rasée d'Aymeric et leurs lèvres se rencontrent. Le baiser est agréable. Pendant un temps, il oublie tout. Il respire de nouveau.

Les bouches se décollent. Elle le regarde. Ses yeux brillent d'amour. Aymeric la trouve vraiment magnifique. Ses longs cheveux noirs sont assortis à la teinte sombre de ses yeux. Sombre, mais pourtant si pétillant, si envoûtant, ce regard l'éclaire tel un phare sur une mer déchaînée. La jeune femme est comme une oasis dans un désert tourmenté. Seuls ses yeux arrivent à lui procurer un semblant de paix. Et ses lèvres qui forment un sourire timide. Il désire plus que tout s'y abandonner pour de bon mais il ne le peut pas. C'est trop dur.

— Dis-moi que tu m'aimes, Aymeric.

— Je... hésite-t-il... je t'aime, Gaëlle.

Voilà un peu plus d'un an qu'il est sorti de cette ferme où il a bien cru mourir. Voilà un peu plus d'un an que Madeline a disparu sans laisser de trace. Pourtant, Aymeric a l'impression de ne jamais avoir quitté la bâtisse où il a été maintenu prisonnier des jours et des jours, comme si une partie de lui y était restée. Pourtant, l'ombre de Madeline plane encore sur lui à chaque instant. Combien de fois a-t-il cru entendre son rire ou le son cristallin de sa voix ? Combien de fois a-t-il cru apercevoir son visage dans la foule ? Combien de fois la mélodie qu'elle aimait chantonner a-t-elle résonné dans sa tête ? Non, plus jamais il ne sera celui qu'il était avant Mad. Quelque chose s'est brisé avec elle.

Il a rencontré Gaëlle il y a quelques mois. Elle lui est tombée dessus sans qu'il ne cherche une nouvelle relation. C'est elle qui a fait le premier pas, ainsi que les suivants. Bien qu'elle l'attirait énormément, Aymeric s'était trop refermé sur lui. Elle a appris à l'apprivoiser, et Aymeric a entraperçu de nouveau quelque chose qu'il pensait perdu à jamais : l'espoir de retrouver la paix. Il ne croyait pas à la possibilité de retomber amoureux après tout ce qu'il avait vécu. Pas après la mort de Daisy, pas après Mad. Et pourtant, elle a su lui redonner un peu plus goût à la vie.

Mais elle ignorait tout de ce qu'il avait vécu. D'ailleurs elle l'ignore encore aujourd'hui. Plusieurs fois, il a voulu le lui dire, mais à chaque fois seul le silence s'est exprimé.

Il a aussi parfois peur pour elle. Comment savoir si un jour Mad ne reviendra pas et tuera Gaëlle par jalousie comme elle l'a fait avec Daisy ? Il a pensé rompre plusieurs fois afin de protéger Gaëlle de Mad, mais la terreur de se retrouver à nouveau seul au monde, complètement perdu, l'a emporté. De plus, il a quelque part l'étrange impression qu'il ne la mérite pas, qu'il n'a plus droit au bonheur. Il n'a pas su protéger ni ses amis, ni la femme qu'il aimait. Il a préféré s'adonner au plaisir sexuel que lui offrait Madeline alors qu'il sentait au fond de lui qu'il fallait fuir cette femme. Tous les signes montraient que cette histoire finirait atrocement mal. Il les a ignorés, et ses proches ont payé de leur vie.

Il ne sait plus ce qu'il devrait faire. Fuir ? Rester ? Pour le moment il se contente de l'embrasser tandis qu'elle s'allonge et que son regard l'invite à la pénétrer. Aymeric se laisse guider. Positionné au-dessus d'elle, il enfonce son sexe rigide dans les chairs de sa belle qui pousse un soupir de contentement.

Il a quitté Méronze peu après les terribles événements. Tout là-bas lui rappelait ses anciennes années de bonheur piétinées par Madeline. Il lui fallait prendre un nouveau départ, et pour cela changer d'air. C'est à Verlaize qu'il s'est installé, à un peu plus d'une centaine de bornes de son précédent domicile. Il y a trouvé un nouveau poste dans la même chaîne de grandes surfaces dans laquelle il travaillait avant. Et c'est ici que, quelques mois plus tard, il bousculait la jeune et pétillante Gaëlle.

Aymeric ne pense plus à rien. Seules quelques images flashent dans son esprit. Il se revoit à l'époque avec Daisy. Il a l'impression de retoucher au bonheur du bout des doigts. Cette pensée lui fait cependant peur. Pourtant, c'est ce qu'il souhaite : retrouver la paix et aimer à nouveau sans aucune entrave, revivre ce qu'il vivait avant que Daisy aille voir ailleurs ou avant que Mad la tue.

Jamais il ne pourra oublier ses sentiments pour la disparue. Il revoit certaines similitudes avec Gaëlle, leur façon d'être, de rire ou de gémir sous ses assauts. Mais Gaëlle possède aussi quelques ressemblances – notamment physiques – avec Mad. Daisy, Gaëlle, Madeline... Mad, Mad, Mad, l'ombre.

Madeline lui a tout pris et l'a détruit. Il voudrait la faire souffrir à son tour. Il voudrait la voir brûler. Il voudrait serrer ses doigts sur sa fine nuque et voir la vie quitter son regard apeuré. Oui, cette pensée le hante soudainement. Il avait eu cette chance mais il s'était ravisé au dernier moment. Si l'occasion devait se représenter... Il se voit le faire ; cela a l'air si réel...

Il sent le corps de Mad qui se débat sous lui tandis que ses doigts se resserrent sur sa gorge. La peur et l'incompréhension se lisent dans les yeux de sa proie. Elle essaye de crier mais aucun son ne sort de sa bouche. Lui ne peut s'empêcher de sourire. Il la tient enfin ! Toujours plongé en elle, il ressent enfin pleinement le plaisir, il se sent libre, puissant. La mort de Mad n'est plus qu'une question de secondes.

Et puis c'est le choc. Une violente gifle lui remet les idées en place. Telle la foudre, l'horreur de la réalité s'abat sur lui : ce n'est pas Mad qu'il était en train d'étrangler mais Gaëlle. Il fait un bond en arrière et en tombe du lit. Comment cela peut-il être possible ? Mad était là, il l'aurait parié. Il lui faisait l'amour tout en lui ôtant la vie. Gaëlle, une main sur la gorge, se redresse dans le lit et lui jette un regard d'incompréhension. Elle n'est pourtant pas aussi perplexe que lui. Le jeune homme est pris soudain de nausée et s'enfuit dans la salle de bain où il s'enferme.

Il n'est pas long à régurgiter son dernier repas dans la cuvette des toilettes. Il se retrouve quelques secondes après assis en position fœtale devant le miroir, le cœur emballé d'un malaise persistant. Tandis qu'il cherche à comprendre ce qu'il vient de se passer, des larmes commencent à perler aux coins de ses yeux. Malgré l'obscurité de la pièce il distingue son reflet dans le miroir. Celui-ci

lui apparaît plutôt comme une sorte d'ombre. Il sent une présence tout autour de lui, la même que celle de ses cauchemars. Celle qui l'attire sans arrêt vers la ferme pour l'emporter avec elle dans l'obscurité à jamais. Il a même la sensation d'entendre l'écho de son rire caverneux et de la voir debout derrière lui, une main griffue se posant sur son épaule. Peur, dégoût, honte... Aymeric fond en larmes.

De l'autre côté de la porte, Gaëlle entend tout de l'état émotionnel de son amant. Malgré ce qu'il vient de faire, elle n'arrive pas à lui en vouloir. Elle est plutôt terriblement inquiète.

— Aymeric, que se passe-t-il ? Vas-tu me dire à la fin ce qu'il t'arrive ? Je t'en supplie, parle-moi !

« Je ne peux pas. » se répète-t-il en boucle tandis qu'il a l'impression que son crâne va exploser. Gaëlle, assise le long de la porte, patiente en attendant qu'Aymeric se décide à sortir. Elle espère qu'après cette nouvelle crise le jeune homme ne se renfermera pas une nouvelle fois sur lui-même. Il a déjà eu des précédents, mais jamais de cette ampleur. Le phénomène semble s'intensifier.

Et puis l'homme décide finalement de sortir de la salle de bain sans même porter un regard sur sa belle. Il ramasse ses habits au sol. Gaëlle s'approche de lui pour le prendre dans ses bras et lui montrer qu'elle est là pour lui, mais il la repousse.

— Ce n'est pas grave, tente-t-elle de le rassurer tandis qu'il s'apprête à quitter l'appartement. Tu ne veux pas me dire ce qu'il t'arrive ? Tant pis, j'attendrai que tu sois prêt. Mais je t'en prie, reste avec moi ce soir, ne me fuis pas.

Lui tournant toujours le dos, Aymeric hésite mais finalement ouvre la porte et sort du logement sans même se retourner. C'est trop douloureux pour lui. En refermant derrière lui, il entend Gaëlle éclater en sanglots. Le cœur du jeune homme se serre mais il est incapable de faire demi-tour.

Il a fait deux heures de route. Pourquoi ressent-il toujours le besoin de revenir à cet endroit ? C'est là où tout a commencé, là

où il a rencontré Mad, là où a débuté sa chute. C'est toujours le même vacarme assourdissant qui anime les lieux, mais aujourd'hui Aymeric ne trouve plus aucun plaisir à écouter les notes qui s'enchaînent. Assis devant le bar de la boîte de nuit, il vide les verres les uns après les autres d'une humeur taciturne.

L'esprit embrouillé, il observe la foule qui se déhanche sur le rythme endiablé de la musique, comme à la recherche d'un visage connu qui pourrait peut-être adoucir sa peine. Il repère un groupe de jeunes qui sont particulièrement bruyants. Parmi eux, une jeune brune dans une robe moulante lui donne l'eau à la bouche et l'envie de mordre. Elle est très sexy dans cette tenue qui laisse deviner l'absence de sous-vêtements. Il ne peut s'empêcher de la fixer.

À voir comment elle se trémousse contre un mec et comment elle l'embrasse, il ne faut pas longtemps à Aymeric pour comprendre qu'elle est maquée. Malgré tout, il n'arrive pas à détacher son regard de ces courbes sensuelles et à faire taire son désir.

La petite a fini par remarquer le regard insistant que lui portait Aymeric. Au lieu de s'en offusquer, la belle adopte un comportement encore plus lascif avec son compagnon, frottant son cul sur l'entrejambe tendu du mec tout en jetant des œillades de défi à Aymeric.

Sans trop qu'il ne se souvienne comment, Aymeric se retrouve enfermé dans des chiottes crades avec la demoiselle. Il se voit l'embrasser et jouer avec ses nichons gonflés. Il se voit lui ordonner de s'agenouiller et lui enfoncer son sexe dans la gorge. Il se rappelle avoir vu la jeune nympho avaler sa bite en entier et la pomper avec plaisir. Il se souvient d'avoir repris le contrôle de la situation et de lui avoir imposé son rythme sans aucune délicatesse. Il se souvient de n'avoir cherché qu'à jouir sans se préoccuper de sa partenaire éphémère. Il se souvient d'avoir été plongé dans un plaisir brumeux et de se vider les couilles sur la tronche de la demoiselle car cette dernière insistait pour l'avertir qu'elle n'avalait pas. Il se souvient

de l'avoir laissée derrière lui en la traitant traitée comme une moins que rien et de tomber sur son mec, la rage aux dents.

Moins d'une demi-heure après, il est dehors. À peine a-t-il effectué quelques pas qu'une silhouette imposante surgit sur lui. Il n'a pas le temps de réagir qu'un poing s'écrase sur sa face. Le coup est si violent qu'il est projeté au sol.

— Je vais t'apprendre à te taper ma meuf, sale fumier ! grogne le grand costaud.

Sa mâchoire le fait souffrir mais Aymeric n'en a cure. À vrai dire, il ne fait même pas attention à la douleur physique. Elle lui paraît si insignifiante... À quatre pattes, Aymeric tente de se relever mais une forte frappe du pied lui défonce les côtes. Sous le choc, le corps du garçon roule et termine sur le dos.

— Relève-toi, sale petit merdeux, si t'es un homme ! J'vais te casser la gueule à la loyale.

Aymeric le regarde tandis qu'un rire nerveux s'échappe de sa gorge. Les menaces de son agresseur lui paraissent si insignifiantes... Il obéit tout de même et se relève en riant toujours de façon incontrôlée.

— Putain, mais tu te fous de ma gueule en plus, enculé ? Je vais te planter ! Tu vas voir, ça te coupera ton envie de rire.

Et pour mettre corps à ses menaces, il sort un canif de sa poche. Aymeric l'observe, toujours le sourire aux lèvres, et écarte les bras en signe d'invitation. Non, mourir ne lui fait pas peur. Après ce qu'il vient de faire à sa bien-aimée, mérite-t-il seulement de vivre ? Ne vaudrait-il pas mieux mettre fin à l'être misérable qu'il est devenu ?

Ce n'est pas la réaction à laquelle l'autre s'attendait. Voilà ce dernier hésitant, déstabilisé par l'absence de frayeur d'Aymeric. Méfiant, il se décide à ranger l'arme.

— Je vais me montrer généreux pour ce soir, mais ne t'approche plus jamais de ma meuf ou tu le regretteras !

— Quoi ? C'est tout ? Tu me menaces et tu fais dans ton froc derrière ? Tu n'as vraiment pas de couilles ! Pas étonnant que ta meuf aille voir ailleurs.

La provocation fait mouche et, au lieu de partir comme il s'apprêtait à le faire, le mec charge Aymeric en poussant un cri de rage. Deux poings s'abattent sur son estomac mais il ne bronche quasiment pas. Que sont de vulgaires coups comparés aux êtres chers qu'il a perdus, à ce que Madeline lui a fait subir, à ces penchants qui le poussent à faire du mal à la seule personne qu'il ait réussi à aimer depuis ? Pourquoi baiser des filles qui ne représentent rien pour lui ? Pourquoi s'est-il retrouvé à étrangler Gaëlle ?

Bien vite, une frénésie le gagne, comme une sorte de pulsion de rage. Passif quelques secondes avant, le voilà maintenant qui rend coup pour coup. Très vite il prend le dessus et son agresseur se retrouve à terre. Aymeric domine largement le combat et abat une série de coups sur la tronche de l'autre type qui hurle ; les poings d'Aymeric se couvrent de sang. Dans une dernière tentative, le costaud récupère le canif dans sa poche et essaye d'embrocher son adversaire, qui voit le coup arriver et s'empare de l'arme en lui tordant le poignet.

Voilà la froide lame dans sa main. Un étrange désir s'empare de lui. Il se sent tout-puissant. L'autre est là à sa merci. Il pourrait lui ôter la vie à tout instant, débarrasser l'humanité de ce connard inutile. Et s'il la plantait dans sa gorge, juste pour voir ? Quelle sensation ressentirait-il ? Pourquoi son corps brûle-t-il de tenter l'expérience ? Merde, que lui arrive-t-il ?

Aymeric sent les ténèbres l'entourer. Il a l'impression que la présence de ses cauchemars est là, derrière lui, pour guider son poignet. L'ombre malfaisante n'est jamais bien loin, de toute façon, le torturant encore et encore. Il ne se reconnaît plus, il est effrayé. Sa main tremblante lâche finalement l'arme et Aymeric s'enfuit.

En marche vers l'enfer

Réfugié dans un coin de son salon, Aymeric jette un regard humide sur son téléphone qui sonne une nouvelle fois sur sa table basse. C'est Gaëlle ; elle est la seule à qui il a donné son nouveau numéro. Voilà deux jours qu'elle insiste mais Aymeric est incapable de lui parler. Que lui dirait-il, de toute façon ? « Je suis un monstre. Je t'ai trompée de nombreuses fois. J'ai failli te tuer... toi et un autre type. »

Dans sa main, une lame qui lui est cette fois destinée. Ça fait des heures qu'il cherche le courage de s'ouvrir les veines et de laisser s'écouler le flot sanguin. Il ne supporte pas ce qu'il est devenu. Il ne supporte pas ce qu'il a perdu. Autant en finir, limiter les frais. Ce n'est pourtant pas si compliqué ; le geste est si simple... Pourquoi a-t-il donc autant de mal à le faire ? La lame tombe au sol. Finalement, quelque chose en lui tient encore à la vie. Aymeric fond en larmes ; l'enfer va donc continuer.

Il est censé travailler aujourd'hui. L'heure approche, alors il se prépare doucement. Il risque sa place s'il manque encore un jour de boulot. Aymeric le sait, mais ce n'est pas pour ça qu'il y va. Il se contente juste de suivre le programme comme un automate, aussi vide à l'intérieur qu'un pantin. Toute la journée, il agit comme il est censé agir, et mime des sentiments auprès de ses collègues. Chaque sourire est une illusion, chaque rire un mensonge. Aymeric n'a plus goût à rien, il se contente de jouer le rôle qu'on lui a attribué.

Gaëlle a profité d'une pause dans son emploi du temps pour venir directement voir Aymeric à son magasin. La voilà, plantée devant lui, les yeux écarquillés d'inquiétude. Aymeric est pris de remords à cause du souci qu'il provoque. Il la prend dans ses bras pour la rassurer. Il l'embrasse aussi, et pour la première fois de la journée il ressent vraiment quelque chose, se rappelle qu'il est toujours vivant.

— Je suis désolé, lui murmure-t-il à l'oreille.

— Ça va, ce n'est rien. Tant que tu es près de moi, je me sens mieux. Pourquoi tu ne me répondais pas ? J'ai eu la frayeur de ma vie. J'ai cru que tu avais fait une bêtise. Tu avais l'air tellement déboussolé la dernière fois que...

— Je vais bien, la coupe-t-il un peu trop brusquement. J'avais juste besoin de réfléchir un peu.

— Je ne sais pas ce qu'il t'arrive, mais sache que je suis prête à entendre tout ce que tu pourras me dire. Je serai toujours là pour toi.

Il ne répond rien et se contente de la serrer dans ses bras. Si seulement ça pouvait être si simple... Il n'a pas envie d'encore lui mentir, de lui dire qu'il va bien. Il ne se sent pas non plus capable de lui expliquer ce qu'il a vécu. Serait-elle capable de comprendre ? Elle serait plutôt effrayée et finirait par le fuir. Il ne connaît qu'une personne au monde qui serait capable de l'entendre, de le comprendre.

— Viens à la maison ce soir. Je ne veux pas que tu restes seul. On en parlera si tu veux.

— D'accord, hésite-t-il.

La promesse rassure Gaëlle, et c'est plus sereine qu'elle quitte Aymeric après avoir échangé un dernier baiser. Le cœur d'Aymeric se serre en la voyant disparaître, comme s'il l'a voyait pour la dernière fois. Il l'aime tellement...

La journée suit son cours, et bientôt la visite de Gaëlle ne semble plus qu'un lointain souvenir. L'après-midi le voit aussi vide

qu'il se sentait le matin. Plus le temps passe et moins il pense qu'il tiendra sa promesse. Gaëlle va vouloir des réponses, et il ne peut les lui fournir. Elle a été patiente et compréhensive jusque là, mais combien de temps va-t-elle accepter encore son mutisme ?

Et puis son service se termine. Il range sa caisse, souhaite bonsoir à ses collègues et part en direction du bus pour rentrer chez lui. Il se jette sur un fauteuil sans même jeter un coup d'œil au reste des usagers. Cela fait plusieurs minutes que le véhicule roule lorsqu'une mélodie le sort de ses pensées. Ces notes ? Il les reconnaîtrait parmi mille ! Quelqu'un est en train de siffler l'air que n'arrêtait pas de chantonner Mad. Son cœur se réveille et un mélange de sentiments envahit ses veines : peur, rage, dégoût, mais curieusement, un peu d'espoir.

Est-ce elle ? Il n'avait jamais entendu ce morceau avant Mad. Il jette un coup d'œil pour savoir d'où ça vient. Là, deux rangées devant lui, c'est cette fille qui siffle. Ce n'est pas Mad, elle a l'air plus jeune qu'elle, peut-être tout juste adulte. Ce n'est pas Mad mais elle lui ressemble pourtant ; une jolie frimousse aux longs cheveux noirs et à l'air rêveur comme pouvait souvent adopter Madeline. Elle est habillée d'une petite robe d'été qui la met joliment en valeur.

Qui peut-elle bien être ? A-t-elle un rapport avec Madeline, ou est-ce par coïncidence qu'elle siffle sa musique ? Aymeric est intrigué et ne la lâche plus du regard.

Le bus arrive à la gare. La jeune fille descend visiblement à cet arrêt. Sans prendre le temps de réfléchir, Aymeric descend à son tour. Il faut qu'il sache où elle se rend. Peut-être peut-elle le mener jusqu'à Mad. Oui, mais après ? Il mettra fin à toute cette histoire d'une façon ou d'une autre. Il sent qu'il doit le faire.

L'inconnue achète un ticket et attend au quai numéro deux. Il y a plusieurs arrêts dans cette direction. Sans prendre lui aussi le train, comment savoir où elle descend ? Il achète à son tour un ticket et va attendre l'arrivée du train à quelques mètres derrière

elle. Tant pis pour son rendez-vous avec Gaëlle, il ne peut laisser passer une occasion pareille.

La jeune fille ne siffle plus mais pianote sur son téléphone à l'arrivée du véhicule. Elle monte à l'intérieur du wagon où Aymeric la suit une nouvelle fois. Il s'installe quelques rangs en arrière pour la surveiller sans se faire repérer.

Une demi-heure plus tard, la jeune femme semble être arrivée à destination. C'est donc à la gare de Montausin qu'elle descend. C'est la plus grosse ville de la région ; comment espérer retrouver Mad ici sans se perdre ? Pas le choix, il doit continuer de traquer l'inconnue. Ils empruntent tous deux la ligne de tram, puis Aymeric la suit à travers le dédale des rues. Cette dernière ne semble toujours pas s'être aperçu qu'elle est suivie. Finalement, elle s'arrête devant un immeuble situé au bord de la Saône. Elle compose un code sur un pavé numérique et entre. Aymeric n'a pas le temps de passer derrière que la porte se referme.

Il essaye d'ouvrir cette dernière, mais sans le code, impossible. Il regarde les noms marqués sur l'interphone pour voir s'il reconnaît quelque chose. Rien. Il essaye ensuite d'appeler quelqu'un au hasard. On lui répond. Il prononce un truc incompréhensible dans l'espoir qu'on lui ouvrira, mais ça échoue. Ça avait mieux marché dans un film qu'il avait vu il y a quelques années. Merde, comment peut-il entrer là ?

Il s'allume une clope pour réfléchir et pour ne pas trop attirer l'attention. Fumer n'est pas une chose qu'il fait souvent, de plus en plus souvent tout de même, surtout quand il est nerveux. Soudain la porte s'ouvre et en sort une femme poussant un landau. Elle le remercie quand il lui tient la porte pour faciliter son passage, et lui en profite pour entrer à l'intérieur.

Tout est noir dans le couloir du bâtiment. Aymeric trouve un interrupteur mais celui-ci ne semble pas fonctionner. On entend un couple se disputer d'un côté, le son d'une télé trop forte d'un

autre. À quel étage l'inconnue est-elle allée ? Aymeric s'engouffre dans les escaliers. Les marches grincent sur son passage.

Premier étage : un appartement semble vide, et un second tout aussi calme. En s'approchant de cette dernière porte, il lui semble tout de même entendre un faible bruit. Il a presque besoin de coller son oreille à la porte pour distinguer de quoi il s'agit : des sanglots. Il hésite un peu mais fait demi-tour afin d'explorer les autres étages. Le voilà de nouveau dans les escaliers.

Son portable sonne soudain ; Aymeric sursaute. C'est Gaëlle qui doit commencer à s'inquiéter de son retard. Merde, il a oublié de la prévenir qu'il ne viendrait pas. Il lui envoie un SMS pour la rassurer et éteint son portable.

Le second étage est tout aussi sombre que les précédents. Aymeric avance presque à l'aveuglette. Seul un mince filet de lumière s'échappe de sous une porte au fond, empêchant une totale obscurité. Aymeric s'approche doucement et tend l'oreille. Soudain il semble distinguer un bruit. Faible, mais bien présent : une respiration venant de sa gauche.

— Tu dois être Aymeric, je suppose ? interroge une voix féminine.

Le garçon ne répond pas. Tous ses muscles se tendent. Il est paniqué à l'idée d'être tombé dans un piège.

— Je m'appelle Fanny, ajoute-t-elle. Tu es venue pour elle, n'est-ce pas ? Elle t'attend à l'intérieur. Tu peux entrer.

Et la fille ouvre le passage. Aymeric est ébloui pas la soudaine luminosité qui lui agresse les yeux. Il lui faut un peu de temps pour s'y habituer et découvrir le visage de son interlocutrice. Il s'agit de l'inconnue qu'il a suivie jusqu'ici, comme il s'en doutait. Elle lui lance un sourire amical et lui fait signe d'avancer. Piège ou non, il est trop tard pour reculer. Il entre.

— Bonsoir, Amour, le salue une voix qu'il reconnaîtrait entre mille. Ça faisait longtemps...

La porte se referme derrière Aymeric. Madeline est là, assise sur le bord d'une table. Ses yeux bleus brillent de désir et de tristesse à la fois. Physiquement, elle n'a pas changé ; ses longs cheveux noirs sont peut-être plus courts qu'avant, ses lèvres pulpeuses dessinent encore un sourire quémandeur, et elle affiche toujours cet air innocent. Mais aujourd'hui, Aymeric n'est plus dupe.

Il a imaginé ces retrouvailles des dizaines de fois. Dans ses moments les plus noirs, il s'est vu la frapper pour déverser sa rage, la mettre à terre et ôter à tout jamais la vie de ce monstre. Il aurait pu l'attacher et la faire mourir à petit feu, ou plus simplement lui cracher au visage tout le mal qu'elle lui a fait. Dans ses moments les plus fous, il s'est vu l'embrasser et lui faire l'amour une nouvelle fois, abandonner son âme à ses côtés. Aujourd'hui qu'elle est là, devant lui, il est incapable de réagir et de prononcer le moindre mot. Les émotions se bousculent dans sa tête.

— Tu m'as tellement manqué, Amour...

Elle s'avance doucement vers lui. Son cœur s'accélère. Bientôt le parfum de la jeune femme inonde ses narines. Elle n'est plus qu'à une faible distance. Il n'aurait qu'à tendre le bras pour la toucher mais il est encore incapable de bouger pour le moment, paralysé par la peur ou le désir de s'abandonner.

Cette fois, le contact se fait. Elle est maintenant le long de lui et approche ses lèvres des siennes. Une main caresse sa joue mal rasée. Aymeric ne peut s'empêcher de frissonner ; plaisir ou dégoût, il ne sait plus. Peut-être un peu des deux. Les lèvres se soudent et une langue envahit sa bouche.

Oui, c'est agréable. Il a l'impression de revenir en arrière, au moment où sa vie n'était pas encore foutue, où il lui plaisait d'avoir une fille dévouée à sa disposition. Madeline lui en a fait voir de toutes les couleurs, mais tous ces moments n'étaient pas à jeter. Le corps de la jeune femme se presse encore contre le sien. Elle perd un peu la tête suite aux retrouvailles et s'excite à leur contact. Aymeric retrouve ce corps chaud si désirable et désireux de lui. Il

ne peut s'empêcher de retrouver le désir d'antan. Il sombre sous le désir ; il panique.

Sa main s'empare violemment de la gorge de Madeline et la serre. Toujours près d'eux, la jeune Fanny s'inquiète et s'apprête à s'attaquer au garçon pour lui faire perdre prise, mais Mad lui fait signe de ne pas intervenir. Elle n'a pas peur d'Aymeric et ne se débat pas. Au contraire, elle lui sourit en lançant un regard de défi. Aymeric aimerait la voir hurler, mais elle n'en fait rien. Il la hait tellement... C'est elle la responsable de tout, c'est elle le monstre d'origine, c'est elle qui a fait de lui un monstre à son tour. Jamais il ne pourra lui pardonner tout le mal qu'elle lui a fait.

Pourtant, ses forces le lâchent. Sa détermination le quitte. Encore une fois, il ne peut se résoudre à lui ôter la vie. Il est incapable de tuer la seule personne qui peut comprendre ce qu'il ressent et qui n'aura pas peur de ce qu'il est devenu. Quel désespoir ! Il ne sera jamais débarrassé d'elle : elle a gravé à tout jamais sa marque au plus profond de son être. Abattu, Aymeric tombe à genoux et ses larmes se déversent.

Madeline s'accroupit à son tour et le prend dans ses bras de façon maternelle. Elle le serre contre sa poitrine pour le cajoler. Aymeric pleure sur son épaule.

— Chut, Amour, tout est fini : nous sommes réunis de nouveau à présent. Calme-toi ; maintenant je suis là, et je vais m'occuper de toi.

— Je... je te hais tellement... parvient-il à prononcer entre deux sanglots.

— L'amour, la haine, ce sont les deux faces d'une même pièce.

Fanny

Aymeric marche doucement sur les pavés d'un pont. Au loin, éclairée par la faible luminosité des lampadaires, une silhouette accourt vers lui. Il fait très sombre tout autour. Après quelques secondes il reconnaît Gaëlle. Elle a l'air apeuré mais semble se rassurer à la vue d'Aymeric.

Il ne l'a pas réalisé avant, mais le garçon reconnaît l'endroit où il se trouve : il s'agit du pont de Verlaize, celui où il a rencontré Gaëlle. Ce jour-là, il avait un entretien d'embauche – il cherchait en effet à changer de poste – et il était en retard. C'est en courant tout en regardant sa montre qu'il l'a bousculée sans faire exprès. Il s'est rapidement excusé, lui expliquant la raison de son empressement, et ne s'est pas attardé plus. Contre toute attente, elle était encore là à son retour, à croquer le paysage dans un petit carnet à la couverture rose. Elle l'a reconnu et est venue lui demander comment le rendez-vous s'était passé. Pas très bien : l'attitude d'Aymeric n'avait pas convaincu, son retard n'avait rien arrangé. Elle a fini par lui proposer d'aller boire un verre pour lui remonter le moral.

C'est donc sur ce vieux pont qu'elle lui apparaît. Tremblante de terreur, elle s'avance difficilement vers Aymeric, comme si quelque chose la retient. Il veut la rejoindre mais ses jambes refusent de bouger. Lui aussi sent un danger. Il ne met pas longtemps à identifier cette présence malfaisante, cette menace insidieuse qui le poursuit depuis plus d'un an maintenant. Il crie à Gaëlle qu'il

l'aime mais elle ne semble pas l'entendre alors que les éléments se déchaînent.

Orage sinistre, vent violent, pluie épaisse, dans tout ce chaos on peut entendre l'écho d'un rire guttural. Aymeric perçoit une masse d'ombre apparaître, qui serpente vers sa belle. Son cri d'avertissement ne vient que trop tard : Gaëlle est saisie et tirée par dessus le pont. Dans un hurlement de terreur, elle disparaît dans l'obscurité.

Dans un sursaut, Aymeric ouvre les yeux. Encore un cauchemar mettant en scène l'homme d'ombre – nom qu'il a fini par donner à cette créature cauchemardesque. Son crâne le fait souffrir. Une odeur de pancake arrive très vite à ses narines. Il se lève, enfile son pantalon et se dirige vers la cuisine d'où il entend Madeline chantonner son air habituel.

Il la découvre en train de cuisiner seulement vêtue d'un tablier. Ses fesses nues se dandinent au rythme de la musique. Cette vision lui rappelle des souvenirs, une scène chaude, mais où elle a fini par le menacer d'un couteau. Il n'avait pas compris sa réaction à l'époque. Aujourd'hui, après avoir lui-même étranglé sa dernière conquête en plein acte, ce geste l'étonne moins. Il ne peut s'empêcher d'avoir un léger tressautement dans le bas-ventre.

— Bonjour, Amour. Bien dormi ? lui sourit-elle.

— Ne m'appelle pas comme cela, se plaint-il comme à l'époque. Et puis j'ai mal au crâne.

— Tiens, prends ça.

Elle prend une boîte de cachets dans la poche de son tablier et la lui donne. Aymeric se sert un verre de jus de fruit et avale deux gélules. Ce n'est qu'après coup, qu'il réalise qu'il ne s'est même pas demandé ce qu'étaient ces médicaments. Avec Madeline, ça aurait pu être n'importe quoi.

— As-tu faim ?

— Oui, avoue-t-il.

Elle lui sert alors un bol de café, une assiette remplie de pancakes chauds et un pot de confiture. Elle s'assoit ensuite face à lui et

boit son propre bol tout en le dévorant des yeux. Sous la table, son pied commence à lui caresser la cheville.

— Ton amie n'est pas là ? demande Aymeric pour détourner l'attention de Mad.

— Fanny ? Non, elle avait cours ce matin. Elle est en première année aux Beaux-Arts.

— Qu'est-ce qu'elle sait de toi ?

— Elle en sait suffisamment pour savoir à qui elle a affaire. Rassure-toi, Amour, nous ne risquons rien avec elle.

— Ce n'est pas vraiment pour nous que je m'inquiétais...

— Tu penses que je pourrais lui faire du mal ? s'étonne Mad. Non, j'ai une totale confiance en elle. Elle est comme ma petite sœur.

— Et moi, tu me considérais comme ton grand amour, et pourtant...

— Tu ne m'as pas laissé le choix, le coupe-t-elle. Il fallait que je t'ouvre les yeux.

Aymeric serre les poings. Il préfère ne pas répondre, au risque de perdre une nouvelle fois le contrôle de lui.

— Et aujourd'hui, après tout ce que nous avons vécu, regarde-nous, reprend-elle. Nous voilà de nouveau réunis. Tu es venu à moi comme je l'espérais. Rien ni personne ne pourra nous séparer.

— Je voulais te tuer... je le veux toujours, d'ailleurs.

— Je me doutais de cette possibilité. C'est pour ça que j'ai préféré que nos retrouvailles se fassent ici à l'abri des regards. Il fallait juste te guider jusqu'à moi.

— Et donc tu as envoyé Fanny pour m'attirer ?

— Exactement ! sourit-elle. Elle n'attire pas l'attention des flics, elle, au moins. Ils te surveillent toujours de près, tu sais ?

— Cela fait longtemps que j'ai décidé de ne plus les remarquer. Comment as-tu fais pour leur échapper si longtemps ?

— Disons que ce n'est pas la première fois que je tente de disparaître ; je sais où aller, à force. Et puis après j'ai fait la

connaissance de Fanny, et me voilà sa colocataire non officielle. Mais arrêtons avec toutes ces questions. Tu m'as tellement manqué, tu sais... J'ai tellement hâte qu'on reprenne comme avant, que tu me fasses tout ce dont tu as envie, que tu me violentes la bouche ou le cul. Avec moi, tu n'auras pas à te retenir comme avec ta Gaëlle.

— Gaëlle ? sursaute Aymeric. Comment es-tu au courant pour elle ?

— Bon sang, Amour, crois-tu que je resterais éloignée si longtemps sans garder un œil sur toi ? Ce n'est pas la première fois que Fanny fait une visite dans le bled où tu as choisi de siéger. Dis-moi, cette putain a-t-elle vraiment réussi à faire battre ton pauvre petit cœur meurtri ? demande-t-elle avec une pointe de jalousie dans la voix.

Aymeric comprend que la situation est délicate : Madeline est au courant pour Gaëlle ; cette dernière est donc en danger.

— Elle ne représente rien pour moi, dit-il sur la défensive. C'était juste une pétasse avec qui je me changeais les idées. Elle n'a rien à voir avec nous deux. Laisse-la en dehors...

— Je te crois, Amour, le rassure-t-elle. Seulement, j'aimerais que tu rompes définitivement avec elle. Tu comprends, après l'histoire avec ton ex, j'aurais l'esprit plus léger.

— Je le ferai, promet-il.

— Maintenant ! ordonne-t-elle.

Aymeric sait qu'il n'a pas le choix. S'il tient à ce que Madeline laisse tranquille Gaëlle, il doit rompre avec cette dernière. De toute façon, ce serait arrivé tôt ou tard. Avec Madeline en liberté, il n'a aucun avenir avec Gaëlle. Il retourne donc au salon afin de récupérer son téléphone. Il s'assoit sur le canapé et rallume l'appareil. Il a des appels manqués. Pas besoin de vérifier l'identité du contact. Madeline se colle à lui tandis qu'il compose le numéro.

Au bout de quelques secondes, Gaëlle répond.

— Aymeric, c'est toi ? Qu'est-ce qu'il se passe, bon sang ? Tu vas bien ?

— Oui, je vais bien, rassure-toi.

— J'étais si inquiète... pleurniche-t-elle. Ton portable ne répondait pas et tu n'étais pas au boulot ce matin. J'ai cru que...

— Je vais bien, je te dis. Lâche-moi un peu la grappe !

Surprise par ce ton violent, elle s'étonne :

— Quoi ? Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends jamais rien, de toute façon. T'es juste lourde à me tenir tout le temps la grappe. Tu sais quoi ? On va arrêter là. Tu me saoules trop, Gaëlle.

À l'autre bout de la ligne, Gaëlle est en pleurs. Aymeric aurait pu se montrer moins dur avec elle, mais il fallait qu'elle l'abandonne pour de bon. Il fallait qu'elle le déteste pour la tenir éloignée de lui. Et puis, il cherche surtout à convaincre Mad. C'est sûrement la chose la plus difficile qu'il ait eu à faire de sa vie. Madeline se presse contre lui de manière féline et lui caresse l'entrejambe. Si les dires d'Aymeric bouleversent Gaëlle, ils font ronronner Madeline de plaisir et lui donnent des envies.

— Non... non... Arrête, ne dis pas ça ! Je t'aime, et...

— Pas moi ! Tu sais, ça fait des semaines que je vais voir ailleurs.

— Non, ce n'est pas possible... Mais qui ?

— Peu importe ! Des salopes que je chope en boîte et que je nique dans les chiottes. Au moins, elles ne me cassent pas les couilles avec leurs pleurnicheries.

Voilà une main qui se glisse dans le pantalon et qui vient flatter le sexe d'Aymeric. Malgré la situation, le garçon ne peut s'empêcher de se sentir raidir. L'ego de Madeline en est flatté. Très vite, la jeune femme libère cette hampe et sa bouche vorace s'en empare. Aymeric ne peut s'empêcher de gémir.

Toujours au téléphone, les pleurs et les supplications de Gaëlle se font entendre. Aymeric ne dit plus rien, se contentant de l'écouter, l'âme sombre. Il voudrait lui dire qu'il est désolé, qu'il l'aime, que

plus jamais il ne lui ferait de mal, mais il ne le peut pas. Il voudrait repousser Mad, se défaire de cette bouche gloutonne qui le dégoûte mais qui paradoxalement lui offre un si doux plaisir.

Ne supportant plus les pleurs de sa bien-aimée, Aymeric finit par raccrocher, la laissant seule dans son malheur. Ses larmes se mettent aussi à couler tandis que Mad, ne se rendant compte de rien, continue son œuvre. *« Au moins, elle vivra. »* se dit-il. Les yeux englués, il se contente d'observer le crâne de Madeline osciller sur son sexe. Il remarque aussi la cicatrice sur l'épaule de Mad. *« C'est vrai, elle a été blessée par les flics quand elle s'est échappée de la ferme. »* se souvient-il.

L'âme vide, Aymeric subit le plaisir avec honte. Il se sent coupable d'en éprouver dans une telle situation. Mad n'a pas perdu de son talent et semble encore plus affamée que dans les souvenirs d'Aymeric. Elle a tant attendu de revivre ce moment qu'elle s'applique comme jamais. Pour elle, le bonheur qu'elle a tant cherché est à portée de main. Elle est prête à tout pour satisfaire l'élu de son cœur et le garder près d'elle. Les traitements que Mad inflige à Aymeric ont finalement raison du jeune homme qui se déverse dans la gorge assoiffé de la jeune femme.

Tout comme elle l'a sorti, voilà Mad qui remet le sexe désormais flasque d'Aymeric dans ses vêtements. Un sourire radieux au bord des lèvres et un goût de semence encore bien présent en bouche, Mad pose sa tête sur les cuisses de l'homme. Ils restent là, tous deux, sans bouger durant de longues minutes, Madeline chantonnant de bonheur. Et puis Aymeric repense soudain à son cauchemar du matin, l'homme d'ombre emportant Gaëlle dans le vide.

— Un soir, tu as fait un cauchemar. Tu as parlé d'une ombre dans ton sommeil. Tu te souviens ?

Le visage de Mad s'assombrit en un éclair. Elle se redresse et regarde Aymeric avec méfiance.

— Pourquoi parles-tu de ça ?

— J'ai fait ce cauchemar ce matin ; il y avait cette sorte d'homme d'ombre... Il était caché sous un pont et il m'attendait afin de m'emporter.

Rien qu'à parler de ça, Aymeric ressent une vague de frisson dans le dos et un sentiment de malaise, sentiment qu'elle semble partager. Il ne précise pas la présence de Gaëlle dans son rêve : mieux vaut éviter d'évoquer la jeune femme avec Mad.

— C'est la première fois que tu rêves de lui ?

— Non, ça a commencé après la ferme. Dans les premiers rêves ça se passait là-bas, mais depuis il s'invite dans mes autres rêves comme si je ne pouvais lui échapper nulle part... Et puis j'ai parfois l'impression qu'il est même là, quelque part, lorsque je suis éveillé. C'est comme s'il me murmurait des choses, qu'il me poussait à faire certains trucs...

— Quel genre de choses ?

— Je sais pas... hésite-t-il. Il y a ces filles que j'ai baisées en boîte et que j'ai traitées comme de la merde ou... Laisse tomber, c'est ridicule ! J'dois probablement me chercher une excuse... comme si je ne voulais pas être responsable de mes actes... mais pourtant je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

— Les premières fois où il est apparu, c'était dans ma chambre d'enfant. J'avais peur de m'endormir le soir parce qu'il venait souvent pour moi dans mon sommeil. Il m'agrippait et me griffait avant de m'emporter dans les ténèbres.

— Alors, toi aussi tu le vois ? Mais bon sang, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en sais rien. Peut-être est-ce simplement une conséquence de ce qui nous est arrivé...

⋆

Aymeric est sorti prendre l'air, histoire de réfléchir à la situation, de comprendre ce qu'il venait exactement chercher ici et faire. Non seulement il a été incapable de tuer Madeline, mais en plus il lui a

cédé et a dû renoncer à Gaëlle en la faisant souffrir. Que peut-il bien faire maintenant ? Fuir ? Il est bien trop tard. Non, il lui faut des réponses. Il doit comprendre qui il est devenu.

Il rentre à l'appartement des filles. Madeline l'attend, assise sur la table de la cuisine, le sourire aux lèvres, du genre à avoir une idée derrière la tête. Aymeric se méfie. Il avance, s'empare d'une bouteille de jus de fruit dans le frigo, se sert un verre, hésite un peu et finalement se décide à prendre le risque de le boire.

— Elle n'est pas rentrée, ta coloc ?

— Fanny ? Si, elle est dans sa chambre.

Une petite faim lui creuse l'estomac. Aymeric s'empare des restes de pancakes. Il mange dans le silence tandis que Madeline l'observe. Le regard de cette dernière lui pèse.

— Tu la trouves comment, Fanny ? demande-t-elle sur un ton qui se veut innocent.

— Hein ? J'en sais rien... Plutôt mignonne, je crois.

— Elle te fait envie ?

— Où veux-tu en venir ? se méfie-t-il.

— Tu pourrais la prendre si tu le voulais, la baiser comme tu en as envie...

— Mad, qu'est-ce que tu racontes ? Je ne vais pas toucher à elle : elle est trop jeune ; et puis... hésite-t-il, il y a toi !

— Elle a dix-huit ans : je ne vois pas ce qui te pose problème. Et si tu as peur que je m'en prenne à elle après coup, rassure-toi : je te fais totalement confiance maintenant. Tu es revenu à moi ; c'est bien la preuve que tu m'aimes !

— Oui, mais...

Elle l'attrape par la main et le tire dans le couloir jusqu'à porte rouge qu'elle pousse doucement. Il faut un peu de temps aux yeux d'Aymeric pour s'adapter à l'obscurité de la chambre. L'homme découvre ainsi la scène : Fanny allongée sur un lit double, complètement nue, ligotée, et les yeux bandés.

Aymeric est pris d'une soudaine pulsion. Voir cette fille offerte lui allume les sens. Mais pourtant il ne peut s'empêcher d'être pris d'un sentiment malsain. Reculant d'un pas, il ferme la porte pour ne plus voir l'objet de la tentation et commence à fuir un peu plus loin, Mad sur ses talons.

— Ne t'inquiète pas, elle ne criera pas... ou pas beaucoup. Elle n'attend que ça. Elle est comme moi, comme tu aimes ; je me suis arrangée.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien de bien méchant, rassure-toi. Son truc à elle, c'est surtout les filles. Elle m'apprécie beaucoup ; je lui ai donc appris comment se comporter avec un ou une partenaire. Vas-y, Amour, prends-la par tous les trous, je sais que tu en as envie.

— Non, non, c'est dingue ! tremble-t-il nerveusement.

— Ne résiste pas : tu sais que tu la veux, comme ces catins que tu as baisées en boîte.

— Non, non... murmure-t-il. C'est l'homme d'ombre qui voulait...

— Tu n'as pas à avoir peur de l'ombre : c'est un guide, il te montre la voie. C'est lui qui m'a murmuré que toi, tu m'aimerais. Vas-y, Amour ! l'encourage-t-elle de nouveau en repoussant la porte rouge. Prends-la ! Sois violent si tu veux. Abuse d'elle. C'est ce qu'elle veut, c'est ce que je veux, et c'est ce que tu veux !

Fanny est là, sans bouger sur le lit, comme si elle était inconsciente. Aymeric ne peut détourner ses yeux de ce corps offert. Et Mad qui lui murmure à l'oreille d'y aller comme le ferait l'homme d'ombre... Peu à peu, ses barrières tombent. Il ne parvient plus à réfléchir correctement et s'avance à l'intérieur de la chambre tandis que la porte rouge se referme derrière lui, plongeant la pièce dans une quasi-obscurité.

En quelques mouvements, le voilà libre de ses vêtements. Il monte sur le lit et pose une main sur la cuisse frémissante de Fanny. La fille a un léger mouvement de recul mais se ravise. Elle veut

dire quelque chose, peut-être pour encourager Aymeric, mais les mots ne sortent pas. Les sens de l'homme sont en feu. Ses doigts découvrent les courbes mises à sa disposition, l'intérieur des cuisses, les fesses menues, le ventre plat, les petits seins, le cou gracile sur lequel ils s'arrêtent, hésitants.

Finalement, ils s'emparent de la chevelure brune et forcent Fanny à accueillir un sexe tendu dans sa bouche. Aymeric se donne du plaisir en enfonçant sa tige profondément dans cette gorge, manquant d'étouffer la jeune soumise. Il va et vient sans délicatesse. Fanny ne reste pas inactive : elle lèche et suçote malhabilement le gland. Par manque d'expérience, elle s'y prend mal, avec encore trop de retenue. Ses caresses n'ont pas grand-chose d'agréable ; Aymeric décide de passer à la suite.

Ses mains repartent à l'assaut des chairs de Fanny et empoignent fermement les deux petites fesses. Il s'aperçoit que quelque chose est calé dans l'anus de la demoiselle. Un plug anal ? Décidément, Mad a pensé à tout ! Il se laisse tenter par cette voie déjà toute tracée, mais avant il aimerait bien tester la jeune vulve.

D'un geste brusque, il retourne Fanny pour la mettre sur le ventre. Elle pousse un petit cri de surprise. Il lui glisse ensuite un coussin sous le bassin. Après quelques fessées qui la font gémir, il se décide à lui investir la chatte. Elle lâche un cri de surprise, mais Aymeric n'attend pas qu'elle se fasse à cette intrusion pour remuer du bassin. C'est serré, légèrement humide ; il apprécie.

Et puis, après plusieurs minutes de ce traitement qui malmène Fanny, il se souvient qu'il voulait tester autre chose. Sans prévenir, il arrache le plug anal afin d'y engouffrer son membre. Bien qu'élargi par le sextoy, l'anus n'est pas assez dilaté pour la taille de l'engin qui s'introduit. Fanny lâche un cri de douleur tandis qu'Aymeric apprécie ce nouvel espace confiné.

Il se positionne bien au-dessus d'elle afin d'utiliser tout son poids pour s'enfoncer profondément, et c'est parti pour une folle cadence. Il veut entendre la jeune étudiante gémir et crier. À partir

de ce moment, il ne lui laisse plus un instant pour reprendre sa respiration, et il se montre encore plus brusque qu'auparavant. L'effet est immédiat sur Fanny : ce nouveau traitement qui la rudoie sans aucun répit la fait hurler. Entre ses cris et ses halètements, elle tente de prononcer quelque chose, mais ce ne sont que des mots inintelligibles qui sortent de sa bouche. De toute façon, Aymeric n'écoute pas, trop concentré sur ses mouvements et le plaisir qui l'hypnotise.

Il n'entend que les cris. À chaque coup de boutoir, un cri. Cela lui évoque l'espace d'un instant ses propres cris de terreur et de désespoir dans la ferme. Il chasse rapidement cette pensée trop douloureuse de sa tête. Il lui pilonne le cul plus fort pour oublier, frappe encore et encore. Finalement, le plaisir l'emporte et lui arrache un orgasme. Dans l'obscurité de la chambre, il jouit tandis qu'une larme perle sur sa joue.

Pour survivre

Aymeric a dormi avec Mad cette nuit, mais au matin, à son réveil, elle n'est plus là. Il se lève et se rend dans la cuisine en supposant qu'elle est déjà en train de préparer le petit déjeuner. Elle n'est pas là non plus. *« Curieux... Où est-elle bien passée ? »* Intrigué, il ne juge cependant pas l'information capitale. En plus, ça lui laisse un moment de répit. Du coup, il se lance lui-même dans la préparation des pancakes.

Durant la cuisson, il repense aux derniers événements. Qu'a-t-il obtenu des réponses qu'il cherchait ? Il souhaitait comprendre ce qu'il était devenu, il n'a pas encore la réponse. Tout ce qu'il a appris, c'est qu'il est relié à Mad par l'homme d'ombre. Que signifie cet être irréel ? Madeline l'a pris comme un guide. Elle pense qu'il est la voie pour résoudre ses interrogations. Aymeric doit-il suivre son appel pour enfin comprendre ? Peut-être, mais le chemin à parcourir l'effraie.

L'odeur des pancakes a attiré un doux visage : Fanny fait une apparition timide dans l'encadrement de la porte. C'est vrai, c'est samedi, alors elle n'a pas cours. Aymeric lui lance un bonjour gêné, repensant au traitement qu'il lui a infligé la veille. Voulant se montrer sous un autre jour, il lui propose une assiette. Elle accepte et s'assied à table.

— Tu sais où est Mad ? lui demande-t-il pour entamer la conversation.

— Elle devait sortir, elle m'en a parlé hier.

— Ah ? Et elle ne t'a pas dit où elle allait ?

— Non. Pas du tout.

Elle avale une grosse bouchée de pancake et détourne le regard, gênée par celui du garçon. Aymeric hésite un peu, puis se lance :

— Désolé pour hier d'avoir été un peu trop brusque. J'espère que tu n'as pas eu trop mal.

— Si, quand même ; en plus, c'était ma première fois... avec un mec, je veux dire !

— Ta première ? Je croyais que... Putain ! Madeline aurait dû me le dire : j'y serais allé plus mollo...

— Ne t'inquiète pas, le rassure-t-elle, gênée ; au moins je sais ce que c'est maintenant... Et puis, Madeline disait que c'était nécessaire, que je devais en passer par là pour survivre... Merci d'avoir fait ce qu'il fallait.

Aymeric est sûr qu'un « De rien » serait déplacé. Il ne voit pas en quoi il aurait rendu service à Fanny. Ils poursuivent tous deux leur repas dans le silence. Il l'observe. Comment diable Mad a-t-elle réussi à persuader Fanny à se livrer ainsi ? L'étudiante est jeune, plutôt jolie – elle a d'ailleurs des lèvres appétissantes – et semble sympathique. Pourquoi s'offrir sur un plateau à un inconnu ?

Une fois son repas fini, Fanny se lève et affirme avoir des devoirs à réaliser dans sa chambre. Cela ressemble à une excuse pour fuir promptement une situation gênante. Alors qu'elle s'apprêtait à quitter la pièce, Aymeric la stoppe :

— Attends ! C'était bien Mad qui voulait que tu te donnes à moi ? Je veux dire : tu as accepté, mais tu n'en avais pas l'intention à la base ?

— Elle a dit que je devais faire ce que tu voulais...

— Et si je te demandais là, de me sucer, tu le ferais ?

— Oui... répond-elle d'une faible voix.

Il sait qu'il ne devrait pas en profiter : la situation est assez malsaine – entre Mad la folle dingue et Fanny qui semble lui obéir aveuglément – mais quelque chose en lui le pousse. Une chaleur

sombre se répand dans ses veines et son membre répond à cet appel, comme ces pulsions qui le poussaient vers ces filles en boîte. Fanny s'approche le regard baissé, s'agenouille et lui libère le sexe. Elle le prend malhabilement en bouche.

— Applique-toi. Fais attention à tes dents et pense à utiliser ta langue.

Fanny obéit et fait des efforts pour s'améliorer. D'une main sur le crâne, Aymeric lui impose la cadence pour la guider, pour qu'elle ne se précipite pas. C'est beaucoup mieux. Contrairement à la veille, il prend du plaisir à son sentir son membre investir cette jeune bouche. Fanny finit par comprendre la marche à suivre. Il se détend et la laisse aux manettes, savourant cette délicieuse caresse. Voilà un moment de répit où il oublie l'enfer dans lequel Mad l'a plongé.

La jouissance approche. Fanny comprend ce qu'il attend d'elle quand il repose une main derrière son crâne. Elle accepte donc de recevoir la semence du garçon sur la langue et d'en avaler le tout. Ceci fait, elle s'excuse et prend congé de lui. Aymeric retrouve ses esprits et se sent minable.

Madeline revient en fin de matinée, d'humeur assez maussade. Aymeric, étonné, lui demande ce qu'elle a et où elle était, mais elle évite de répondre, lui disant juste qu'il n'a pas à s'inquiéter. Cependant, le garçon ne peut s'empêcher de trouver le comportement de Mad étrange... plus que d'habitude.

— Au fait, Mad, change-t-il de sujet, tu aurais pu me prévenir que Fanny était vierge.

— Non, sinon tu te serais retenu. Je voulais que tu te libères totalement.

Vers le milieu d'après-midi, elle s'apprête à ressortir et refuse une nouvelle fois de dire où elle va. *« De plus en plus louche ! »* se dit Aymeric. Cache-t-elle quelque chose ? Prépare-t-elle un nouveau sale coup ? Avec elle, mieux vaut s'attendre à tout. Pour en avoir le cœur net, Aymeric décide de la suivre discrètement.

Heureusement pour lui, Madeline semble ne se douter de rien, alors la traque est plutôt aisée. Il la file jusqu'à la bordure de la ville, dans une zone semi-industrielle. Il s'approche d'un entrepôt abandonné. On peut voir plusieurs voitures et équipements électroménagers en décomposition un peu partout autour du bâtiment. C'est parfait pour lui, il pourra se camoufler.

La course de Mad s'arrête soudain. Aymeric se cache derrière une voiture et l'observe à travers les vitres. Elle semble attendre quelque chose, ou quelqu'un. C'est finalement la seconde option : un type blond, grand, assez costaud, la mine mauvaise marquée par une cicatrice s'approche. Ils discutent ensemble mais d'où il est, Aymeric n'entend rien. Il se contente donc d'observer.

Le type est agacé. Notre espion ne sait pas pourquoi, mais ça a l'air sérieux. Mad n'en paye pas une devant la brute, alors qu'elle est plutôt du genre à ne pas se faire marcher sur les pieds. Elle lui répond par des phrases courtes et baisse les yeux. *« C'est quoi encore cette histoire ? »* s'inquiète Aymeric. *« Et pourquoi se laisse-t-elle traiter comme ça ? »*

Finalement, ils semblent s'être tous deux mis d'accord. Alors qu'elle s'apprête à partir, le mec la retient par un bras et lui dit un dernier truc. Hésitante durant quelques secondes, Mad finit par s'agenouiller pour entamer une fellation. Cela dure plusieurs minutes durant lesquelles Aymeric s'effraye de plus en plus de la situation. Il n'aime pas savoir qu'il y a un autre personnage dans cette affaire, quelqu'un de pas commode qui semble avoir de l'influence sur Madeline. Qui est cette brute, et que veut-il ? Pour la première fois, Aymeric prend peur pour Madeline.

La fellation touche à sa fin et le blond abandonne une Mad décontenancée. Il lui faut un petit moment pour se convaincre de se relever et revenir sur ses pas. Dans quelques secondes, elle passera juste à côté de la position d'Aymeric. Il attend, voulant mettre les choses au clair avec elle.

— Qui c'était celui-là ?

— Oh ? fait-elle, surprise. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'as suivie ? Qu'as-tu vu ?

— J'ai tout vu ! À quoi tu joues ? Qu'est-ce qu'il voulait, ce mec ?

— Ça ne te regarde pas. Reste en dehors de ça, s'il te plaît.

— Tu plaisantes ou quoi ? Je veux savoir dans quoi tu t'es fourrée !

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Que c'est simple de disparaître des radars pendant un an ? Qu'on peut tranquillement vivre une vie banale quand on est recherchée par la police ? Non, il a fallu que je fasse quelques sacrifices pour survivre ! En ce qui te concerne, tu n'as rien à craindre : je contrôle parfaitement la situation.

Malgré tous ses efforts pour lui tirer les vers du nez, il n'obtient rien d'autre d'elle de la journée. Elle lui fait même la tête. Et ça semble sérieux, puisqu'à aucun moment elle ne cherche à se coller à lui ou à lui donner du plaisir, chose qui n'était encore jamais arrivée.

⋆

À son réveil le lendemain, même cinéma : Madeline est encore absente du lit. Malgré son affirmation qu'il n'y avait rien à craindre, Aymeric n'est pas rassuré. Il décide de retourner sur place afin de s'assurer de la situation.

Après un trajet d'un peu plus d'une demi-heure, l'entrepôt est en vue. Il s'approche doucement, se cachant derrière les carcasses des véhicules. Soudain il entend des pas rapides arriver dans sa direction. Il se planque en un éclair. Voilà Mad qui passe devant lui sans l'apercevoir. Elle se tient un bras ensanglanté. Elle trébuche et se ramasse au sol. Horrifié, Aymeric se précipite sur elle pour l'aider à se relever. Quand elle l'aperçoit, elle éclate en sanglots et lui saute dans les bras.

— Que s'est-il passé, bon sang ?

Madeline hésite à lui répondre, se contentant de pleurer. Il observe la blessure, une longue coupure sur le bras qui saigne intensément. Il insiste.

— Non... lâche-t-elle. Ne t'en mêle pas.

— Tu rigoles ou quoi ? T'as vu ton bras ? C'est lui qui t'a fait ça ?

— Oui... finit-elle par avouer. Il m'a blessée avec ça, dit-elle en lui montrant un couteau. Je le lui ai pris et je me suis enfuie.

— Putain, mais quel connard ! s'emporte Aymeric.

La rage lui monte au cerveau. Ses idées se brouillent. Du dégoût pour cette brute qui se croit tout permis. Aymeric a déjà eu des moments de violence, mais c'était incontrôlé et involontaire, tandis que l'autre type est sûrement un fumier sans scrupules, prêt à tout pour assouvir son pouvoir sur les femmes, une raclure de la pire espèce, à éliminer.

— Il est passé où, ce connard ?

— Il se planque à l'intérieur de l'entrepôt. C'est là qu'il vit.

« Et Madeline qui prétendait contrôler parfaitement la situation... Elle s'est bien trompée ! » Le cœur d'Aymeric se serre quand il regarde la blessure. Malgré tout ce qu'elle lui a fait subir, à son grand étonnement il a encore de l'empathie pour elle. Elle a peut-être tué et séquestré, mais elle a l'excuse de la folie, elle ne sait pas ce qu'elle fait ; Aymeric en est persuadé. Il découpe sa veste dont il enroule une partie autour de la blessure.

— Tiens ça fermement contre la plaie, et rentre au plus vite à la maison.

— Tu ne viens pas avec moi ? s'inquiète-t-elle.

— Non, j'ai quelque chose à faire, déclare-t-il, le regard noir.

— Attends, l'arrête-t-elle. Prends ça, tu en auras besoin.

Elle lui tend le couteau. Aymeric hésite un instant avant de le serrer entre ses doigts. Il redemande à Madeline de rentrer et se dirige vers l'entrepôt d'un pas décidé. D'un coup de pied il en défonce la porte et découvre l'intérieur. Des matelas tachés, des

tessons de bouteilles, des capotes utilisées et des seringues jonchent tout cet espace. C'est sordide. Tout au bout, sur un fauteuil, à moitié dans les vapes, une sangle autour du bras, la crapule est assise. Un sachet de poudre blanche ainsi qu'une seringue vide sont posés sur une petite table à côté.

— Putain, mais t'es qui, toi ? réagit-il. Tu veux quoi ?

Le regard noir, le couteau caché dans son dos, Aymeric s'avance vers lui.

— T'es venu m'acheter quelque chose pour t'amuser ?

Aymeric le choppe par le col et l'arrache à son fauteuil. Son poing s'écrase sur la sale face de la brute. Ce dernier réagit enfin, réalisant seulement maintenant l'hostilité d'Aymeric. Il tente de se défendre mais, à moitié shooté, ses réflexes sont trop mauvais. Les coups que lui assène Aymeric sont d'une violence folle. Ils pleuvent de tous les côtés. Aymeric ne laisse aucun répit à l'adversaire. Très vite, ce dernier est à terre, trop sonné pour tenter quoi que ce soit et la gueule en sang. Aymeric s'empare du couteau, se met à califourchon au-dessus du type et s'apprête à donner le coup de grâce.

Mad s'approche derrière lui, le sourire aux lèvres. Tout s'est déroulé comme elle l'avait prévu : d'abord s'assurer d'attirer l'attention d'Aymeric en disparaissant et en ne lui donnant aucune explication, puis une fois qu'il a mordu à l'appât, s'arranger pour qu'il la suive jusqu'ici. Juste avant, subtiliser un sachet d'héroïne au dealer histoire de bien le mettre en rogne. Aymeric assiste donc à une violente scène de dispute où des menaces sont proférées. Refuser de s'expliquer juste après afin de faire monter la sauce et retourner sur les lieux le lendemain matin. Elle savait où se placer pour guetter l'arrivée d'Aymeric qui ne tarderait pas. Une fois qu'il est suffisamment près, s'ouvrir soi-même le bras avec le couteau et faire semblant de fuir. Enfin, jouer la comédie afin de pousser Aymeric à bout.

Les deux hommes ont réagi exactement comme elle s'y attendait ; ils ont parfaitement suivi le rôle qu'elle leur a assigné. Et maintenant Aymeric s'apprête à faire sa première victime. Elle est tellement fière...

Mais le couteau ne s'est toujours pas enfoncé dans la poitrine du dealer. Aymeric, les mains tremblantes, hésite. Prendre la vie d'autrui n'est pas chose aisée. C'est un sacré pas à franchir, et il ne sera jamais plus le même après ça. Il a beau se rappeler à quel point ce type est mauvais, quelque chose le retient encore. Et ce ne sont pas les murmures de l'ombre qui se terre en lui qui le pousseront à bout.

— Vas-y, Amour, fais-le !

— Je... je ne peux pas.

— Tu dois le faire ! répète Mad. Il le faut ! Arrête de te battre contre toi-même. Laisse-toi aller !

— Non, non, je refuse !

— Il le faut, insiste-t-elle. Pense à tout le mal qu'une raclure comme lui a fait. Le monde se porterait beaucoup mieux sans lui. Mon amour, pitié, il faut que tu le fasses ! C'est important pour que tu sois plus fort, que tu apprennes à survivre. Fais-le pour moi, fais-le pour survivre !

Malgré les supplications de Mad, Aymeric lâche l'arme et recule de plusieurs pas. Un tas de sentiments et d'idées se bousculent dans sa tête de façon désordonnée : peur, dégoût, haine, rage, amour, sexe, mort. Son crâne le fait atrocement souffrir. Il a envie de hurler.

Mad, déçue, s'avance vers le dealer inconscient et ramasse le couteau. Elle l'observe quelques secondes avant de lui cracher au visage. Sous le regard horrifié d'Aymeric, de sang-froid elle lui plante plusieurs coups de couteau. Le sang s'écoule ; Aymeric hurle et manque de vomir.

Elle se dirige maintenant vers Aymeric qui a fondu en larmes. Elle le prend dans ses bras et l'embrasse. Malgré la situation,

Aymeric accepte ce baiser un instant avant de la repousser. Il essaye de fuir mais, trop chamboulé par la violence de ses émotions, il ne tient plus sur ses jambes et s'effondre.

— Pourquoi ? halète-t-il. Pourquoi tu te comportes ainsi ?

— Je te l'ai dit : c'est nécessaire pour survivre. J'ai dû l'apprendre à mes dépens. Toi et moi, nous ne sommes pas comme le commun des mortels ; nous devons donc avoir la force de faire ce qu'il y a à faire afin de poursuivre notre route. Mais ne t'inquiète pas ; contrairement à moi, tu n'auras pas à faire ce chemin seul : je resterai à tes côtés pour te guider. Je me souviens... J'étais perdue, seule, terrorisée et sans défense, à la merci de cet enfoiré. Si seulement j'avais eu la force de me défendre à cette époque...

— Mais qu'est-ce qu'il t'est arrivé, bon sang ?

— Tu veux savoir ? Très bien ! Je vais te raconter mon histoire.

Madeline Kalst

« J'adorais ma mère. J'étais une véritable princesse à ses yeux. Nous passions des heures à bavarder ensemble pendant qu'elle me coiffait ou me caressait les cheveux. J'aimais me coller à elle tandis qu'elle me lisait des contes merveilleux, des histoires de princes courageux, de princesses à sauver et de dragons à vaincre.

» Avec mon père, c'était différent. Il était plus distant. Et puis il travaillait dur, alors je ne le voyais pas beaucoup. Et même en dehors de son travail, il n'était pas souvent à la maison, parti traîner je ne sais où. Quand il rentrait, il était toujours très fatigué et criait dès que je faisais trop de bruit. J'étais une enfant assez capricieuse, et ça, papa n'aimait pas du tout. Maman n'arrêtait pas de me dire de me tenir tranquille quand il était là et de lui obéir. Parfois, la nuit, je les entendais se disputer. Malgré tout, je sais que papa m'aimait, même s'il ne le montrait pas. Parfois, le soir après le dîner, lorsqu'il venait de s'asseoir dans son fauteuil et qu'il s'allumait une cigarette, je le surprenais à me regarder et à me sourire calmement. J'aimais ces moments. C'était les seuls où il acceptait de me prendre dans ses bras et de me caresser les cheveux.

» J'avais horreur de l'école. Les autres enfants n'arrêtaient pas de se moquer de moi. Je ne sais pas pourquoi ils m'avaient choisie comme souffre-douleur. J'avais pourtant tout fait pour être acceptée mais ça n'a jamais été suffisant. Je n'avais pas un seul ami. Une fois, une fille avait fait semblant d'être une amie mais

c'était dans le but de me ridiculiser. La première année, je n'ai rien dit et j'ai subi dans mon coin. La seconde, j'en ai parlé à mes maîtresses. Elles ont grondé les autres élèves mais ça n'a rien changé : au contraire, mes camarades se sont vengés pour avoir cafté. La troisième, j'ai commencé à me défendre et à me montrer violente. Résultat, c'était moi que l'école punissait, et j'ai subi plusieurs corrections par mon père. Je finissais en pleurs dans ma chambre. Maman venait me rejoindre lorsque mon père était sorti. Elle me prenait dans ses bras pour me consoler et me chantait sa douce berceuse.

» Et puis, c'est quelque temps après que j'ai appris la nouvelle : ma mère avait un cancer et n'en avait plus pour longtemps. Les premiers jours, j'étais en colère ; elle allait m'abandonner, me laisser seule avec mon père, elle, mon meilleur réconfort ! Comment pouvait-elle me faire ça ? Je criais et piquais des crises sans arrêt. Je m'en prenais à tout le monde. Je refusais d'obéir malgré les nombreuses corrections que mon père m'administrait. Finalement, je me suis calmée tandis que la santé de maman se détériorait de plus en plus.

» Le jour de mes neuf ans, elle n'en avait plus que pour quelques jours. Elle restait tout le temps allongée dans son lit d'hôpital à dormir ou à vomir. Je vins la voir, les larmes aux yeux. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

— Approche, ma puce, j'ai un cadeau pour toi, dit-elle d'une voix faible mais douce.

» Je refusai. Je ne voulais pas de cadeau ; c'est elle que je voulais. Je voulais qu'elle se lève, qu'elle chante et qu'elle danse comme autrefois, qu'elle m'attrape et qu'elle me chatouille. Je voulais l'entendre rire et sentir son bon parfum de lilas. Je ne trouvais rien d'autre à faire que de sangloter.

— Madeline, approche, insista-t-elle. Bientôt je ne serai plus là, alors, s'il te plaît, viens dans mes bras une dernière fois.

— Non, pleurai-je. Tu m'abandonnes, je te déteste !

— Non, ma chérie. Jamais je ne pourrais t'abandonner. Je serai peut-être partie physiquement mais je resterai éternellement à tes côtés, près de ton cœur, et je veillerai sur toi. Allez, viens dans mes bras maintenant.

» Je me précipitai dans ses bras réconfortants tandis qu'elle me chantait sa berceuse.

— Sèche tes larmes, mon amour. Je suis là, à jamais. Avec toi pour toujours. Je te promets, mon bébé.

» Finalement, je parvins à retrouver mon calme près du corps de ma mère. Elle sortit alors un paquet cadeau de sous son oreiller et me le tendit. J'hésitai avant le l'ouvrir ; c'était une grosse boîte de forme cylindrique, plutôt lourde. Maman insista pour que je l'ouvre. Une douce musique se fit alors entendre : c'était la berceuse qu'elle me chantait si souvent...

— Je l'ai fait fabriquer spécialement pour toi. Chaque fois que tu te sentiras seule, tu n'auras qu'à ouvrir ta boîte à musique et te rappeler combien je t'aime.

— Oh, maman, je t'aime moi aussi ! ai-je dit en lui sautant dans les bras.

» Elle est morte quelques jours plus tard. Les jours ont suivi, mais plus rien n'avait de saveur. J'errais seule, sans amies, sans famille ; mon père était souvent absent, et quand était là, il était de plus en plus souvent saoul. Personne pour me consoler. Je restais calfeutrée dans ma chambre à longueur de journée, tenant fermement ma boîte à musique dans mes mains et pleurant toutes les larmes de mon corps.

» Mes résultats scolaires – déjà pas brillants – ont dégringolé ; je me battais encore plus avec mes camarades de classe qui se moquaient de moi, de quoi mettre mon père encore plus en rogne. Il me frappait, encore plus fortement qu'il ne le faisait avant que ma mère parte. Elle n'était plus là pour retenir ses coups, et l'alcool n'arrangeait rien.

— Putain, Madeline, gueulait-il, ma vie est déjà assez compliquée comme ça. Pourquoi t'obstines-tu à me casser les couilles avec tes caprices ?

— Je suis désolée, papa, je ne recommencerai plus. C'est promis, pleurais-je.

» Mais je souffrais et j'avais besoin d'exprimer ma douleur d'une façon ou d'une autre. Si ce n'était pas à mes camarades que je m'en prenais, c'était à moi, me renfermant sur moi ou me faisant du mal, puis à quelques animaux errants qui passaient à portée et que je faisais souffrir, prise par une curiosité morbide de voir comment ils réagissaient à la douleur.

» Les années ont passé et mes rapports avec mon père se sont quand même arrangés. J'avais réussi à faire énormément d'efforts sur ma conduite, à me montrer sage et serviable. Je voulais qu'il n'ait plus rien à me reprocher, alors je faisais tout pour lui faire plaisir. Même s'il me terrorisait, je n'avais plus que lui au monde. Mon père semblait satisfait mais il n'avait pas arrêté l'alcool, alors parfois, quand il était vraiment très bourré ou qu'un élément venait le contrarier, il rentrait le soir en trombe et se défoulait sur moi, me tabassant tandis que résonnaient mes cris et mes larmes. Une fois la crise passée, je m'enfermais dans ma chambre, en larmes, et je m'emparais de ma boîte à musique pour écouter la berceuse de maman.

» Le lendemain il revenait vers moi, les larmes aux yeux, et s'excusait pour tout ce qu'il m'avait fait subir la veille. Il me prenait dans ses bras et me caressait les cheveux. Comme je l'aimais, je lui ai pardonné à chaque fois, me persuadant que j'avais dû fauter quelque part, que j'étais en partie responsable.

— Ce n'est rien, papa, je suis là pour toi. Tu vas voir, je ferai tout pour que ça aille mieux. Je vais être une petite fille modèle et serviable. Tu n'auras plus rien à me reprocher. Je t'aime, papa !

— Moi aussi, je t'aime.

» C'est peu après mes dix-huit ans que la situation a dégénéré. Jusque là, nous nous étions maintenus sur un équilibre fragile qui tenait bien malgré quelques débordements, mais ce soir-là il est rentré encore plus saoul que d'habitude. Son humeur était déplorable. J'ai très vite compris qu'il venait de perdre son boulot à cause de son alcoolisme. Il m'en tenait responsable, prétendant que je ne faisais pas assez d'efforts, que c'était à cause de moi qu'il devait tout le temps se réfugier dans l'alcool. Il m'a frappée et m'a menacée de me foutre à la porte maintenant que j'étais majeure. À genoux, j'ai pleuré, le suppliant de se calmer tout en m'agrippant à ses jambes. Je lui ai promis que je ferais encore plus d'efforts.

» Je l'ai fixé dans les yeux. Il avait un regard étrange. Une lueur inquiétante brillait au fond de ses pupilles mais il semblait s'être calmé. Et puis il me caressait les cheveux comme il pouvait le faire autrefois quand tout allait bien.

— Tu veux faire plus d'efforts, mais es-tu vraiment prête à ça ?

— Bien sûr, papa, je veux que tu sois fière de moi.

— Tu feras alors tout ce que je te demanderai ?

» Il y avait comme un frémissement dans sa voix. Ses mains étaient tremblantes.

— Absolument tout, ai-je promis, ne sachant pas trop où il voulait en venir.

» Il a baissé une paume nerveuse vers son entrejambe et a ouvert sa braguette. Je fus choquée quand il a sorti un sexe d'une taille imposante, mais je n'ai pas osé fuir de peur de le décevoir. C'est là qu'il m'a demandé de le sucer en affirmant qu'il avait bien besoin de se détendre après tout ce que je lui avais fait subir.

» Il n'a pas eu besoin de me forcer : j'ai fait ce qu'il me demandait sans la moindre émotion. Tout ce que je désirais, c'était de retrouver le père aimant de mon enfance. J'ai fait coulisser ce sexe rigide dans ma bouche, l'ai léché comme il m'a demandé de le faire et ai avalé quand il a craché sa semence. J'étais prête à tout pour qu'il me pardonne toutes les bêtises dont je me croyais

coupable. Je pensais vraiment que me donner à lui allait arranger les choses, mais je me trompais.

» Ça a été pire après. Ses moments de sobriété étaient de plus en plus rares. Il me trouvait toujours des trucs à me reprocher pour m'engueuler, puis avoir un prétexte pour me prendre. Parfois, je prenais les devants et m'agenouillais devant lui afin de le satisfaire avant que sa colère ne l'emporte et que je n'en subisse les conséquences. Je préférais qu'il se calme de cette manière, et puis je dois avouer que je commençais à ressentir une certaine forme de plaisir.

» Un soir, il est rentré à la maison une nouvelle fois ivre mort. Il venait de perdre une forte somme au jeu. J'étais déjà couchée quand il a pénétré dans ma chambre. Il s'est assis sur mon lit et a commencé à me caresser les fesses. Tout en m'expliquant à quel point j'étais une fille dévouée et aimante, il a commencé à me trifouiller le cul avec deux de ses gros doigts dégoûtants. J'étais nerveuse ; je commençais à comprendre ce qu'il voulait, mais il ne m'avait jamais encore prise par là. J'avais peur d'avoir mal. Il s'est déshabillé et est venu se placer au-dessus de moi.

» Je l'ai repoussé ; ça ne lui a pas plu. Il m'a traitée de fille ingrate et d'égoïste. J'ai fini par accepter sa requête tout en lui faisant promettre d'y aller doucement. Il s'est enfoncé d'un coup sec dans mon fondement, me faisant pousser un cri de douleur, et il a commencé à me sodomiser violemment. Je me suis laissée faire tout le long en attendant patiemment qu'il ait terminé mon calvaire. Il n'arrêtait pas de me dire qu'il m'aimait, que j'étais tout pour lui ; et moi je le croyais et je me laissais malmener. Malgré la douleur, j'éprouvais même une forme de fierté et de plaisir à satisfaire papa.

— Tu es ma chose ! m'a-t-il gueulé. Tu n'es bonne qu'à me donner du plaisir, à me vider les couilles. Tu es la pute à papa ! Répète-le !

— Oui, papa, je suis ta chose, ta pute, ton vide-couilles.

» Ça a été suffisant pour le faire jouir. Il a beuglé un coup puis s'est écroulé sur mon lit, sombrant rapidement dans le sommeil. La nouvelle crise était passée. Moi, je me suis levée pour aller prendre une douche. L'eau s'est mélangée à mes larmes de douleur tandis que du sang et du sperme coulait de mon anus.

» C'est là que j'ai compris que tout ceci était vain. Mon père ne m'aimait pas. Il était mort en même temps que ma mère. Il n'avait plus rien de l'homme qu'il était dans le passé : il ne restait plus qu'un spectre qui cherchait un exutoire en moi. Me donner ainsi à lui ne servait à rien. Ce fut une révélation ! Et puis, il y avait cette ombre dans le miroir, celle-là même qui hantait de plus en plus mes cauchemars. Elle me murmurait d'en finir une bonne fois pour toutes. J'étais décidée à lui obéir d'une façon ou d'une autre.

» Je suis revenue à pas de loup dans l'obscurité de ma chambre où ses ronflements tonitruants me donnaient envie de vomir. Sur la commode, j'ai attrapé la boîte de musique que m'avait offerte ma mère. Je me suis avancé près du lit. Il était là, inconscient, le visage plongé dans sa gerbe. Il m'a fait pitié, alors je n'ai pas réussi à trouver le courage de lui fracasser le crâne avec ma boîte à musique. Elle s'est écrasée lourdement au sol. J'avais échoué à le tuer, alors j'ai fui la maison.

» Il y avait un homme que j'avais rencontré peu avant et avec qui j'avais réussi à sympathiser. Je l'aimais bien, et cela semblait réciproque. Comme je ne savais pas où aller, c'est chez lui que je me suis réfugiée. Je ne lui ai pas tout dit le premier soir, juste suffisamment pour qu'il accepte de m'héberger. Il comprenait bien qu'il s'était passé quelque chose de grave, alors il n'a pas hésité à m'accueillir. Il s'est montré doux et prévenant. Au bout de quelques jours, je me suis crue amoureuse. En confiance, je me suis confiée à lui, lui expliquant tout ce que j'avais vécu avec mon père, et en détail. Je lui ai raconté comment je me donnais à lui, que j'étais incapable de dire non. Après ça, nos rapports ont changé. J'ai bien vu que mes révélations avaient déclenché quelque chose en

lui. Son regard sur moi a changé. Il m'a dit qu'il ne pouvait plus m'héberger, qu'il fallait que je quitte son appartement.

— Ou alors, a-t-il dit, on pourrait peut-être s'arranger...

» J'ai compris qu'il attendait la même chose que mon père, mais comme il se montrait plus doux et que j'étais tombée amoureuse de lui, j'ai accepté de lui donner tout ce qu'il désirait. Ça a duré jusqu'au jour où j'ai découvert qu'il fréquentait une autre fille dans mon dos. C'est après une violente dispute que je lui ai fracassé le crâne avec un marteau. Il s'est effondré au sol et une grosse mare de sang s'est répandue. J'ai paniqué, horrifiée parce que je venais de faire, et j'ai fui une nouvelle fois.

» J'ai erré. J'ai voulu me lier à plusieurs hommes – certains très violents – et j'ai tout fait pour qu'ils m'aiment, me désirent, et ne m'abandonnent jamais. Je me suis donnée sans réserve, apprenant et prenant goût à satisfaire tous leurs désirs, même les plus pervers. Mais j'ai fait erreur à chaque fois : aucun d'eux n'était mon âme sœur. Je les ai éliminés les uns après les autres jusqu'à arriver à toi. »

Madeline vient de finir son récit, les larmes aux yeux et le corps tremblant. Ces mots ont bouleversé Aymeric. Il est pris de nausées. L'histoire de Mad est affreuse. Il ne sait pas quoi faire d'autre que de prendre la jeune femme dans ses bras. Elle est une victime elle aussi, victime d'un père monstrueux qui l'a maltraitée et a profité de sa faiblesse. Au contact des bras d'Aymeric, Madeline se lâche complètement, expulsant toutes les larmes de son corps en gémissant, puis en criant :

— Je le déteste ! Je voudrais qu'il soit mort. J'aurais tant voulu le tuer de mes propres mains, mais j'ai jamais eu la force... Je voudrais qu'il soit mort !

C'est lui le responsable de tout, cet alcoolique violent qui a transformé Madeline en une folle dangereuse, et indirectement a provoqué à la mort de tous les êtres chers qu'avait Aymeric. Le garçon comprend très bien la peine que ressent Mad ; il ne peut

qu'avoir du mépris, et même une haine viscérale envers ce père incestueux, ce monstre qui a réveillé l'homme d'ombre de Mad. La jeune femme n'a pas réussi à le tuer ; elle a failli à débarrasser le monde de cette crevure. Pourtant le monde irait mieux sans cet être infâme, Aymeric en est persuadé.

— Je vais le faire, murmure-t-il pour la calmer. Je vais le tuer pour toi.

Hermann Kalst

Taix, petite commune de Provence, un soir d'été. La lumière sort de la fenêtre du salon d'un modeste pavillon. À l'intérieur, des images animent le petit écran de la télévision. Il s'agit d'une émission de télé-réalité américaine débilitante regroupant des gens castés parmi les plus abrutis et rassemblés dans un lieu exigu qui facilite les disputes. Soudain, la débilité du programme est coupée par une page de pub encore plus débilitante.

L'homme s'empare de sa télécommande pour changer de chaîne, tombe sur un documentaire animalier parlant de mantes religieuses, zappe encore pour finalement arriver sur un talk-show pas beaucoup plus intelligent que l'émission précédemment regardée. Un invité tente péniblement de présenter son nouveau roman tandis que les animateurs lui coupent sans arrêt la parole pour lâcher des blagues lourdes ou jouer les savants en parlant de concepts auxquels ils ne bittent rien.

Agacé, le spectateur, se lève de son fauteuil, se dirige vers sa cuisine et ouvre son réfrigérateur pour en sortir une bière. Décapsulée, il avale une grosse gorgée du breuvage. La fraîcheur de la boisson lui glisse sur le palais et dans la gorge. L'homme pousse un soupir de bien-être. Il en avait bien besoin, après cette difficile journée de boulot.

Bien que seulement quinquagénaire, ses cheveux et son bouc sont d'un blanc terne. Les traits de son visage sont lourds et ses paupières tombantes. Son visage est marqué par une vie chargée.

Soudain, il entend sonner à la porte. Pestant contre cet enquiquineur qui vient perturber son début de soirée, il se décide tout de même à aller l'ouvrir. Il ouvre et tombe sur deux personnes en costard : une femme et un homme. La première, une blonde plutôt mignonne et bien bâtie, coiffée d'un chignon. L'autre, un homme à la barbichette châtain et au regard fatigué qui semble un peu plus jeune que lui.

— Hermann Kalst ? demande le visiteur en fouillant du regard un petit carnet.

Le résident sent son cœur faire un bond en entendant ce nom après tant d'années.

— On ne m'appelle plus comme ça depuis bien longtemps...

— Oui, confirme la blonde, vous vous faites appeler Joseph Stan maintenant, ce qui nous a compliqué la tâche pour vous retrouver.

— Qui êtes-vous ? s'inquiète le quinquagénaire.

— C'est vrai, nous ne nous sommes pas présentés, reprend-elle. Je suis la lieutenante Gerald et voici mon collègue, le capitaine Jyrall. Monsieur Kalst, nous voulons vous posez quelques questions. Pouvons-nous entrer ?

— Euh... oui, bien sûr.

De plus en plus inquiet, Hermann leur ouvre cependant le passage et les amène dans son salon où la télé illumine encore la pièce de ses programmes sans grand intérêt. Ce n'est pas tous les jours que la police débarque chez vous ; que peuvent-ils bien vouloir ? Il s'empare de la télécommande et coupe le son pour ne pas déranger l'entretien. Les visiteurs s'installent sur le canapé.

— Eh bien, Monsieur Kalst, vous êtes un homme vraiment compliqué à trouver, répète-t-elle.

— Oui, oui, j'ai dû changer de nom suite à quelques problèmes.

— Et quel genre de problème ? demande le capitaine.

— Des problèmes d'argent... J'étais accro au jeu mais pas bon joueur, et je jouais avec les mauvaises personnes... J'ai voulu

prendre un nouveau départ, changer de vie. C'est pour ça que vous venez me voir ?

— Non, pas vraiment. Nous aimerions juste vous posez des questions sur votre fille Madeline.

Madeline ? Encore un nom qu'il n'a pas entendu depuis des années. Rien qui n'arrange son inquiétude.

— Madeline ? Je ne l'ai pas vue depuis longtemps. Je n'ai plus de nouvelles et je ne veux plus entendre parler d'elle.

— Ah oui ? semble s'étonner Jyrall. Que s'est-il passé entre vous deux ?

— Elle a été une enfant difficile. Elle n'en a fait qu'à sa tête, surtout après le décès de sa mère. Elle était vraiment ingérable. Et puis un soir elle s'est tirée sans même un au-revoir. En revanche, elle n'a pas hésité à me vider le portefeuille. Qu'elle aille au diable, cette petite ingrate !

— À quel âge a-t-elle quitté votre domicile ?

— Oh, je crois qu'elle allait sur ses dix-neuf ans.

— Avez-vous une idée d'où elle aurait pu aller ?

— Elle m'a fait les poches avant de partir, et vous vous imaginez qu'elle m'aurait tenu au courant d'où elle allait ?

— Elle avait bien des fréquentations ? Des amis qui auraient pu lui venir en aide quand elle a quitté votre domicile ?

— Je n'en ai aucune idée. À vrai dire, je travaillais dur à l'époque et je rentrais souvent tard, alors j'ignore les conneries qu'elle pouvait faire en mon absence.

— Donc vous n'avez pas la moindre idée d'où elle pourrait être en ce moment ?

— Non, non, pas du tout... Mais, pourquoi la cherchez-vous, au juste ?

— Elle est recherchée pour plusieurs meurtres et séquestrations.

Hermann manque de s'étouffer en entendant la nouvelle. Il s'attendait à beaucoup de choses de la part de sa progéniture, mais

pas à des meurtres. Il lui faut plusieurs secondes pour faire face au choc.

— Êtes-vous sûr de n'avoir aucune idée de l'endroit où elle se trouve ? La situation est urgente. Une de ses connaissances a disparu depuis plusieurs jours, probablement en danger.

— Non, non, je ne sais rien, je vous jure.

« Merde, merde, merde ! C'est quoi cette histoire de dingue ? »

— Vous nous avez dit qu'elle était une enfant difficile. A-t-elle montré des signes d'un possible problème psychologique lors de son enfance ?

— Non, non, je ne crois pas... Elle était turbulente, se chamaillait beaucoup à l'école et ramenait des notes exécrables. Elle ne faisait pas beaucoup d'efforts. C'est tout !

— Y a-t-il un élément qui aurait pu la perturber dans son enfance ?

— Peut-être le décès de sa mère. Elles étaient très proches l'une de l'autre. Madeline s'en est remise difficilement.

— Et par rapport à vous ?

— Quoi ? Comment ça, par rapport à moi ?

— Elle a fui le domicile familial ; il doit bien y avoir une raison. Pardonnez ma question, elle est maladroite. En fait, je me demandais quelle était votre relation ?

— Je n'en suis pas la cause, si c'est ce que vous sous-entendez. J'ai tenté de lui inculquer des valeurs de respect et de discipline, mais elle n'en faisait qu'à sa tête, c'est tout.

— Vous avez parlé de vos problèmes d'addiction au jeu. C'était à cette époque ?

— Hein ? Non. Peut-être. Je ne sais plus. De toute façon, elle ignorait tout de ça. Je ne vois pas le rapport. Où voulez-vous en venir avec toutes ces questions ?

— Nous essayons seulement de retracer son histoire et de nous faire une idée un peu plus précise de sa personnalité afin de prévoir ses agissements ou ses déplacements futurs.

— Ouais, bah j'ai rien de plus à vous dire. Désolé.

— Bon, d'accord. N'insiste pas plus, Jyrall. Mais si certains détails vous reviennent en tête – n'importe quoi – n'hésitez pas à nous contacter. Je vous laisse mon numéro.

Le policier tend une carte à Hermann qui la range dans sa poche. L'homme raccompagne les deux flics à la porte, les salue et referme à clé après leur passage. Il se précipite ensuite rapidement dans la cuisine, ouvre le frigo et sort une bière qu'il avale d'un trait.

« Merde ! Quelle histoire de dingue... panique-t-il. *Madeline a pété un plomb. Je savais bien qu'il y avait un truc bizarre avec elle, qu'elle n'était pas nette ! Mais de là à buter des gens ! Et ces flics qui viennent m'interroger... Savent-ils quelque chose ? Et si elle leur raconte des trucs quand ils la captureront ? Non, du calme, elle était majeure... Et puis, je n'ai fais que l'éduquer. »*

Il se reprend une autre bière et retourne devant la télé pour se changer les idées. Les programmes sont de plus en plus nuls, rien n'arrive à le distraire suffisamment. Agacé, il décide de changer d'écran pour celui de son ordinateur. Il cherche dans ses sites favoris, sort son sexe de son pantalon et fouille dans les vidéos X afin d'en trouver une intéressante.

Après le visionnage de plus d'une dizaine de vidéos d'étudiantes soumises, rien à faire, il reste tout aussi mou. *« C'est pas vrai ! Tu ne vas pas me dire que j'ai besoin de Viagra, quand même ? »* s'énerve-t-il. Il aimerait bien se branler pour faire tomber la pression, mais cette histoire à propos de Madeline le préoccupe.

Une musique retentit en provenance de sa chambre. Cela fait des années qu'il ne l'a pas entendue. C'est la boîte à musique que sa femme avait offerte à Madeline. Paniqué, il se rhabille, s'empare d'un couteau et court vers sa chambre. Il pousse la porte. Madeline se tient assise sur son lit, la boîte de musique à la main. Sur le mur derrière elle, la fenêtre est ouverte et une légère brise s'immisce à l'intérieur.

— Bonsoir papa, dit-elle, les yeux humides. Je suis rentrée finalement...

— Madeline ? Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il en tendant le couteau vers elle.

Pas perturbée, elle s'avance dans sa direction avec un sourire timide.

— Tu n'oserais pas faire du mal à ta fille chérie, tout de même ? Je suis désolée, papa ; je suis partie si longtemps... Tu as dû te sentir bien seul sans personne pour prendre soin de toi. Mais c'est fini. Maintenant, je suis là...

— Tu m'as abandonné, petite ingrate, après toutes ces années où je me suis sacrifié pour toi. Tu m'as laissé seul, et Dieu sait quelle connerie tu as fait à l'extérieur !

— Je sais, papa, j'ai été une vilaine petite fille. Tu vas me punir ?

Ce regard qu'elle pose sur lui... c'est ça ! Les vidéos pornos n'y pouvaient rien : c'est ce regard qu'il lui fallait. Ces yeux qui transpirent la culpabilité et la soumission. Ça le rendait dingue, et ça n'a pas changé. Ce regard et cette petite main qui lui caresse l'entrejambe, rien de mieux pour le rendre dur.

— Oh oui, tu vas avoir une longue et dure punition, ma chérie. Mets-toi à genoux !

Les flics la pensent dangereuse, mais que pourrait-elle lui faire ? Elle est si menue par rapport à lui. En plus, il est armé. Et puis, il a toujours su comment la traiter pour qu'elle soit obéissante. Alors, rien à craindre. Il peut profiter un peu d'elle ; après, il avisera. Peut-être qu'il la livrera aux flics, ou peut-être qu'il lui trouvera une autre utilité. Rien n'est encore fixé.

Comme autrefois, Mad s'agenouille. Elle lui ouvre le pantalon et en sort un membre durci. Quelques caresses, des premiers coups de langue, et elle l'embouche. Il veut lui mettre la main sur la tête pour prendre le contrôle mais elle le repousse. Elle semble décidée à

vouloir mener la danse. *« C'est nouveau, ça. Pourquoi pas ? Voyons voir ce qu'elle a appris de neuf depuis son départ. »*

Madeline a fait d'énormes progrès durant son absence. *« Elle a dû en sucer, des queues...* se dit Hermann. *Quelle salope ! »* L'homme prend énormément de plaisir. Il y a si longtemps qu'il n'avait pas eu la chance de se faire sucer par une femme, d'autant plus par sa propre fille... Il ne tiendra pas longtemps. Pas grave, il a tellement hâte de se soulager. Madeline accélère la cadence quand elle le sent prêt à jouir, et c'est dans un râle bestial qu'il explose dans la gorge de sa progéniture. Comme il lui avait appris autrefois, la petite avale tout.

— C'était bon, papa ? Tu as pris du plaisir ?

— Oui, merveilleux. Tu t'es améliorée, ma parole !

— Merci, papa. Tu me pardonnes alors ?

— Te pardonner ? Voyons, ma chérie, après toutes ces années d'absence, tu ne crois tout de même pas que je vais te pardonner avec une simple pipe ?

— Non, je ne cherchais pas à me faire pardonner pour ma fugue : je voulais que tu me pardonnes pour ce que nous allons te faire.

— Nous ?

Il ne comprend pas ce « nous ». Et sans qu'il ait le temps de réagir, un violent coup s'abat à l'arrière de son crâne. Hermann s'écroule, inconscient. Aymeric se tient derrière lui, les mains tremblantes.

— Attache-le, ordonne Mad.

— Je croyais que tu voulais le...

— Oui, mais je veux d'abord lui parler.

À son réveil, Hermann est attaché sur une chaise, dans sa chambre. Son crâne lui provoque des élancements douloureux. Pour le moment, ses yeux voient trouble. Il distingue deux silhouettes devant lui. Que... Les événements lui reviennent en tête : le retour de Mad, la pipe, et le coup derrière la tête.

— Tu n'as pas changé, lui fait la voix de Mad. Toujours le même fumier qui profite de la faiblesse de sa fille.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu m'as terrorisée pendant des années, mais malgré tout je t'aimais. J'étais prête à tout pour que tu m'aimes, papa, mais tu n'en avais rien à faire. Tu n'as fait que te servir de moi pour te défouler.

— Des reproches, des reproches... Tu n'as que ça à la bouche, petite ingrate, après tout ce que j'ai fait pour toi !

— Vous l'avez frappée et vous avez abusé d'elle ! hurle Aymeric. Vous n'en aviez aucun droit !

— Abusé d'elle ? Non mais, tu plaisantes, mon garçon. Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté, mais je peux t'assurer qu'elle a toujours été consentante et qu'elle adorait que je m'occupe d'elle.

— C'est faux ! pleure Mad. Si je le faisais, c'était pour toi, pas pour moi.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu n'as jamais aimé ça...

— Je... Non, je...

Elle ne trouve plus ses mots.

— Mad, je t'ai vue grandir ; je te connais mieux que toi tu te connais. Je sais ce qui était bon pour toi et pour ton éducation.

— Non, non : tu ne pensais qu'à toi, à ton plaisir égoïste. Tu as été un vrai monstre avec moi. J'avais besoin d'un père et je n'ai eu qu'un tyran.

— Putain, Madeline, arrête de jouer la victime à la fin ! s'énerve-t-il. Arrête de te croire au centre du monde, de t'imaginer avoir connu toutes les souffrances. Moi, j'ai souffert aussi. J'avais une femme aimante et magnifique, j'avais un boulot de rêve et bien payé, et toi tu es arrivée et j'ai tout perdu. D'abord ma femme. Quand tu es née, elle n'avait plus d'yeux que pour toi. C'est à peine si je pouvais l'approcher. Même sur son lit de mort, quand la dernière étincelle de vie était en train de s'éteindre, c'est toi qu'elle appelait. Pas moi, son époux qui l'avait chérie et qui avait

pris soin d'elle toutes ces années, mais toi, sa garnement qui nous a causé que des soucis. Tu m'as pris ma femme, et après ça tu as continué à en faire qu'à ta tête, à me faire chier. Ça ne t'a pas suffi de me prendre ma femme ; non, il a fallu que tu me brises les couilles jusqu'à ce que je perde mon boulot ! J'ai même dû changer de nom à cause de tes conneries !

Madeline est abasourdie, choquée, hachée ! Elle a le souffle coupé par cette révélation. Elle qui croyait que son père l'avait au moins aimée au début, tout était faux. Il l'avait toujours détestée. C'en est trop pour elle. Les larmes aux yeux, elle sort de la chambre en courant. Aymeric, tout aussi choqué qu'elle, est incapable de bouger, de réagir.

— Hé, toi ! lui lance Hermann. Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté, mais tu ne dois pas en croire un mot. Cette fille est complètement cinglée. C'est une garce hystérique, manipulatrice, qui ment comme elle respire. Elle a dû te faire les beaux yeux, essayer de t'attendrir et s'offrir à toi pour que tu accèdes à tous ses caprices comme elle l'a fait avec moi, mais tout ça c'est du flan. Elle se fout de toi, se sert juste de toi pour son seul intérêt. Ne te mets pas dans la merde à cause de cette salope ; tu ferais mieux de me détacher et de me laisser filer. Tu...

Aymeric s'est approché et lui a emmanché une immense droite dans la mâchoire. Putain, il n'avait jamais haï quelqu'un comme il hait cette enflure en ce moment. Prêt à frapper de nouveau, il est surpris quand Hermann saute sur lui. Visiblement, ce dernier a réussi à se défaire de ses liens tout seul. Pris par surprise, Aymeric n'a pas le temps d'esquiver le puissant poing qui s'abat sur son visage. Sonné par le coup, il ne parvient pas à empêcher Hermann de détaler par le couloir. Mad, toujours en pleurs, voit son père sortir par la porte et s'enfuir dans la rue. Elle accourt voir si Aymeric va bien.

Dehors, Hermann court de toutes ses forces. Il aperçoit une femme avec une poussette et un téléphone à la main. Il la bouscule

et lui arrache l'appareil tandis que le bébé se met à crier, terrorisé par sa brusquerie.

— Désolé, c'est pour une urgence !

Il sort la carte du flic de sa poche et compose le numéro. Ça sonne, une fois, deux fois.

— Ici le capitaine Jyrall, j'écoute.

— Elle est là ! hurle Hermann. Elle s'est introduite chez moi avec un complice !

— Pardon ? Qui est à l'appareil ?

— Hermann Kalst. Ma fille est revenue, et je crois qu'elle veut m'assassiner !

— Où êtes-vous ?

— Je viens de m'enfuir de chez moi et je me dirige vers le centre-ville.

— Très bien, nous arrivons le plus vite possible.

Jyrall raccroche et demande à sa collègue d'appeler des renforts. Il branche le gyrophare et la sirène de sa voiture et fait demi-tour. Gerald et lui seront les premiers à arriver sur les lieux, étant les plus proches.

Au domicile d'Hermann, Madeline et Aymeric sortent à leur tour. Ils aperçoivent tout au bout de la rue Hermann s'enfuir. Comme il a une bonne longueur d'avance, ils grimpent dans la voiture qui les a amenés jusque là. Mad appuie sur l'accélérateur et le véhicule démarre en trombe. En quelques secondes ils se rapprochent de lui. Madeline se prépare à le percuter à toute vitesse. Prévenu par les phares et le bruit du moteur, Hermann se jette sur le côté au dernier moment, évitant de justesse le véhicule. Il fait soudain demi-tour. La même manœuvre prend plus de temps à la voiture. Mais Hermann ne leur laissera pas une seconde chance de le renverser : il emprunte une petite ruelle assez étroite pour que le véhicule ne puisse le suivre.

— Merde, on va le perdre ! hurle Madeline de rage.

— Fais le tour avec la voiture, lui ordonne Aymeric. J'y vais à pied !

Il s'éjecte de la voiture le couteau à la main et part à la poursuite d'Hermann. Il donne toutes ses forces pour le rattraper. En quelques secondes, il est assez proche pour se jeter sur lui. Sous le choc, les deux hommes tombent à terre. Aymeric est prêt à frapper avec le couteau mais un coup fait tomber l'arme de sa main.

Hermann n'est pas décidé à se laisser faire. Bien que plus âgé qu'Aymeric, il a une carrure plus puissante. L'homme frappe avec toute sa sauvagerie. Aymeric est touché au visage et aux côtes, mais la rage lui anesthésie la douleur. Il parvient à chopper une canette de bière vide qui traînait et frappe Hermann au visage. L'autre recule sous le choc. Aymeric en profite pour prendre le dessus et déverser une pluie de coups.

La gueule d'Hermann est en sang. Malgré tout, il n'a pas dit son dernier mot. Il pousse Aymeric et se jette sur le couteau. Il le choppe et frappe en direction du jeune homme. L'agrippant au poignet, Aymeric tente de retenir le coup. Les deux hommes forcent autant que possible afin de prendre le dessus. La lame n'est qu'à quelques centimètres du ventre d'Aymeric et se rapproche de plus en plus. Finalement, épuisé, c'est Hermann qui cède le premier. Aymeric détourne l'arme pour la planter dans le ventre de son adversaire.

L'autre gueule et recule d'un pas. Sa main appuie sur la plaie, n'empêchant cependant pas le sang de couler à travers ses doigts. Aymeric regarde son adversaire crier et jurer. Ce dernier tient encore sur ses jambes malgré sa blessure. Bien affaibli, il ne reste plus une grosse menace. C'est donc l'heure de l'achever. D'ailleurs, Hermann sait qu'il n'en a plus pour longtemps.

— Dis-lui que j'ai essayé de l'aimer, prononce-t-il doucement. Au début, je croyais même avoir réussi... Dis-lui que je suis désolé pour tout...

« Ça y est, nous y voilà ! » Aymeric est sur le point de réaliser la promesse qu'il a faite à Mad, prendre la vie de l'homme qui est responsable de sa folie, responsable de tout. Mais Aymeric a encore des hésitations ; il n'y aura plus aucun retour en arrière après ça. *« Non, il n'y a plus de retour en arrière après la ferme. C'est ici que tout se termine ! »* Il s'avance, le couteau à la main, prêt à achever son adversaire.

— Lâchez votre arme ! hurle soudain Jyrall.

Aymeric réagit à l'instinct et se jette sur Hermann pour le prendre en otage. C'est seulement là qu'il remarque les deux flics, l'homme et la femme qui étaient venus l'interroger sur Mad au boulot, ceux qui l'avaient sorti de la ferme. Tous deux ont une arme à feu braquée sur lui à présent.

— Bougez pas, panique-t-il, ou je lui tranche la gorge.

— Posez votre arme, Aymeric, le reconnaît Jyrall. Tout n'est pas encore perdu pour vous. Vous pouvez encore vous en sortir.

— M'en sortir ? Ha ha, rit-il nerveusement. Mais c'est trop tard ! Trop tard ce soir... trop tard dans la ferme. Vous n'êtes pas arrivés à temps pour me sauver, Capitaine.

— Ce n'est pas vous. Ne prenez pas la vie d'un innocent !

— Innocent ? Mais vous ignorez vraiment tout de ce qu'a fait ce fumier : c'est une ordure de la pire espèce !

— Il ment ! hurle Hermann. Ne l'écoutez pas !

— Peut-être, lance Jyrall, mais c'est à la justice de régler ça, pas à vous. Lâchez votre arme !

— La prison serait trop douce pour lui, et puis la justice est faillible : il risquerait de s'en sortir.

— Pensez à vos amis, tente Jyrall. Pensez à ceux que vous avez perdus dans toute cette histoire. Pensez à Bruce, Clémence, Daisy et Gaëlle. Chacun d'entre eux n'aurait pas voulu vous voir faire ça. Ne salissez pas leur mémoire en devenant un criminel !

— Gaëlle ? Mais pourquoi vous parlez de Gaëlle ? Comment savez-vous pour moi et Gaëlle ?

— Quoi ? Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

Les deux policiers, toujours les armes pointées sur lui, semblent hésiter à dire ce qu'ils savent. Que lui cachent-ils ? Gaëlle, Gaëlle, Gaëlle... Aymeric est pris d'une intense peur. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

— Répondez, putain ! hurle Aymeric. Répondez ou je lui tranche la gorge !

— Très bien, nous allons vous répondre, mais posez d'abord votre arme.

— RÉPONDEZ ! gueule Aymeric, prêt à faire le geste fatidique.

— Elle s'est suicidée. Elle s'est jetée du pont de Verlaize. Elle a laissé une lettre d'adieu derrière elle...

« Morte ? Morte ? Morte ? Non, ce n'est pas possible... Le pont de Verlaize ? Là où nous nous sommes rencontrés, là où nous nous sommes aimés... là où elle a sauté. C'est un choix symbolique. » comprend Aymeric. Elle s'est tuée d'amour, parce qu'il l'a quittée. C'est de la faute de Mad encore une fois ! C'est elle qui a forcé Aymeric à la jeter. Non : c'est lui qui a agi. C'est lui qui a cherché à retrouver Mad. S'il était resté tranquille, rien de tout ça ne serait arrivé. Trop tard ! C'est trop tard ! Il a tout perdu. Il était amoureux d'une nouvelle femme, et elle est morte par sa faute. Coupable ! Aymeric est coupable. Il ne mérite pas de vivre.

L'horreur se bouscule dans son crâne. Le désespoir et l'obscurité le dévorent. Il se vide de tout : âme, rêve, but. Plus rien n'a d'importance. D'un geste vif, il tranche la gorge d'Hermann Kalst. *« Coule, sang, coule ! »* Le père de Mad s'écroule au sol. Le regard vide, Aymeric lâche le couteau et tombe à genoux alors qu'un rire guttural résonne dans son crâne. Les flics se précipitent sur lui pour lui passer les menottes.

Celui qui fait de lui une bête se délivre de la douleur d'être un homme

Captif

Des banderoles « scène de crime » entourent les lieux. En dehors du périmètre, des curieux tentent de voir ce qu'il se passe mais des policiers les tiennent à distance. Certains agents sont à la recherche de témoins. D'autres, en combinaison pour ne pas contaminer la scène, sont en train de prélever toute une série d'échantillons.

Le capitaine Jyrall et la lieutenante Gerald pénètrent à l'intérieur des lieux. Tous deux ont les traits tirés. Ils n'ont pas beaucoup dormi ces jours-ci. Les derniers événements n'ont pas été de tout repos. D'abord le meurtre d'Hermann Kalst, puis dès le lendemain débutait une nouvelle série d'homicides.

Ils arrivent dans le salon de cet appartement, là où le meurtre a eu lieu. On n'a pas encore touché au corps de la victime tant que tous les indices n'auront pas été relevés. Elle est allongée sur le dos, baignant dans une mare de sang. C'est sa colocataire qui l'a découverte ainsi. À la vue du désordre, il semble qu'il y ait eu une légère lutte entre la victime et son agresseur. Jyrall regarde le mur face à eux et soupire. Il y est écrit en lettres de sang : « Relâchez-le ! »

— La victime a-t-elle le même profil que les précédentes ? demande-t-il à un subalterne.

— Oui, c'est une jeune femme à peine majeure. Étudiante elle aussi. Brune, cheveux longs, plutôt maigre, tout comme les autres. Elle a été poignardée dans le cœur elle aussi. Le coup semble avoir été net et précis, preuve qu'on a affaire à quelqu'un d'expérience.

— Et l'arme du crime ?

— D'après nos premières observations, il s'agit cette fois encore d'une arme blanche. L'autopsie nous confirmera ou non s'il s'agit de la même arme que pour les deux autres victimes.

— À n'en pas douter, c'est la même lame, intervient la lieutenante.

Jyrall hoche de la tête. Toute cette affaire sent de plus en plus mauvais et l'angoisse personnellement. Il pianote nerveusement un message sur son téléphone portable. Sa partenaire le remarque mais ne s'en préoccupe pas.

— Bon, vous finissez votre boulot le plus rapidement possible et vous me nettoyer ce merdier avant que la presse débarque.

L'homme jette un dernier coup d'œil au lieu, griffonne quelques trucs sur son calepin et fait demi-tour, entraînant sa coéquipière avec lui. Tous deux grimpent dans leur voiture et repartent en direction du commissariat.

— Troisième jour, troisième victime. Il devient vraiment urgent d'attraper cette Madeline Kalst, grommelle Jyrall.

— Oui, c'est urgent ! Déjà plus d'un an qu'elle nous échappe ; elle est douée, remarque Gerald.

— Oui, mais jusqu'alors, elle se montrait discrète. Depuis que nous avons arrêté Aymeric Dumas, elle est tombée dans une rage meurtrière. Elle finira bien par commettre une erreur.

— Mais pourquoi s'en prend-elle uniquement à des jeunes étudiantes ?

— Je ne sais pas. Peut-être y a-t-il un message derrière. Toutes ces jeunes femmes partagent une certaine ressemblance avec elle, et ont toutes à peu près l'âge qu'elle avait quand elle s'est sauvée de chez son père.

— Tu penses qu'à travers ces meurtres elle parle d'elle ?

— Probable. Le couteau dans le cœur pourrait représenter sa douleur de la perte d'Aymeric.

Une vingtaine de minutes plus tard, les voilà arrivés au commissariat. Ils rejoignent Aymeric en salle d'interrogatoire, celui-ci étant en effet toujours en garde-à-vue après une prolongation. Après ça, vu la nature de l'accusation qui plane sur lui et les preuves accablantes, il sera transféré dans une cellule du tribunal où il rencontrera le procureur de la République qui l'informera des suites de l'affaire. Dans son cas, il rencontrera très probablement le juge d'instruction qui le mettra en examen assorti d'une détention provisoire. Puis le procès, puis la prison.

Bref, Aymeric sait pertinemment qu'il est foutu. Mais il n'en a que faire. Sa vie est déjà foutue, de toute façon.

Jyrall et Gerald s'assoient de l'autre côté de la table à laquelle il est menotté et déposent un dossier devant lui. Le capitaine l'ouvre, en sort plusieurs photos et les positionne une à une devant Aymeric. On y voit les différentes scènes de crimes de ces trois derniers jours.

— Celle-ci s'appelait Claire, commence Jyrall. Elle venait de fêter ses dix-neuf ans et avait prévu un voyage en Afrique cet été avec son petit ami qui était très amoureux d'elle. Celle-ci, c'est Sabrina ; en plus de ses études, elle s'investissait énormément dans des associations caritatives. Ce sont ses parents qui l'ont retrouvée morte. Imaginez-vous le choc qu'ils ont dû ressentir... Quant à celle-là, nous n'en savons encore très peu sur elle mais je suis sûr qu'elle avait une vie trépidante avant que Madeline Kalst lui enfonce un poignard dans le cœur.

Aymeric pose ses yeux vides et fatigués sur les photos mais il ne voit que différentes taches de couleur sans réelle cohérence.

— Allez, Monsieur Dumas ! s'agace Jyrall. Vous avez la possibilité de nous aider à arrêter ce massacre et vous refusez de nous adresser la parole. Pourquoi vouloir protéger Madeline Kalst ? Je vous rappelle qu'elle a aussi assassiné vos amis et votre petite amie.

— Je ne protège personne, répond calmement Aymeric.

— Alors aidez-nous à la coincer, poursuit la lieutenante. Vous avez passé plusieurs jours en sa compagnie ; vous devez bien savoir où elle se cache.

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à dire. Pour le reste, débrouillez-vous.

— Très bien. Si vous vous fichez des autres, pensez au moins à votre propre intérêt. Vous êtes accusé de meurtre avec préméditation : vous savez que vous risquez de ne plus jamais respirer un air libre. Mais si vous nous aider à arrêter la folie meurtrière de Madeline, le juge pourra vous accordez une réduction exceptionnelle de peine, qui, cumulée à d'autres réductions de peine – comme pour bonne conduite par exemple – pourront vous faire sortir bien plus tôt.

— C'est ce que votre avocat vous aurait dit de faire si vous en aviez accepté un, poursuit Gerald.

— Vous pensez vraiment que j'ai quelque chose à foutre de quelques années de moins ? Non, je suis coupable. J'irai donc en prison. Je dois payer pour tout. C'est aussi simple que ça.

Oui, il est coupable, coupable du meurtre d'Hermann et du suicide de Gaëlle. Qui pourrait l'attendre à sa sortie de prison ? Personne. Il ne voit pas pourquoi il pourrait encore espérer vivre une vie normale, retomber amoureux. Non, il détruirait tout une nouvelle fois. Non, il est définitivement seul au monde. Alors autant qu'il croupisse définitivement en prison, à l'abri de faire du mal à qui que ce soit.

Ses pensées s'égarent sur Mad. Que peut-elle bien faire en ce moment ? Prépare-t-elle son prochain meurtre en espérant que cela pousse les flics à le libérer ? Comme si son plan allait marcher... Non, il en faudrait bien plus pour les convaincre. Il s'aperçoit qu'elle lui manque. Elle est la dernière personne au monde avec qui il a un lien. Un lien qui l'a même conduit à tuer pour elle.

À plus d'une centaine de kilomètres de là, Mad pense à lui. Que peut-il bien faire en ce moment ? Est-il maltraité par les flics ? Elle

a commis trois meurtres pour lui, et les flics ne semblent toujours pas prêts à le libérer. Elle est désespérée et pense de plus en plus à passer à la seconde étape de son plan. Elle n'a pas trop le choix, le temps joue contre elle. Dans quelques heures Aymeric sera transféré, définitivement hors de portée de Madeline.

Fanny la voit broyer du noir. La jeune femme a de la peine pour sa colocataire. Elle sait à quel point Madeline tient à ce garçon. Après lui avoir préparé une boisson sucrée qu'elle n'a pas touchée, Fanny la prend dans ses bras et l'embrasse tendrement sur la joue.

— Je suis vraiment désolée pour Aymeric.

— Je sais, ma chérie.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit pour te permettre d'aller mieux, je suis là... propose Fanny.

— Oui, oui, ma chérie, j'ai besoin de toi...

Madeline prend le visage de Fanny dans ses mains et l'embrasse passionnément, lui passant une main dans les cheveux et sur la joue. Fanny frisonne de plaisir. Elle a toujours aimé le goût sucré des lèvres de sa partenaire. Leurs langues se mêlent.

Les mains de Madeline glissent sur le col de chemise de Fanny. Elles enchaînent sur le relief formé par une poitrine délicate à laquelle elles rendent hommage. Les doigts fins font maintenant sauter un premier bouton, puis un deuxième. Le cœur de l'étudiante s'accélère soudain et une bouffée de chaleur la gagne. Sa maîtresse a besoin de réconfort ; elle va la vouloir à son service, offerte, obéissante, soumise. Elle prend la relève et déboutonne le reste de sa chemise jusqu'à ce que Mad la stoppe d'une main.

— Non, laisse-toi faire.

Un sourire doux et rassurant accompagne ses mots. Étrange : habituellement, Mad ordonne et Fanny s'exécute ; être toujours au service de son ou sa partenaire, c'est ce que lui a appris sa maîtresse. Et Fanny n'est là que pour servir Mad, soit en rendant hommage à sa féminité par des lots de caresses et de coups de langue, soit en permettant à Mad de se défouler en maltraitant son

corps juvénile. Mais aujourd'hui, les intentions de Mad semblent être différentes.

Fanny frémit quand de délicieux baisers descendent le long de son cou et que sa chemise et son soutien-gorge écarlate finissent par glisser loin d'elle. Ses tétons pointent de plaisir. Une langue vient s'enrouler autour d'eux tandis que plusieurs doigts pétrissent la chair laiteuse de sa poitrine. Les deux jeunes femmes échangent un nouveau baiser puis Madeline demande à Fanny de s'allonger.

Les lèvres de Mad en profitent pour glisser lentement sur ce ventre plat agité par une ardente respiration. Des doigts s'agrippent sur le haut de la jupe afin de l'ôter. Apparaît une petite culotte blanche. Presque prise de honte, Fanny serre les cuisses, comme pour cacher la large auréole humide de son sous-vêtement. Après tout ce temps, cette marque de pudeur fait bien sourire Mad. Les mains de cette dernière s'accrochent aux genoux de Fanny et les écarte d'un geste vif, puis débarrassent la jeune femme de son dernier rempart.

La scène baigne dans une odeur enivrante. Madeline en hume le parfum doucereux. Fanny n'est pas la première avec qui la jeune fugitive a connu des amours saphiques. L'un de ses ex – enfin, du point de vue de Mad parce que lui se définissait plutôt comme un oiseau libre – fantasmait sur les rapports lesbiens et avait poussé Mad à se toucher entre filles devant lui. La jeune femme avait beaucoup aimé l'expérience, moins quand l'autre fille avait fini par prendre trop de place dans cette histoire. Bien entendu, Mad s'était vue obligée d'éliminer les deux personnages et de passer à autre chose.

Quoi qu'il en soit, Fanny n'est à la merci d'aucun homme, sauf si Mad le lui ordonne. Elle n'obéit qu'à cette dernière et a toujours fait preuve d'une fidélité sans faille. Elle a donc toute sa confiance. Et puis, Madeline se reconnaît un peu dans sa jeune colocataire. Elles ont toutes deux de profonds points communs que Mad a bien su exploiter.

L'aînée des deux femmes, bien décidée à remercier la dévotion de Fanny comme il se doit, dépose de petits baisers et des caresses sur les cuisses de cette dernière. Sa langue se pose sur un clitoris gonflé de désir. Fanny plonge la tête en arrière, ferme les yeux, serre les dents et les poings, prête à subir cette nouvelle épreuve. Il ne lui faut pas longtemps avant de pousser son premier gémissement. Madeline alterne entre les caresses sur le clitoris et sur la fente ruisselante.

Fanny sent le plaisir l'inonder. La tendresse et la douceur dont fait preuve Mad la comblent de bonheur, d'autant plus que c'est inhabituel. Quand elle s'occupe d'elle, Mad privilégie généralement des méthodes plus douloureuses. Elle met toujours le corps de Fanny à rude épreuve, se satisfaisant des cris qui en résultent. Mais aujourd'hui, son intention est tout à fait différente et Fanny est traitée avec délicatesse et passion.

Cette dernière gémit de plus en plus fort. Son corps a du mal à tenir en place sous l'action d'une langue habile et de doigts intrusifs. Elle apprécie grandement cette nouvelle façon de faire. Elle a l'impression d'être précieuse aux yeux de Madeline, une sorte de poupée de cristal. La tueuse sait ce qu'elle fait. Elle contrôle parfaitement le plaisir de sa partenaire, faisant monter la pression petit à petit. Elle fait des soupirs de Fanny une chanson éclatante. Elle transforme ce corps docile en un tableau splendide. Oui, Fanny se sent comme une œuvre d'art, l'œuvre de Madeline, une parfaite Galatée prête à tout pour satisfaire sa sculptrice.

Les manipulations de Madeline font leur effet : le supplice de la jeune étudiante arrive bientôt à son paroxysme. La bourrelle a beau contenir le plaisir de Fanny, celui-ci est sur le point d'exploser. Ses sens en feu et le cerveau noyé dans un océan de plaisir, l'étudiante a perdu tout repère. Ses membres se tétanisent, son souffle se coupe comme si elle s'asphyxiait. La petite mort l'emporte, laissant un cri d'agonie résonner dans la pièce. Et c'est avec un sourire victorieux que Mad écoute ce doux requiem s'éteindre peu à peu.

Elle s'allonge maintenant le long de sa colocataire et l'embrasse une dernière fois, lui faisant partager le goût de son orgasme. Fanny lui offre un profond regard dévoué ; personne n'avait jamais réussi à lui faire ressentir quelque chose d'aussi fort.

— Dis-moi ce que je dois faire pour toi : je ferai n'importe quoi !

Madeline sourit et lui caresse la joue.

— Je sais, ma belle, mais ce que tu vas avoir à faire ne va pas te plaire...

⋆

Pendant ce temps-là, on avait raccompagné Aymeric à sa cellule. Le garçon, épuisé par de longues heures de garde-à-vue, s'est endormi comme une masse.

Perdu dans ses rêves, il erre dans un paysage désertique jonché de cadavres. Le soleil noir et bas lui dessine une ombre gigantesque qui glisse sur le sol derrière lui tel un serpent. L'ombre semble dotée d'une volonté propre. Aymeric a chaud, Aymeric a soif tandis que les cadavres rampent derrière lui sans parvenir à le rattraper. La soif se fait intense, elle lui brûle la gorge. Puis soudain il aperçoit au loin une oasis. Il court de toutes ses forces pour enfin s'abreuver. Il tombe à genoux et plonge la tête dans l'eau en avalant de grosses gorgées. L'eau a un goût étrange. Il relève la tête et réalise avec horreur que c'est un étang de sang. Derrière lui, l'ombre ricane. Elle prend de la consistance et le pousse en entier dans l'oasis sanguine.

Aymeric se débat, Aymeric se noie. Un voile d'obscurité lui recouvre les yeux. Les ténèbres se dissipent et le voilà dans un décor qu'il connaît malheureusement bien : la ferme où Madeline l'a séquestré. Assis, adossé à une poutre de bois, il s'aperçoit qu'il est enchaîné. Il se débat de toutes ses forces, mais rien à faire : les chaînes résistent. Il hurle. Puis la ferme s'obscurcit et une silhouette pernicieuse plus noire que le noir se dessine dans un coin de la pièce. Aymeric reconnaît très bien cette présence : l'homme d'ombre.

— Les chaînes ne peuvent retenir une ombre, murmure la malfaisance. Libère-toi de tes chaînes !

Aymeric continue de se débattre et panique au fur et à mesure que l'ombre avance vers lui. Le garçon crie après elle, lance d'inutiles formules d'exorcisme. La bête s'arrête à quelques centimètres de son visage terrorisé, puis se met à se gausser. Elle tend une main d'ombre griffue vers sa joue et commence à la caresser. Aymeric ferme les yeux. Le contact est plus doux que ce à quoi il s'attendait. Il ouvre les yeux, et c'est maintenant Gaëlle qui lui caresse la joue. Il se retrouve à présent allongé à côté d'elle dans la chambre de la demoiselle. Ils sont tous les deux nus. Une légère pénombre règne, seulement diminuée par l'éclairage de quelques bougies.

Rassuré par cette nouvelle présence, Aymeric se réfugie dans ses bras et l'embrasse amoureusement. Elle répond à ses baisers. Il la caresse partout et se frotte à ce corps chaud. Il est bien décidé à lui faire l'amour. Il l'allonge de tout son long sur le dos et se positionne au-dessus d'elle, prêt à la pénétrer. Avant de se lancer, il lui sourit et lui caresse la joue avec tendresse.

— Les chaînes ne peuvent retenir une ombre, lui murmure-t-elle soudain. Libère-toi de tes chaînes !

Aymeric prend peur de ses paroles tandis qu'elle éclate d'un rire guttural qu'Aymeric connaît bien. Ses mains l'attrapent à la gorge et serrent de toutes leurs forces avec rage. Gaëlle panique, se débat, tente de hurler, mais rien n'y fait : elle ne pourra pas échapper à la soif meurtrière d'Aymeric. En quelques instants, son corps arrête de s'agiter et son regard est désormais vide. Puis de nouveau ce rire guttural qui résonne dans toute la pièce, et le cadavre de Gaëlle se dissout en une ombre. Comme attiré par le vide, Aymeric chute dans cette ombre.

Les ténèbres se dissipent et le voilà de retour dans sa cellule. Assis, adossé à une poutre de bois, il s'aperçoit qu'il est une nouvelle fois enchaîné. Il se débat légèrement avant de se souvenir que c'est inutile. Ses chaînes résisteront quoi qu'il fasse. Il n'y a qu'une

seule solution, alors il l'attend. La cellule s'obscurcit ; voilà enfin la silhouette de l'homme d'ombre qui apparaît dans un coin.

— Les chaînes ne peuvent retenir une ombre, murmure-t-il. Libère-toi de tes chaînes !

— Je sais, reconnaît Aymeric. Je suis prêt.

L'ombre ricane et rampe vers lui. Aymeric ne fait rien pour la repousser, prêt à enfin l'accepter. Madeline avait prétendu que c'était un guide : il est temps de vérifier cette théorie. Comme une fumée nauséabonde, l'homme d'ombre s'engouffre dans le corps d'Aymeric par les narines et la bouche, lui apportant un goût de cendres et de sang au fond de la gorge.

Aymeric se sent soudain étrangement apaisé. Il observe ses bras et les chaînes à ses poignets. Ses bras se noircissent et semblent prendre une consistance vaporeuse. Les chaînes passent à travers ses poignets et s'écrasent au sol.

Aymeric se réveille soudain et se redresse avec un mal de crâne. Il regarde tout autour de lui et se souvient où il est. Tous les événements qui l'ont amené ici lui reviennent en mémoire. Il s'assoit dans un coin et se met doucement à rire. Il ne sait pas pourquoi, mais il rit de plus en plus fort, puis jusqu'aux éclats. Ça devient incontrôlable.

Situation urgente

Chacun à leur bureau situé l'un en face de l'autre, Jyrall et Gerald examine le dossier concernant Madeline Kalst, désespérément à la recherche d'indices qui leur auraient échappés. Ils ont beau repasser tous les documents les uns derrière les autres, ils ne comprennent pas comment elle procède pour se renseigner si rapidement sur ses victimes sans se faire repérer. Son portrait a été distribué à tous les commissariats et gendarmeries de la région. Toutes les forces de l'ordre procèdent le plus souvent possible à des patrouilles, principalement dans les zones fortement fréquentées par des étudiants.

Mais rien, elle échappe à tout. Elle tue trois personnes, et aucun témoin ! Comment fait-elle pour savoir où et quand frapper de manière si rapide ? Comment fait-elle pour échapper si facilement aux forces de l'ordre ? Aucune trace sur les lieux des crimes. Soit cette fille est un fantôme, soit elle est vraiment très douée. Fatigué, énervé, Jyrall frotte son crâne douloureux. Il se sert une énième tasse de café.

— Ah, je n'en peux plus de cette affaire... soupire la lieutenante Gerald.

— À qui le dis-tu... J'ai hâte de coincer cette garce ! Mais avant ça, j'aurais bien besoin d'une petite pause ou d'une bonne nuit de sommeil.

— Ouais, moi aussi. Peut-être trouverons-nous une nouvelle piste dans la salle des archives.

— Aux archives ? Tu es sûre ?

— Absolument. Je ne tiens plus, là, j'en ai bien besoin.

Jyrall hésite tandis que Gerald part la première. Il y a tellement à faire et ils avancent à pas d'escargot. Est-ce bien le moment d'aller aux archives ? Peut-être bien. Qui sait, décompresser un peu leur apportera peut-être de nouvelles idées. Il se lève donc lui aussi de son bureau et descend discrètement en salle d'archives.

Gerald n'a pas allumé la lumière. À cette heure tardive, il n'y a plus grand monde dans le commissariat, et personne d'autre aux archives. Ils ont donc le champ libre pour enquêter – ou quoi que ce soit d'autre – en paix dans cette salle. Pour le moment, Jyrall commence plutôt par investiguer le corps de sa collègue. Et plutôt que fouiller dans de vieux dossiers, c'est les sous-vêtements de Gerald qu'il fouille. Très vite, cette dernière gémit et mouille. Elle a toujours démarré au quart de tour.

Contrairement à Stéphane Jyrall qui est divorcé, Samantha Gerald est fiancée. Cela fait malgré tout quelques mois qu'elle couche régulièrement avec son collègue. Sa relation avec lui n'est que purement sexuelle. Ils se sont mis d'accord dès le départ qu'il ne pouvait en être autrement. Quand on a affaire à tant d'horreurs dans ce boulot, il faut un moyen efficace de décompresser.

Très vite, leurs vêtements sont suffisamment ouverts pour permettre à leurs mains d'avoir accès à n'importe quelle partie de leur anatomie. Ils s'embrassent goulûment et se couchent sur le sol. Jyrall se positionne au-dessus de sa partenaire et s'apprête à la pénétrer. Il glisse comme dans du beurre dans sa grotte accueillante. Quelques coups de reins leur donne à tous deux ce plaisir si libérateur.

— Oui, baise-moi, mon Capitaine ! supplie Gerald. Baise-moi fort !

Comme à leur habitude, ils n'y vont pas par quatre chemins, le but principal du coït étant d'évacuer un trop-plein émotionnel. Ce n'est pas la tendresse qu'ils recherchent mais juste à satisfaire

leurs pulsions. Ils baisent donc ensemble sauvagement. Gerald se retient de crier de peur d'attirer l'attention d'autres collègues. Et puis la situation se renverse et la lieutenante passe au-dessus, à califourchon sur Jyrall.

Le capitaine a toujours apprécié voir sa collègue faire du rodéo sur sa queue. La grimace de plaisir qu'elle affiche ces moments-là la rend encore plus craquante. Il aime aussi jouer avec sa poitrine gonflée et ses tétons érigés.

Après le départ de son épouse, c'est la seule femme avec qui il ait couché, et jusqu'à elle il n'avait plus ressenti de désir pour qui que ce soit. Puis un jour, alors qu'il était plongé sur une affaire encore non résolue, il vit débarquer cette jeune femme qui prétendait venir le seconder. Ses sens se sont réveillés à ce nouveau contact féminin, mais il n'a rien voulu tenter. En effet, Gerald est la fille du commissaire, et Jyrall s'était décidé à s'en tenir à des rapports purement professionnels. Mais voilà qu'un soir, après une journée particulièrement éprouvante où ils avaient tous deux assisté à une scène de meurtre particulièrement sordide qui avait beaucoup affecté Gerald, cette dernière lui avait ordonné sans le moindre signe avant-coureur un « Baise-moi ! »

Leur corps-à-corps sulfureux arrive à terme. Ils jouissent tous deux. Ils prennent quelques minutes à rester dans les bras l'un de l'autre et à reprendre leur souffle avant de se rhabiller. Puis finalement, l'appel du devoir se fait trop forte. Ils retournent donc au boulot, mais avec un regain d'énergie.

— Et si... réagit soudain Gerald, plusieurs minutes après leur retour. Et si Madeline Kalst avait un autre complice ? Celui-ci pourrait aisément faire les repérages à sa place. Personne ne le connaît. Ça expliquerait pourquoi elle passe aussi inaperçue !

— Mais oui, ce n'est pas une mauvaise idée. Nous n'avons aucun indice qui va dans ce sens, mais ça reste très probable.

— Oui, il faudrait nous assurer au plus vite que cette piste est sérieuse. Mais comment ?

— J'ai une idée... Attends !

Le portable de Jyrall vibre. Il regarde le numéro : c'est sa fille. Curieux. Que veut-elle à cette heure-ci ? Elle sait très bien qu'il travaille. Bon, il la rappellera plus tard.

— Convoque monsieur Dumas en salle d'interrogatoire.

— Tu crois qu'il va nous parler maintenant ?

— Je ne pense pas, mais évoquons l'hypothèse d'un autre complice devant lui et voyons sa réaction. Il n'a pas besoin d'ouvrir la bouche pour nous dire si on fait fausse route ou non.

— D'accord, je vais le chercher tout de suite.

Alors que Jyrall se verse une nouvelle tasse de café en prévision de la nuit qui va sans doute se révéler encore longue, son portable se remet à vibrer. C'est encore le numéro de sa fille qui s'affiche. Ce coup-ci, il se dépêche de sortir du commissariat et décroche.

— Allô, chérie, que se passe-t-il ? Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler au boulot si ce n'était pas important.

— Oh, croyez-moi Capitaine Jyrall, c'est important. Ici Madeline Kalst.

— Madeline ? sursaute le policier. Que faites-vous avec le portable de ma fille ?

— Par trois fois je vous ai mis en garde. Par trois fois je vous ai demandé de libérer Aymeric Dumas mais vous ne m'avez pas écoutée. J'ai dû prendre d'autres mesures...

— Quoi ? Qu'avez-vous fait de ma fille ?

— Oh, rassurez-vous : elle est toujours vivante... pour le moment. J'ai décidé de me montrer clémente et de vous accorder une dernière chance de relâcher Aymeric. Je vous propose donc un échange : la personne la plus chère à mes yeux contre la personne la plus chère à vos yeux. L'échange aura lieu dans l'ancienne zone industrielle de Montausin. Faites intervenir vos collègues, et elle est morte. Arrivez trop tard, et elle est morte. Vous avez deux heures !

— Attendez, je veux parler à ma fille ! Je veux entendre le son de sa voix.

— Très bien, je vous la passe...

— Allô, papa ?

— Allô, ma chérie ? pleure Jyrall. Elle t'a blessée ? Elle t'a fait du mal ?

— Non, non, pas encore, mais... oh, s'il te plaît, fais vite, j'ai tellement peur... elle a dit qu'elle me tuerait. S'il te plaît, fais ce qu'elle demande.

— Capitaine Jyrall, reprend Mad, comme je vous l'ai dit, je me suis montrée clémente alors que vous m'avez déjà retiré Aymeric deux fois. Mais ma clémence ne durera pas. Dépêchez-vous, le temps presse !

Elle raccroche subitement, laissant Jyrall dans le désespoir le plus total. *« Ma petite fille adorée ! Comment diable a-t-elle réussi à mettre la main dessus ? Mon Dieu, s'il lui arrivait malheur, jamais je ne m'en remettrai. »* Jyrall panique, fait les cents pas, se tape le crâne pour trouver quoi faire. Elle lui a donné rendez-vous ; il saura où elle sera. Peut-être lui tendre un piège ? Non, non, non, mauvaise idée : au moindre incident, c'est sa fille qui risque d'en pâtir. S'il a pleinement confiance en Gerald, nombre des policiers qui les suivent sont loin d'être des experts ; ils mettraient tout le monde en danger. Et puis deux heures... Vu le trajet entre ici et Montausin, ça ne lui laisse pas beaucoup de temps pour organiser quoi que ce soit. Que faire ? Il ne peut tout de même pas libérer un suspect !

D'un pas nerveux, Jyrall retourne à l'intérieur du commissariat en tentant de camoufler la rage et la peur qui l'animent. Il se dirige rapidement vers la salle d'interrogatoire. Il croise Gerald.

— Le suspect est en salle prêt à ce que nous l'interrogions, dit-elle, enthousiaste.

— Dis, fait-il le plus naturellement possible, j'ai repensé à un truc. Il me faudrait jeter un coup d'œil à un vieux dossier. Tu pourrais me récupérer celui de l'affaire Bokara aux archives pendant que j'interroge monsieur Dumas ?

— Hein ? Ça ne peut pas attendre ? Tu préfères pas que nous l'interrogions à deux ?

— Non, non, il me le faut rapidement. Fais-le pour moi, s'il te plaît.

— D'accord, si tu insistes... cède-t-elle, curieuse.

Le dossier de l'affaire Bokara, elle peut le chercher longuement : Jyrall a oublié de le ranger, il est toujours dans son bureau. Voilà de quoi l'occuper un bon moment.

— Stéphane, fait-elle avant de partir, tu es sûr que tu vas bien ? Tu as l'air bizarre.

— Je t'assure, tout va bien. Vas me chercher ce dossier s'il te plaît.

Pas convaincue, elle accepte cependant d'obéir à la requête de son supérieur. Jyrall entre en trombe dans la salle d'interrogatoire, réveillant la curiosité d'Aymeric. Voilà maintenant qu'il débranche la caméra. Il s'approche d'Aymeric, les yeux enragés, et le chope par le col.

— Maintenant, fini de jouer, petit merdeux ! Tu vas me dire tout de suite où ta putain de copine se cache !

— Attention, Capitaine : je crois que vous êtes en train de perdre votre calme.

Le poing du flic atterrit sur le visage du jeune homme. Aymeric pousse un petit cri de surprise.

— Pas le temps de jouer à tes conneries ! Dis-moi où elle est ! vocifère Jyrall.

— Je ne suis pas sûr que vous ayez bien le droit de cogner un suspect...

Un deuxième poing frappe Aymeric. Bien que douloureuse, la situation semble curieusement l'amuser.

— Ah ah, Capitaine, vous croyez vraiment que j'en ai quelque chose à faire de la douleur physique ?

Jyrall frappe de nouveau, encore et encore, de quoi ajouter de nouvelles ecchymoses sur le visage tuméfié d'Aymeric mais le garçon n'en a cure.

— Mais qu'est-ce qui vous met autant en rogne, Capitaine ?

— Elle a pris ma fille ! gueule-t-il. Elle a pris ma Fanny ! Je dois la retrouver avant que ce ne soit trop tard.

— Fanny ?

Aymeric est surpris. Il éclate soudain de rire. C'est un fou-rire incontrôlable. Décidément, Mad a toujours un coup d'avance ! Nul doute qu'il s'agit de la Fanny chez qui elle s'était réfugiée, la même Fanny qu'elle a soumise aux moindres de ses caprices. Elle gardait donc sous la main la fille de Jyrall, à n'utiliser qu'en cas de besoin. Et voilà maintenant qu'elle sort ce joker de sa manche. Et Jyrall qui s'imagine qu'il peut encore sauver sa fille... *« Ah ah, c'est trop drôle ! S'il savait, le pauvre... »*

— Putain, mais qu'est-ce qui te fait marrer, espèce de cinglé ? s'énerve Jyrall.

— Du calme, du calme, Capitaine ; je vais vous aider, promet Aymeric en reprenant son sérieux.

— Dis-moi où elle se planque alors.

— Voyons, Capitaine, elle est déjà ailleurs maintenant. Bien qu'elle soit follement amoureuse de moi, elle ne me fait pas du tout confiance. Elle s'attendra donc à ce que je la balance. Et si elle vous aperçoit en train de traîner aux alentours de sa dernière planque, vous pourrez dire adieu à votre fille. Bon, restons positifs ; elle ne la tuera peut-être pas tout de suite : elle jouera un peu avec elle avant. Vous pouvez me croire, je suis un fin connaisseur.

— Tu as dit que tu m'aiderais.

— Oui, et je vais le faire. Je vous aime bien, vous savez. Vous avez tenté par deux fois de me sauver ; malheureusement, vous êtes arrivé trop tard ces deux fois. Mais vous avez essayé, et ça, je le respecte. Ce soir, c'est votre fille que vous essayez de sauver. Je veux vraiment vous aider avant qu'il ne soit trop tard.

— Alors dites-moi quelque chose qui me sera utile.

— Je devine que Madeline veut vous forcer la main pour que vous me libériez ; alors vous n'avez pas trop le choix. Menez-moi à elle, récupérez votre fille, et ensuite je vous aiderai à capturer Madeline. Vous aviez raison, Capitaine : cette fille a fait assez de dégâts. Il est temps que cela cesse.

— Je... je ne...

— Vous n'avez pas le choix, Capitaine. C'est la seule manière de sauver votre fille.

Jyrall hésite. Peut-il faire confiance à Aymeric ? Bien sûr que non, mais a-t-il vraiment le choix ? La vie de sa fille est en jeu et le temps presse. S'il continue encore de tergiverser, jamais il n'arrivera à temps pour sauver sa tendre et douce Fanny.

Il a enfin pris sa décision. Il se lève et détache les menottes d'Aymeric. Il sort son arme de service, enlève le chargeur pour le remplacer par un vide et donne le pistolet au jeune homme.

— Nous allons vous faire sortir d'ici en simulant une prise d'otage.

— Pour cela, ne vaudrait-il mieux pas un chargeur plein ?

— Je ne suis pas assez fou pour confier une arme chargée à un criminel : je n'ai absolument pas envie que les choses dégénèrent encore plus. Rassurez-vous, je m'arrangerai pour que mes collègues vous laissent partir.

Quelques minutes plus tard, Aymeric sort de la salle d'interrogatoire, le flingue collé sur la tempe de Jyrall. Il se dirige vers la sortie du commissariat quand il tombe sur le premier policier. Ce dernier réagit au quart de tour et lève sa propre arme en direction des deux hommes.

— Posez votre arme ! hurle-t-il.

— Non, vous posez votre arme ou je lui fais exploser la tête, répond Aymeric. Reculez !

L'échange a rameuté tous les policiers encore présents, y compris la lieutenante Gerald. Aymeric est entouré de flics et appuie l'arme sur le crâne de Jyrall d'une façon menaçante.

— Posez vos armes, réitère-t-il, ou je le tue !

— Faites ce qu'il dit, enchaîne Jyrall, inquiet que la situation lui échappe complètement. C'est un ordre !

Malgré tout, les flics ne sont pas décidés à laisser un suspect s'évader, d'autant plus avec leur capitaine en otage. *« Quelque chose cloche ! »* ; Samantha Gerald en est certaine. Elle connaît le capitaine par cœur. Il ne se serait jamais laissé prendre en otage si facilement. *« Quelque chose cloche, mais quoi ? »* Elle peut lire la peur de Jyrall dans son regard. Or, l'homme est expérimenté ; en temps normal, il garderait son sang-froid dans une situation identique. De quoi a-t-il peur, alors ? Et puis cette curieuse demande, tout à l'heure : pourquoi rechercher un vieux dossier sans aucun rapport avec l'affaire en cours ? Non, il a dû se passer quelque chose de grave.

Jyrall comprend les doutes de sa partenaire. Il la supplie du regard de lui venir en aide.

— Baissez vos armes, les gars, ordonne Gerald à son tour.

— Mais, lieutenante... intervient un des policiers.

— Baissez vos armes, j'ai dit ! À moins que vous vouliez avoir la mort d'un de vos supérieurs sur la conscience.

De mauvaise grâce, les policiers obtempèrent. Aymeric, toujours avec son otage sous le bras, s'enfuit du bâtiment. Les deux hommes courent alors vers le parking et grimpent dans le véhicule personnel du capitaine de police. En un instant la voiture démarre en trombe et disparaît.

L'échange

La voiture du capitaine Jyrall continue de rouler à toute allure en direction de la ville de Montausin. Les flics ne semblent pas les avoir suivis – du moins pas à courte distance – mais les deux hommes ne seraient pas étonnés si on leur disait qu'ils sont sur leurs traces.

— On devrait pas changer de voiture ? En voler une, histoire de brouiller les pistes si quelqu'un nous suit ?

— Nous n'avons pas vraiment le temps de nous arrêter pour en chercher une, répond Jyrall. Et puis, combien de temps avant que la victime ou un témoin n'appelle la police et donne le signalement du véhicule volé et le lieu du vol ? On aurait perdu du temps pour pas grand-chose au final.

Les panneaux de Montausin, éclairés par les phares du véhicule, indiquent qu'ils sont proches de leur objectif. Plus que quelques kilomètres avant de revoir sa fille. Jyrall espère de tout cœur que rien n'est arrivé à Fanny. S'il lui arrivait le moindre mal, il pourrait difficilement s'en remettre.

— Rends-moi mon arme, maintenant, demande Jyrall à Aymeric.

— Vraiment ? Si Mad vous sait avec une arme, elle risque de paniquer et de faire une bêtise.

— Tu penses vraiment que je vais la laisser s'enfuir une fois que j'aurai récupéré ma fille ? Je planquerai mon arme sous mes vêtements. Tu m'as bien affirmé que tu m'aiderais à retrouver ma

fille et capturer Madeline Kalst ? Tu n'auras qu'à affirmer m'avoir vu balancer mon pistolet par la fenêtre de la voiture.

Aymeric hésite mais finit par accepter de remettre l'arme au capitaine Jyrall. *« Bien ! Me voilà un peu plus rassuré avec une arme sur moi. Finalement, ce monsieur Dumas était peut-être vraiment sincère quand il affirmait vouloir m'aider à arrêter Madeline. »*

La voiture longe maintenant la ville de Montausin et se dirige vers la périphérie Est afin d'atteindre l'ancienne zone industrielle. Bientôt les premiers bâtiments désaffectés sont visibles. Aymeric reconnaît les lieux : c'est là qu'il s'était battu contre le dealer qui menaçait Mad, celui qu'il avait presque tué. Ce n'est pas si vieux, mais pourtant Aymeric a l'impression qu'il s'agissait d'une autre vie. Il était un autre homme à ce moment-là.

Mad, de son poste d'observation, voit le véhicule s'engouffrer entre les carcasses métalliques. Personne ne semble les avoir suivis ; la voilà satisfaite. Son cœur bat la chamade. Elle a tant hâte de revoir son homme... Ligotée et bâillonnée, Fanny Jyrall est traînée à découvert pour procéder à l'échange.

Le véhicule freine en un instant quand les phares éclairent les deux jeunes femmes. Jyrall se précipite à l'extérieur du véhicule et hurle le nom de sa fille tandis que Mad tient une arme à feu plantée sur la tempe de Fanny. Plus calme, Aymeric sort à son tour.

— Reculez, Capitaine, hurle Mad, ou je lui fais exploser le crâne !

— Si vous touchez un seul de ses cheveux... grogne Jyrall.

— Taisez-vous, crache-t-elle. Et veuillez déposer toute arme à terre.

— Je n'en ai aucune, bluffe Jyrall, je l'ai balancée sur la route.

— C'est vrai, intervient Aymeric. Je l'ai vu faire.

— Possible, se méfie Madeline, mais j'aimerais que tu le fouilles quand même. Il en avait peut-être une autre cachée sur lui.

Les deux hommes échangent un regard et Aymeric obéit à Madeline en faisant mine de fouiller Jyrall. Mais plutôt que de se contenter d'affirmer qu'il ne trouve rien, il s'empare du pistolet du policier et le planque dans son propre dos. Aymeric étant positionné derrière le capitaine, Madeline n'a rien suivi de la manœuvre.

Voilà Jyrall inquiet. D'un côté, Aymeric Dumas ne l'a pas balancé ; mais d'un autre, il lui vole son arme. Qu'a-t-il vraiment derrière la tête ? Souhaite-t-il toujours l'aider à récupérer Fanny et à capturer Madeline Kalst ? À moins qu'Aymeric n'ait jamais eu l'intention que cette dernière soit emprisonnée ; il souhaite peut-être plutôt en finir lui-même, se venger une fois pour toutes de tout le mal qu'elle lui a fait.

— J'ai tenu ma promesse, reprend Jyrall. Je vous ai ramené votre complice. Libérez ma fille maintenant.

Madeline libère Fanny de toute entrave avec l'aide d'un poignard.

— Papa ! hurle-t-elle, apeurée. Je suis tellement désolée... Je ne savais pas et...

— Ce n'est rien, la rassure le capitaine. Tout est fini, maintenant, je te le promets.

Avant que Madeline accepte de relâcher Fanny, Aymeric s'avance vers elle, guettant la meilleure occasion pour agir. Fanny est prête à se précipiter à son tour vers son père mais Mad la retient en la menaçant toujours de son revolver. Inquiet, Jyrall serre les dents. « Pourvu qu'elle tienne parole... » Aymeric observe la situation d'un œil curieux.

— Relâchez-la maintenant : je vous ai remis votre complice comme convenu.

Mais Mad a prévu un autre plan. Depuis le temps qu'elle garde la main sur Fanny, elle ne compte pas laisser sa proie partir comme ça ; elle compte jouer encore avec la jeune étudiante en art. Elle remet le poignard à Fanny.

— Je t'ai appris à survivre, lui murmure-t-elle à l'oreille. Voici venue l'heure de ta dernière épreuve : je veux que tu tues ton père. Il ne me laissera jamais tranquille. Débarrasse-moi de lui !

— Quoi ? panique Fanny. Je... je... j'en suis incapable.

Madeline recule de plusieurs pas et pointe son revolver en direction de Fanny d'un air menaçant. La jeune femme tremble et pleure, implorant Madeline de ne pas la forcer à éliminer son père. Jyrall observe la situation, impuissant. S'il tente la moindre manœuvre, il les fera tuer toutes deux à coup sûr.

— Tue-le ! vocifère Madeline. Tue-le ou c'est toi qui mourras !

— Je suis prêt, lâche Jyrall, désespéré. Si c'est la seule façon que tu survives, vas-y, ma chérie, tue-moi.

— Non, papa, pleure Fanny, je ne peux pas... C'est impossible.

Ayant assez observé l'évolution de la situation, Aymeric se décide à agir. Il pointe à son tour l'arme de Jyrall vers Madeline et lui ordonne de baisser son arme. Voilà un retournement de situation qui redonne l'espoir au capitaine de police. Finalement, Aymeric semble tenir parole.

— Que fais-tu, Amour ? s'étonne Madeline. Cet homme s'obstinera à nous empêcher de vivre ensemble.

— Lâche ton arme ! répète-t-il d'un air menaçant. Personne ne mourra ce soir.

Madeline essaye de lire dans le regard d'Aymeric ses véritables intentions. Elle ne peut voir que sa détermination et elle craint que, cette fois-ci, il trouve la force de s'en prendre à elle. Elle obéit donc en déposant doucement son revolver à ses pieds. Satisfait, Aymeric s'avance maintenant vers Fanny et lui prend le poignard des mains.

— Maintenant, tu n'as pas à tuer ton père, lui affirme-t-il avec un sourire chaleureux.

Fanny le remercie du regard. Madeline désarmée, sa fille sauvée, Jyrall se sent enfin rassuré après cet affreux cauchemar. Dans quelques secondes, il tiendra enfin sa tendre et douce fille dans ses

bras réconfortants. Il pourra la calmer, lui dire combien il l'aime et la serrer fort contre lui. Il n'aura plus qu'à boucler Aymeric Dumas et Madeline Kalst une fois pour toutes, et cette histoire sera définitivement terminée.

— Veuillez excusez Madeline, Capitaine. La pauvre a eu un passé sombre, et depuis elle est sujette à une violente soif de sang qu'elle doit assouvir. Vous savez, c'est un peu comme ces histoires de vampires, comment des humains lambda peuvent devenir des monstres sanguinaires après qu'un des monstres les a transformés. Ils ne sont plus les mêmes après, provoquant chaos et destructions sur leur passage. Parfois ils tentent de résister à leur plus ardentes et viles pulsions, mais dans tous les cas ils finissent par s'y adonner parce qu'ils sont devenus des créatures de la nuit à leur tour. Ils n'y peuvent rien : ils ont été comme maudits, l'ombre les a envahis, et l'ombre ne peut être retenue prisonnière. Vous savez, c'est ce qui m'est arrivé aussi, Capitaine. Vous avez tenté de m'en empêcher mais vous êtes arrivé trop tard. Quand je pense que si vous aviez fait correctement votre boulot, ma vie aurait été radicalement différente... j'en ai des nausées et soif de vengeance.

Aymeric, le regard noir, agrippe Fanny par le cou, la plaque contre lui et fait danser la lame entre ses doigts d'une façon menaçante. Jyrall hurle un « Non ! » horrifié. Il s'avance d'un pas mais le poignard se dirige dangereusement vers la gorge de sa fille.

— Aymeric, non ! Reprenez vos esprits. Vous vous trompez, il y a encore de l'espoir pour vous, tente-t-il de le persuader. Vous n'avez pas à devenir un assassin. Posez ce couteau.

— Devenir un assassin ? Pourtant j'ai déjà tué, fait remarquer Aymeric. J'ai déjà goûté au sang.

— Oui, mais Hermann Kalst était un fumier. Ma fille, elle, est innocente. Par pitié, laissez-la partir.

— Elle, peut-être, mais pas vous : vous avez échoué à me sauver.

— Alors punissez-moi, mais pas elle ! Ne la tuez pas, par pitié...

— Rassurez-vous : j'ai affirmé tout à l'heure que personne ne devait mourir ce soir, et je tiendrai ma promesse ; mais je voulais juste vous laisser un petit souvenir.

La suite des événements, Jyrall la vit dans un état second, se noyant sous une cascade d'horreur. Tout s'enchaîne tellement vite, mais pourtant il a l'impression de vivre chaque évènement au ralenti. D'abord la lame du poignard qui s'enfonce dans la bouche de sa fille, puis Aymeric qui lui découpe une joue, puis l'autre afin de tracer un sourire d'ange ; Fanny, les joues en sang, qui s'écroule au sol en hurlant de douleur. Les hurlements de la jeune étudiante ne font qu'empirer ses blessures. Les mains ensanglantées, elle se maintient les joues. Cette fois-ci, Jyrall, déboussolé, se précipite pour de bon vers sa fille et la prend dans ses bras.

— Salaud ! vocifère-t-il. Tu avais promis que tu m'aiderais !

— Si vous pensiez que l'histoire allait bien se terminer, c'est que vous n'avez pas bien suivi.

— Je te buterai pour ce que tu as fait, tu m'entends ? Tu me le payeras !

De près, l'horreur de la mutilation est encore plus monstrueuse : deux énormes plaies s'étirent de chaque côté de la bouche de Fanny, lui formant un immense sourire ensanglanté, un ignoble sourire.

— Allons, Capitaine, calmez-vous. Voyez le bon côté des choses : avec un tel sourire, dorénavant vous pourrez renommer votre fille « Funny ». Ha ha ha !

Madeline fait signe à Aymeric qu'il est temps d'y aller. En quelques secondes, le couple a disparu dans la nuit, laissant Fanny et son père seuls avec leur cris et leurs pleurs. Les sirènes de la police résonnent quelques minutes plus tard. La lieutenante Gerald trouve Jyrall et sa fille, puis contacte une ambulance.

À bord d'une vieille Peugeot rouillée, Mad et Aymeric sont déjà à quelques kilomètres de là. Ils roulent en silence le plus loin possible afin de mettre Montausin définitivement derrière eux. Dans le ciel, un fin croissant de lune formant un sourire éclaire faiblement

leur passage. Les grands pins se tordent devant eux sous l'effet du vent. Plus d'une heure plus tard, Mad gare la voiture à l'abri des regards derrière une épaisse végétation. Les deux criminels viennent d'entrer dans un petit hameau.

— Il est temps de faire une halte, déclare Madeline, et de nous trouver un endroit où dormir et de quoi manger.

— Tu n'avais rien prévu après notre fuite ?

— Figure-toi que les événements se sont enchaînés rapidement. Je n'ai pas eu le temps de faire des repérages. J'avais juste trouvé ce bled sur la carte en espérant qu'on pourrait s'y planquer un peu.

Après avoir observé les différentes maisons, ils en trouvent une qui les intéresse. Située un peu à l'écart des autres, elle ne semble pas très grande mais possède un imposant jardin délimité par d'immenses haies. À l'intérieur, malgré l'heure tardive, la lumière indique la présence d'un jeune homme. À travers la fenêtre du salon, on le voit fixé devant son ordinateur ; plusieurs canettes de bière vides gisent à ses côtés. Une seule voiture garée dans l'allée.

— Je vais entrer, déclare Mad. Je m'assure qu'il n'y a personne d'autre et je l'élimine.

— Es-tu sûre ? Il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui entre.

— Non, il sera moins méfiant avec moi.

Aymeric n'avait pas compris le plan de Mad. Lui qui pensait qu'elle allait s'introduire par effraction la voit cogner violemment à la porte. Caché dans des fourrés, Aymeric observe la scène. À l'intérieur, l'homme sursaute et se précipite à la porte. Il ouvre et Madeline commence à le baratiner en jouant la demoiselle en détresse. Après plusieurs minutes, il se laisse convaincre de la faire entrer. Ils discutent ensemble encore un instant dans le salon puis disparaissent dans une autre pièce. Aymeric n'a plus d'yeux sur la situation et commence à s'inquiéter. Si les choses tournent mal, il ne pourra pas venir en aide à Madeline.

Il s'introduit dans le jardin afin de faire le tour et trouver un meilleur point de vue et, peut-être, un endroit par où entrer. Il y repère déjà une grande piscine qui lui rappelle la dernière fois où il avait piqué une tête. Il était parti en vacances avec Clémence et Bruce, et tous trois avaient squatté la piscine de l'hôtel quasiment tout au long de leur séjour. C'était une époque où il était heureux, où sa vie n'était pas partie en lambeaux. Maintenant, tout ça c'est du passé : l'ancien Aymeric est mort, laissant la place à un nouvel être né des cendres de sa combustion.

La lumière est allumée dans la salle à manger à l'arrière de la maison. Aymeric jette un coup d'œil discret pour repérer l'évolution de la situation quand soudain la porte-fenêtre s'ouvre. Mad apparaît et lui fait signe d'entrer. Le jeune homme pénètre à l'intérieur et trouve le corps de leur hôte gisant dans une mare de sang.

— Il n'y avait que lui, déclare Madeline. J'ai vérifié.

— Tu l'as tué ? s'étonne Aymeric. Ne pouvions-nous pas plutôt le garder ligoté ?

— Il aurait fallu le surveiller. Il serait peut-être parvenu à s'échapper et nous causer des ennuis comme mon père. C'était plus simple de le tuer directement.

Aymeric ne la contredit pas. Il s'étonne lui-même de ne plus rien ressentir devant la mort d'un homme.

— Il y a des restes dans le frigo si tu as faim.

— Oui, merci, sourit Aymeric.

En effet, le réfrigérateur renferme un plat de pâtes, quelques tranches de rôti et plusieurs tomates. Voilà de quoi sustenter le couple qui engloutit le tout voracement. Assis l'un en face de l'autre à table, les deux s'observent en silence.

— Tu m'en veux, demande Aymeric, pour ce que j'ai fait à Fanny ? Tu tenais vraiment à elle ?

— Non. Si j'ai voulu te la confier la dernière fois, c'était pour que tu puisses libérer ta bête avec elle. C'est ce que tu as fait ce soir. J'ai juste été surprise ; je ne m'y attendais pas.

Après le repas, ils sortent dans le jardin afin de prendre l'air. Madeline, bien qu'heureuse d'avoir retrouvé son Aymeric, paraît plus réservée et distante qu'à son habitude. Son regard sur le garçon a changé ? On y lit toujours le même désir et la même volonté de se donner à lui, mais elle semble maintenant songeuse, intriguée par le nouveau visage du jeune homme. Elle a beaucoup intrigué pour qu'il accepte son côté sombre, mais maintenant elle ne sait plus à qui elle a affaire.

C'est donc Aymeric qui fait, cette fois-ci, le premier pas. Il s'approche doucement et pose une main tendre sur la joue de Madeline, puis délicatement ses lèvres sur celles de la jeune femme. Elle accueille ce baiser avec joie, fondant au contact du jeune homme.

— Merci de m'avoir permis de sortir de prison, murmure Aymeric.

— Et merci à toi d'avoir éliminer mon père.

— J'ai bien envie d'un bain de minuit : Fanny m'a souillé de son sang, déclare Aymeric.

Aymeric se déshabille. Madeline le regarde faire, intriguée et amusée. Une étincelle crépite dans ses yeux, gage d'un désir en train de naître. En quelques secondes, elle fait de même. Le couple plonge dans la piscine. L'eau est froide mais ils n'en ont cure.

Dans ces eaux ténébreuses, ils se rapprochent l'un de l'autre, s'embrassent et se caressent. Après toutes ces péripéties, voici venue l'heure de se retrouver définitivement. Mad ne sait toujours pas à quoi s'attendre du nouvel Aymeric, mais la passion dont il fait preuve en ce moment lui va à ravir.

— Fais-moi ce que tu veux. Baise-moi, encule-moi, violente-moi ; je suis à toi. Juste, par contre, j'aimerais autant que tu ne me mutiles pas.

— Ha ha, rit Aymeric, je n'en avais pas l'intention, rassure-toi.

— Si jamais tu en ressens le besoin, continue Mad, nous te trouverons des cobayes pour ça.

— On verra...

Il l'embrasse de nouveau, caresse ses seins, sa croupe et son clitoris. Deux doigts plongent dans l'intimité offerte de la jeune femme dont les cuisses enserrent Aymeric, et voilà que Mad se frotte à lui et contre une virilité naissante. Après quelques minutes d'échanges salivaires, Aymeric passe à l'étape suivante. Prenant sa respiration, il plonge sous la surface. Juste après, Mad sent un doux contact sur sa vulve, manquant de la faire défaillir. Une langue habile commence à s'acharner sur ses chairs.

Madeline se laisse aller à ce plaisir que lui procure son amant. Elle ne se souvient plus avec combien d'hommes elle a cru trouver l'amour, ni combien ont péri parce qu'elle s'était trompée ; mais avec Aymeric, elle est sûre d'avoir trouvée la perle rare, l'âme sœur qui la complète. Les événements lui ont donné raison : à chaque fois il est revenu vers elle, et le voilà maintenant qui lui offre la plus sensuelle et excitante des caresses.

Le garçon met toute sa passion dans ses coups de langue habiles. Elle gémit bruyamment et avance vers l'orgasme, mais il coupe court avant qu'elle ne chute dans ce précipice. Ivre de désir, il s'engouffre en elle et commence à lui faire sauvagement l'amour. Il ne sait pas ce que leur réserve l'avenir mais tient à profiter de chaque moment qui lui reste.

Ils font l'amour comme si aucun malheur ne pourrait plus les séparer. Tous deux se connaissent maintenant bien et savent exactement de ce qu'aime l'autre. Un baiser dans le cou, un mamelon sauvagement mordillé, des ongles qui tracent des longues griffures... Aymeric a repensé des centaines de fois à tous les moments qu'il avait déjà passés avec elle et les a haïs. Les revivre aujourd'hui, ressentir l'odeur de Madeline et sa chaleur irradier, entendre sa douce voix gémir sous ses assauts, tout ça est libérateur. Comment diable a-t-il réussi à tenir si longtemps avant de s'abandonner complètement ? Il a l'impression d'avoir enfin trouvé sa place dans ce long et terrible cauchemar qu'est devenue sa vie.

Leur corps-à-corps bestial les emmène tous deux sur la voie de l'orgasme. La jouissance les prend tous deux au même moment. Leur gorge lâche des cris puissants. Et puis la pression redescend doucement. Enlacés l'un à l'autre, ils reprennent leur souffle tandis que les eaux sombres et froides de la piscine retrouvent leur calme.

— Où va-t-on aller ? Et que va-t-on faire maintenant ? s'inquiète Madeline.

— J'y pensais, et je me demandais ce que Fanny savait de la lieutenante Gerald. T'en a-t-elle parlé ?

La tentation de Joachim

Elle est encore là ; Joachim n'est pas étonné. Depuis toujours, il aime faire une petite balade sur les berge de la Saône après le boulot afin de s'aérer l'esprit et décompresser. C'est paisible et on ne rencontre personne. Mais là, depuis quelques jours, voilà qu'il croise une jeune femme à la longue chevelure noire et aux magnifiques yeux bleus. Cette dernière lui sourit à son arrivée.

Le premier jour, elle semblait perdue alors il lui a indiqué le chemin et a été remercié chaleureusement. Celle qui se fait appeler Inès lui a affirmé qu'elle était nouvelle dans la région. Bien qu'elle avait une attitude charmante, la conversation n'est pas allée plus loin : il n'est pas du genre volage et a préféré se soustraire pour ne pas que la dame se fasse trop d'idées.

Le deuxième jour, elle était toujours là et lui a lancé un grand sourire quand elle l'a reconnu. Elle a affirmé aimer le coin et désirer faire elle aussi une promenade. Elle lui a donc proposé de marcher ensemble. Par politesse, Joachim n'a pas su dire non. Leur balade s'est couplée à une longue discussion où ils ont fait plus ample connaissance. Joachim, bien apaisé par cette agréable et charmante compagnie, s'est vu confier bien plus de choses que ce à quoi il s'attendait. Avoir une oreille vraiment attentive lui avait manqué. Entre ses collègues de bureau égoïstes et ambitieux au point d'écraser les autres sur leur passage et sa fiancée épuisée quand elle n'est pas débordée de boulot, il n'avait pas eu d'occasions de parler de lui. Inès s'est montrée très attentive mais a préféré

se montrer discrète sur sa propre vie. Elle a juste mentionné une ancienne conquête qui l'a mal traitée. Aujourd'hui, elle n'a plus personne.

C'est le troisième jour qu'elle s'est montrée plus entreprenante. Bien qu'heureux qu'une femme si douce et magnifique s'intéresse à lui, Joachim a préféré repousser ses avances. Elle s'est excusée pour calmer le jeu mais a continué à lancer des sous-entendus pour plaisanter. Il a joué le jeu tout en rappelant régulièrement qu'il était dévoué à une autre femme, même si celle-ci ne lui donnait pas l'attention qu'il désirait.

Et nous voilà le quatrième jour. Inès l'accueille avec un sourire chaleureux et un regard de braise. « Mon Dieu, elle est vraiment sexy ! » réalise une nouvelle fois Joachim. S'il n'était pas fiancé, il se laisserait bien tenter, mais ce n'est pas le cas. Il chasse cette pensée de sa tête au moment de lui faire la bise.

— Alors, toujours fiancé ? lui lance-t-elle sur un ton plaisantin.

— Ah ah, oui, toujours. Comment vas-tu ?

Ils échangent des formules de politesse d'usage et se mettent en route ensemble, marchant d'un pas serein le long des eaux calmes de la Saône. Après un bon quart d'heure, ils décident de faire une halte à l'ombre d'un arbre, histoire de profiter du paysage campagnard.

— Honnêtement, comment ça se passe avec ta fiancée ? brise-t-elle le silence après plusieurs minutes.

— Bah, tu sais, c'est toujours au même point. Hier soir elle est rentrée tard, on a à peine discuté qu'elle allait se coucher.

— Tu crois qu'elle voit quelqu'un d'autre ?

— Je me suis déjà posé la question, mais je ne crois pas. Je suis sûr qu'elle m'aime et qu'elle ne ment pas quand elle affirme que son boulot l'épuise. Avec le peu qu'elle m'en a raconté, j'en suis convaincu. Je sais pas comment elle supporte tout ça ; moi, j'aurais déjà pété un câble.

— Ah oui, avec cette grosse affaire, celle qui fait la une des journaux en ce moment ? Qu'est-ce que tu en sais ?

— Pas grand-chose en fait, le strict minimum, et je ne tiens pas vraiment à en savoir plus. Le peu qu'elle m'a raconté était tellement sordide que ça m'a mis mal à l'aise. Je préfère éviter ce genre d'info sinon je déprimerais encore plus.

— Tu sais, je pourrais vraiment te changer les idées, fait-elle, pleine de sous-entendus. Visiblement, vous avez du mal à communiquer ensemble. Elle s'intéresse peu à toi, et son activité te met mal à l'aise. Vous n'êtes peut-être pas faits l'un pour l'autre, finalement.

Joachim refuserait de le reconnaître devant elle, mais Inès touche un point sensible. Cela fait déjà plusieurs mois qu'il doute, et voir que quelqu'un d'extérieur semble repérer les mêmes failles que lui n'arrange en rien la situation. Seuls son mutisme et son air songeur répondent à Inès. Il se contente de détourner le regard quand une douce main se pose sur sa cuisse ; Inès le force à la regarder dans les yeux. Ne pouvant échapper à son regard, il laisse paraître son trouble. Il ne fait rien pour empêcher Inès de déposer un baiser sur ses lèvres. Il accepte même sa langue à l'intérieur de sa bouche. Le feu lui monte à la tête. Il a envie de se jeter sur elle, mais un signal d'alarme retentit dans son crâne et il retrouve la raison. Mettant fin à ce contact, il recule d'un pas.

— Non, non, désolé. Je suis fiancé, je ne peux pas.

— Ce n'est rien ! le rassure-t-elle. Elle n'en saura jamais rien. Pourquoi ne pas t'accorder un moment de répit ? Je serais heureuse de le faire pour toi.

Elle joint un geste à la parole en déboutonnant doucement son chemisier blanc. Bien qu'il aimerait en voir plus, Joachim est résolu à tenir son engagement.

— Non, désolé, je dois y aller maintenant.

Elle semble déçue de le voir fuir mais Joachim ne s'en préoccupe pas. Dans quelle histoire s'est-il encore embarqué ? Et pourquoi

gâche-t-elle leur nouvelle amitié par de telles avances ? Il aime sa compagnie, ça il en est sûr. Son ego apprécie également de ne pas la laisser indifférente, mais il aurait juste voulu qu'elle garde ses distances. Finalement, il craint de lui céder et de faire ainsi une erreur qu'il regretterait par la suite.

Une demi-heure plus tard, il est rentré chez lui et a la surprise de s'apercevoir que sa fiancée est déjà là. Heureux de la voir – et probablement aussi à cause d'un sentiment de culpabilité – il l'enlace et l'embrasse chaleureusement. Elle lui rend son baiser avant de mettre brusquement fin à leur étreinte. Une pointe de déception se fait ressentir dans le cœur de Joachim.

— Tu es déjà rentrée ? demande-t-il, étonné.

— Oui, je ne tenais plus debout. Mon père m'a ordonné de rentrer me reposer. J'ai eu beau tenter de négocier, il n'a rien voulu entendre.

— Et je suis d'accord avec lui. Sam, tu vas te faire du mal si tu continues à te surmener comme cela.

— Mais je suis inutile ici, proteste-t-elle. On s'en est pris à la fille de mon coéquipier et je n'ai rien pu faire pour les protéger tous les deux. Ce n'est pas ici que je pourrais retrouver les fumiers qui s'en sont pris à Fanny.

Fanny, Joachim a plusieurs fois eu l'occasion de la rencontrer quand lui et Samantha avaient mangé chez Stéphane Jyrall. Il a encore du mal à croire à ce qui a pu arriver à cette jeune et gentille fille. Un frisson d'horreur lui parcourt l'échine. Autant ne pas repenser à ça.

— Et moi alors, je pourrais aussi avoir besoin de toi ; tu y as pensé ?

— Allez, arrête, la situation n'a rien à voir. Ne pars pas une nouvelle fois sur ce terrain, fait-elle, agacée.

— Pourtant j'ai l'impression d'avoir affaire à une étrangère ; à se demander si tu veux toujours m'épouser !

Visiblement choquée, elle rétorque :

— Quoi ? Bien sûr que oui. Comment peux-tu imaginer le contraire ?

— Combien de fois as-tu repoussé notre date de mariage ?

— Je te l'ai dit, la situation au boulot est bien trop compliqué en ce moment. Je n'ai pas le temps de penser à organiser un mariage. Nous verrons ça quand tout sera terminé. Je te le promets.

Ses yeux transpirent la sincérité, mais pourtant Joachim est persuadé que quelque chose cloche. Leur relation est au point mort depuis bien longtemps. Pire, elle a même reculé. Ils sont de plus en plus distants l'un de l'autre, ne communiquent plus beaucoup. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Combien de fois a-t-il voulu lui confier quelque chose alors qu'elle n'était pas disponible pour lui ? « Je n'ai pas le temps ! Je suis crevée ! » Voilà ce qu'il obtient. Joachim a toujours pris sur lui, essayant de se montrer compréhensif, mais à la longue il est obligé de reconnaître que cela lui pèse.

Sur la durée, il a fini par ressentir une certaine amertume et du ressentiment envers sa compagne. Elle se donne à fond pour son boulot mais le néglige, lui. Pire, elle n'arrête pas de se faire du souci pour son collègue. Bon, OK, l'homme n'est pas en grande forme en ce moment suite aux événements qui ont frappé sa fille ; cela peut donc être compréhensif. Mais ce n'est pas la première fois que Joachim voit planer l'ombre de Stéphane Jyrall au-dessus de son couple. Samantha passe tellement de temps avec son collègue qu'elle ne semble plus se préoccuper que de lui. Joachim est jaloux de ce type. Il sait que c'est égoïste mais ne peut s'empêcher d'en vouloir à Jyrall d'attirer autant l'attention de sa fiancée. Joachim aimerait seulement que Sam se préoccupe un peu plus de lui et de ses problèmes, même s'ils semblent moins importants comparés à ce qu'elle peut affronter tous les jours en tant que lieutenante de police.

Ils se réconcilient tous deux sous la couette ce soir-là, réaffirmant l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Joachim a l'impression

de retrouver l'ancienne Samantha dans cet échange charnel, celle pour qui il était tout, celle qui l'aimait d'un amour inconditionnel, mais ce sentiment est éphémère. Dès la jouissance passée, le malaise les regagne et chacun se tourne de son côté en tentant de trouver le sommeil.

Le lendemain, il se rend comme à son habitude sur sa promenade en sortant du bureau. Il n'est pas étonné de trouver la belle Inès qui l'accueille avec un sourire chaleureux, le même sourire qu'arborait autrefois sa fiancée. Lui aussi retrouve le sourire. Il faut dire qu'être désiré et attendu flatte toujours l'ego.

Ils marchent tous deux ensemble sur les chemins déserts des bords de Saône. Comme la veille, la météo est clémente et le soleil illumine leur balade. Inès se rapproche de plus en plus de Joachim, qui ne fait rien pour la repousser. Il en a marre de combattre une chose qu'il désire au fond de lui. À quoi bon ? Peut-être devrait-il se lâcher, fuir son quotidien qui ne le satisfait pas assez. Qu'est-ce qu'il risque, après tout ?

Ils font une halte au même endroit que la veille, assis l'un à côté de l'autre pour admirer le paysage. Mais tous deux ont autre chose en tête. C'est une nouvelle fois Inès qui fait le premier pas. Elle menace maintenant clairement l'espace vital de Joachim. Ses lèvres s'approchent et finissent par se poser sur celles de l'homme que les scrupules rattrapent finalement et qui met fin à ce contact après plusieurs secondes. Le regard perdu, il hésite encore. Inès l'observe, pleine de compassion.

— Je... je ne... tente-t-il d'expliquer.

— Chut, le coupe-t-elle. Ne dis rien et laisse-toi faire.

Il obéit et ne fait rien quand des mains aux doigts fins viennent se poser sur son torse et commencent à défaire sa chemise, ni quand de douces lèvres viennent cajoler la peau de son cou. Il se contente de frissonner malgré la chaleur intense qui l'envahit. Puis la jeune femme semble prendre une autre partie du corps comme cible, celle qui durcit sous la braguette. En quelques mouvements, un sexe

raide apparaît. Joachim semble manquer de souffle quand sa hampe disparaît dans la gorge d'Inès.

Le plaisir est immédiat. Joachim se laisse aller à savourer le moment. Inès met une ardeur qui le déstabilise. La tension grimpe et atteint rapidement le sommet. Il sent qu'il ne tiendra pas longtemps, mais peu lui importe : seule l'extase imminente l'intéresse. Et l'orgasme vient. Joachim se vide durant un moment éphémère de toute sa frustration accumulée depuis bien trop longtemps, offrant le tout à la gorge d'Inès.

Une fois l'affaire finie, Joachim est pris d'un sentiment de culpabilité bien qu'il soit heureux d'avoir franchi le pas. Il a pris un plaisir intense qu'il ne regrette pas. En revanche, il ne souhaite pas pour le moment s'attarder plus longtemps avec la jeune et jolie Inès. Il ne sait cependant pas comment mettre fin à leur entrevue sans passer pour le salaud qui se tire une fois qu'il a eu ce qu'il désirait. Il s'excuse maladroitement et finit par rentrer chez lui.

Curieusement, il ne repense nullement à son aparté au moment de rejoindre sa fiancée. Il est juste heureux de la retrouver et l'embrasse passionnément. Sam est agréablement surprise de l'enthousiasme qu'il manifeste. Cela fait longtemps qu'elle ne l'avait pas vu si détendu. Tout ça l'émoustille et lui donne des idées coquines. C'est donc au lit qu'ils finissent la soirée par une séance torride.

Le lendemain, les deux amants ont du mal à se séparer. Samantha a encore pas mal de boulot et doit partir, mais c'est bien la première fois qu'elle serait prête à mettre ses autres responsabilités de côté pour un moment. Mais pas le choix : il reste encore beaucoup à faire, alors elle décolle de chez elle après un dernier baiser à Joachim.

Lui ne travaille pas puisque c'est son jour de repos, et il compte bien en profiter. Son programme est simple : prendre du temps pour lui ! Télé, sieste, jeux vidéo, balade, cuisine, de quoi bien le détendre. Et pourquoi pas préparer un dîner romantique pour

Sam et lui ? Une sonnerie vient cependant perturber ses projets. Il part ouvrir la porte et découvre une Inès dans une robe bleue virevoltante.

— Inès... Que fais-tu là ? C'est risqué.

— Je sais, mais je sais aussi que ta femme est partie. Je l'ai vue. J'avais très envie de te voir.

— Écoute, tente-t-il, je ne pense pas que ce soit raisonnable. C'était très bien hier, mais ça ne doit pas se reproduire.

— Ah oui ? On peut essayer d'autres trucs si tu veux...

— Non, tu ne m'as pas compris : je ne veux plus que nous nous voyons.

— À d'autres ! Je te connais bien, et je sais que tu veux vraiment.

Elle entre sans permission. Joachim souffle d'exaspération. Visiblement, elle n'a pas l'air de comprendre le message. Bon, il ne va pas la brusquer et attendre qu'elle comprenne doucement d'elle-même. En attendant, il peut toujours lui servir un verre et discuter un peu avec elle ; il lui doit bien ça. Il ferme donc la porte et invite la jeune femme dans le salon.

Il n'a pas le temps de prononcer le moindre mot que déjà Inès est sur lui à se frotter et à l'embrasser. Pris par surprise, son corps réagit avant son esprit. L'excitation grimpe vite. Il faut avouer qu'Inès sait s'y faire. Bizarrement, lui avoir cédé déjà une fois rend la résistance plus ardue. Après tout, quel mal y a-t-il à se donner à elle une nouvelle fois ? Il aura bien le temps plus tard de prendre ses distances. Et puis, ce que Sam ne sait pas ne peut pas lui faire du mal. C'est fou comme parfois le fait d'être stimulé sexuellement peut faire voir une situation sous un autre angle...

Joachim emmène donc Inès dans sa chambre. Ils s'embrassent avec passion et se jettent sur le lit. Après plusieurs échanges de baisers et de caresses, Inès prend un peu de recul pour observer son environnement : les rideaux rouges aux fenêtres, la grosse armoire, la table de nuit avec une petite lampe bleue et une photo dans un cadre. Son regard s'arrête sur ce dernier élément. On voit une

jeune femme aux cheveux blonds coiffés en chignon tenant dans ses bras un jeune garçon d'environ sept ans.

— Je ne savais pas que tu avais un fils, fait-elle en désignant le cadre.

— Hein ?... Ah, Luc ? Non, ce n'est pas mon fils. C'est celui de Kathy, la meilleure amie de ma fiancée. Sam est sa marraine et elle est littéralement dingue du petit.

— Ah oui ? Elle le voit souvent ? Il habite dans le coin ?

— Ouais, ils habitent à Méronze, mais avec nos différents emplois du temps, nous n'avons pas toujours le temps de nous voir.

Inès prend le cadre dans ses mains pour regarder plus attentivement. Elle le scrute un long moment puis la pose et se retourne vers Joachim, un sourire satisfait.

— Bon, et si nous passions aux choses sérieuses ?

— C'est justement ce que j'avais en tête.

Leurs corps se frôlent, puis se frottent et se collent. Ils s'allongent de tout leur long. Les mains expertes d'Inès arrachent des gémissements de soumissions à son amant.

— As-tu des cordes ou de quoi s'attacher ? lui murmure-t-elle à l'oreille d'une voix sensuelle.

Intrigué, Joachim part chercher ce qu'elle demande. Il revient rapidement dans la chambre, de plus en plus émoustillé. Décidément, cette fille est pleine de surprises ! Il s'avance vers elle, prêt à l'attacher.

— Non, pas pour moi. Pour toi...

Il hésite ; ce n'est pas comme ça qu'il voyait la suite des événements.

— De quoi as-tu peur ? Tu ne crois tout de même pas qu'une jeune et fragile femme comme moi pourrait te faire le moindre mal ?

— Bien sûr que non !

— Alors fais-moi confiance. Allonge-toi.

Nerveux mais néanmoins excité, il obéit. En quelques mouvements il est attaché au lit, complètement à la merci de la dame. Il teste rapidement la solidité des liens ; visiblement, Inès connaît bien son affaire. Cette dernière s'excuse et disparaît un moment afin « d'aller chercher un dernier ingrédient », affirme-t-elle. Elle revient plusieurs minutes après, un couteau de cuisine dans les mains. Joachim est tout à coup moins rassuré, d'autant plus que le sourire d'Inès semble sadique.

Elle grimpe à califourchon sur lui et s'empale sur son sexe. Elle oscille sur sa hampe tandis qu'elle fait danser la lame sur les pectoraux de Joachim, qui frissonne de plaisir et d'inquiétude. Il ne sait pas à quel jeu elle joue. Curieusement, le danger que représente le couteau met tous ses sens en alerte et lui permet de ressentir le plaisir avec une intensité extrême.

— Je pourrais te le planter là, fait-elle en jouant avec le couteau, et tu ne pourrais rien y faire. Je pourrais d'un coup sec t'ôter la vie en un fragment de seconde ou, si je le voulais, je pourrais te faire quelques entailles et te laisser te vider lentement de ton sang.

— Et si tu posais plutôt ça sur la table de nuit ?

Elle lui colle la lame contre la gorge.

— Allons, amour ! Je suis sûre que tu adores ça. C'est tellement excitant, le danger... C'est quand on frôle la mort qu'on se sent vraiment vivant, n'est-ce pas ?

— D'une certaine manière, si. Mais...

— Silence, esclave ! s'esclaffe-t-elle. Tu es en mon pouvoir, et si tu tiens à éviter la moindre égratignure, tu feras tout ce que je veux ! C'est compris ?

— Oui...

— Oui qui ? demande-t-elle en appuyant la lame de façon menaçante.

— Oui, maîtresse.

— Bien ! Maintenant je veux te sentir jouir.

C'est une sensation nouvelle pour Joachim. Son cœur bat la chamade. Il ne s'était jamais trouvé dans une telle position de soumission. Il doit avouer être totalement affolé de désir. Être si vulnérable, remettre sa vie dans les mains de l'autre décuple le plaisir. Il n'a d'autre choix que de s'abandonner complètement à Inès.

— Allez, jouis ! ordonne-t-elle avec autorité.

Elle oscille de plus en plus rapidement sur le sexe du garçon afin de lui arracher son orgasme. Elle sait qu'il est sur le point de rompre, de se déverser en elle. Cette pensée la réjouit. Elle ne s'imaginait pas prendre autant de plaisir à utiliser cet homme. Les râles masculins sont de plus en plus bruyants. Joachim semble avoir complètement oublié la lame qui lui colle à la gorge et se concentre uniquement sur son plaisir. C'est au moment de l'éjaculation que le couteau lui tranche la gorge. Il n'a pas le temps de comprendre ce qui lui arrive que déjà sa vie s'évanouit.

La jeune femme l'observe sans la moindre émotion se vider doucement de son sang. Elle insère sa lame dans la bouche du type et lui tranche les joues afin de lui dessiner un sourire morbide, et ainsi signer le crime. Puis elle se lève comme si de rien n'était, va prendre une douche rapide pour se nettoyer du sang, se rhabille et compose un numéro de téléphone.

— Allô ? lui lance une voix masculine.

— C'est moi, Amour. Ça y est, j'ai fait ce que tu m'as demandé.

— Bien, Mad. Je savais que tu parviendrais à rendre à ce pauvre homme le sourire aux lèvres. As-tu appris quelque chose d'intéressant ?

— Oui. Il semblerait que la lieutenante a un filleul à qui elle tient particulièrement et qui habite Méronze.

Elle se sert du téléphone pour prendre en photo le portrait du garçon et l'envoyer à Aymeric.

— Bien, je m'occupe de lui. On se rejoint où tu sais. Juste que, sur la photo que tu m'as montrée, je ne le trouve pas très souriant. Peux-tu arranger ça ?

— Bien entendu.

Elle raccroche et se sert du sang de Joachim pour dessiner un sourire sanglant sur les lèvres du petit Luc.

Sauver Luc

Fanny dort à poings fermés. Sa mine est affreuse. Son père, le visage éreinté, l'observe dans un silence pesant.

— Comment va-t-elle ? questionne Samantha Gerald, à deux pas derrière lui.

— Pour une fois elle semble dormir paisiblement. Entre les douleurs qui l'élancent et les cauchemars qui l'agitent, c'est plutôt rare en ce moment.

— Je suis désolée, murmure-t-elle, sincère. Si seulement j'avais...

— Tu n'as pas à être désolée, ce n'est pas ta faute. Ce sont eux les responsables... Et au boulot, comment ça se passe ?

— C'est la folie ! Tout le monde est sur le pied de guerre. On met tous les moyens en œuvre pour les retrouver.

— J'aimerais tant pouvoir aider...

Oui, mais Jyrall ne peut pas puisqu'on lui a retiré temporairement son badge en attendant qu'une enquête officielle détermine son rôle dans toute cette affaire. Personne au commissariat ne le croit, bien entendu, réellement complice avec le couple de criminels, mais il a aidé l'évasion d'un fugitif. C'est sa carrière qu'il risque ! Le commissaire Gerald, le père de Samantha, fait tout pour retarder cette enquête afin de laisser le temps à un de ses meilleurs éléments de se remettre des événements.

— Tu es mieux ici à veiller sur ta fille. C'est un moment difficile pour elle. Elle a besoin de son père.

— Je sais. Et moi j'ai besoin de les voir derrière les barreaux... ou six pieds sous terre.

— Elle est forte, ajoute-t-elle. Elle s'en remettra.

Jyrall sourit mais n'a pas l'air tout à fait convaincu. Il craint les séquelles psychologiques qu'un évènement aussi traumatisant pourrait lui laisser.

Un portable vibre ; Gerald sursaute. Elle s'excuse auprès de son collègue et répond. Elle reconnaît rapidement la voix déboussolée à l'appareil : c'est Kathy, sa meilleure amie.

— Sam, Sam, semble-t-elle paniquée, Luc a disparu... C'est horrible !

— Quoi ? Comment ça, Luc a disparu ? Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Jyrall tend une oreille inquiète.

— Il avait disparu quand je suis venu le chercher à la garderie. J'ai tellement peur ! Il a échappé à leur vigilance quelques secondes et voilà le résultat ! Pitié, il faut que tu m'aides.

— Calme-toi, Kathy, on va le retrouver. Il ne peut pas être bien loin. Ne bouge pas, j'arrive dans une demi-heure environ.

Samantha raccroche, le visage blême. Elle jette un coup d'œil à Jyrall et comprend qu'il pense exactement la même chose qu'elle.

— C'est eux, sans aucun doute ! affirme-t-il.

— Mais comment auraient-ils pu connaître son existence ?

— Je n'en sais rien... Par quelqu'un de ton entourage peut-être.

— Mais qui ? Ce n'est pas comme si j'avais une vie sociale ultradéveloppée. Ils n'auraient pas osé s'approcher de mon père. Ils ne connaissaient pas Kathy... Peut-être Joachim ?

Elle compose rapidement son numéro. Cela sonne dans le vide. Une boule au ventre se fait de plus en plus présente.

— Il ne répond pas ! Il est peut-être à la maison. Je devrais aller y jeter un coup d'œil rapidement.

— Je viens avec toi, lance Jyrall.

— Et si c'était une diversion pour nous éloigner de l'hôpital et venir finir le travail ? s'inquiète-t-elle. Tu ferais mieux de rester là.

— Je viens avec toi, insiste-t-il. Tu n'as qu'à appeler quelques officiers pour venir monter la garde.

⋆

Cela fait pas mal de temps que Mad n'a pas mis les pieds à Méronze. Il est étrange pour elle d'y retourner après tout ce qu'elle a vécu. C'est là que toute son histoire avec Aymeric a commencé. Elle était seule, perdue la première fois qu'elle est arrivée ici, puis elle est tombée sur Bruce. Elle a cru l'aimer, mais la vérité c'est qu'il n'était qu'une étape avant le véritable amour.

C'est vrai qu'il est risqué pour tous les deux de revenir ici, mais Madeline connaît bien les lieux et sait où se réfugier. C'est chez une ancienne connaissance, une jeune femme rencontrée en boîte que Mad a sauvée d'un ex trop violent, qu'elle doit retrouver Aymeric. Pour la remercier, cette femme lui a alors offert l'asile quelque temps chez elle. C'est ce qui a amené Mad à Méronze. Cette dernière n'est restée que quelques jours, mais l'autre lui a fait promettre de ne pas hésiter à revenir en cas de besoin, même en cas d'absence, lui offrant un double de ses clés. Madeline sait qu'en cette période de l'année son amie est absente – ce qui est plutôt pratique puisqu'elle est sûre qu'elle n'approuverait pas ce qu'ils s'apprêtent à faire avec Aymeric.

Mad tape cinq coups lents et fermes sur la porte ; Aymeric lui ouvre. Elle entre, se jette dans ses bras et l'embrasse à pleine bouche.

— Alors ? demande-t-elle. Tout s'est bien passé ?

— Oui. C'était plus facile que ce à quoi je m'attendais.

— Où est-il, là ?

— Je l'ai attaché dans la cave. Tu veux le voir ?

— Non, Amour, c'est toi que je veux ; tu m'as tellement manqué...

Elle l'embrasse de nouveau et se frotte à lui afin de titiller sa virilité. Aymeric répond à ses baisers et lui caresse les fesses avant de, finalement, la repousser.

— Allons, Mad, nous ne nous sommes séparés que quelques heures.

— Je sais, mais c'était déjà trop long. J'ai envie de toi. Je suis une vilaine fille, j'ai envie que tu me fasses mal !

— Bon, soit. Je suppose que nous avons un peu de temps devant nous.

⋆

Samantha Gerald entre à vive allure dans son appartement, Stéphane Jyrall juste derrière elle.

— Joachim ? appelle-t-elle. Joachim ?

Pas de réponse. Elle cherche partout au rez-de-chaussée. Nulle trace de son fiancé. La voilà de plus en plus inquiète.

— Il est peut-être sorti, intervient Jyrall.

— Sans fermer la porte à clé ? Cela ne lui ressemble pas.

Elle décide d'aller voir à l'étage. Son collègue préfère attendre en bas. Soudain, un hurlement d'horreur ! Jyrall change d'avis et se précipite à son tour à l'étage. Il rejoint la lieutenante dans la chambre. La scène qu'il découvre lui glace le sang : allongé nu et attaché dans le lit, Joachim gît, la gorge tranchée, un sourire macabre dessiné au couteau. Il y a du sang partout. Au pied du lit, Samantha est agenouillée, abattue, en larmes.

— Ils sont venus là ! crache-t-elle entre deux sanglots. Ils se sont introduits et l'ont assassiné !

— Il n'y a pas de trace d'effraction ni de lutte, remarque Jyrall.

C'est au moment où les mots sortent de sa bouche qu'il comprend qu'il vient de faire une erreur : cela ne peut vouloir dire qu'une chose.

— Non, elle est venue seule ; c'est Joachim qui l'a fait entrer. Il a couché avec elle ? C'est de ma faute alors ? Tout ça, c'est parce

que je ne lui apportais pas assez d'attention ? Parce que j'étais trop distante à cause du boulot ?

— Non, tente de rattraper le coup Jyrall. Sam, les seuls responsables, ce sont eux. Tu n'as rien à te reprocher. Tu faisais ton métier, c'est tout !

Oui, mais il en faudra bien plus pour enlever ce sentiment de culpabilité. Toutes ces fois où Joachim réclamait son attention et qu'elle n'a pas su écouter. Non, elle n'avait pas envie d'écouter. Elle avait déjà assez de soucis au boulot, elle ne voulait pas prendre en plus en charge ceux de son fiancé. *« Quelle égoïste ! »* se morfond Samantha.

Sur la table de nuit, Jyrall repère la photo du jeune Luc avec un sourire dessiné au sang.

— C'est bien eux qui ont enlevé ton filleul, reprend-t-il. Il faut le retrouver, et vite. Relève-toi, il n'y a pas de temps à perdre.

Sam reprend ses esprits, passe une main sur ses yeux pour essuyer ses larmes et se relève. Elle s'empare de son téléphone pour appeler ses collègues, signaler le meurtre et l'enlèvement, et ordonner la mise en place des opérations. Sa voix est déterminée et sombre. En peu de temps, la ville sera bouclée par la police. S'ils sont encore ici, le couple de criminels est pris au piège. Cette fois, ils ne pourront pas s'échapper.

Après avoir raccroché, Gerald se met en route pour le commissariat. Jyrall, souhaitant se rendre utile et ayant lui aussi des comptes à régler, veut la suivre mais elle refuse.

— Non, tu n'as pas d'arme et tu es suspendu. C'est trop risqué. Reste en dehors de tout ça. Tu seras beaucoup plus utile à ta fille en restant à ses côtés.

Et elle disparaît peu après. Dans peu de temps, les premières équipes arriveront pour baliser la scène de crime et l'analyser. Jyrall, lui, retourne à son véhicule et frappe de colère ses poings sur le volant. Ses mains tremblent de rage. Diable, ces deux-là auront causé bien des dégâts ! Il se sent si inutile, coincé à l'hôpital tandis

que les deux fugitifs courent encore. Il aimerait faire quelque chose lui aussi. C'est décidé : il va partir à leur recherche de son côté en remontant les différentes pistes que la police avait. Il se jure pourtant de n'y aller qu'en éclaireur. S'il repère quelque chose, il appellera tout de suite ses collègues et ne prendra pas de risques inutiles. C'est tout ce qu'il peut faire.

⋆

Aymeric est encore assoupi quand Mad rouvre les yeux. La sieste aura été de courte durée. Impossible de se reposer ; un mauvais pressentiment lui tord l'estomac. Son ombre, elle aussi est agitée, mais plus d'impatience. Madeline aurait aimé s'enfuir loin de Méronze avec son homme, mais celui-ci voulait faire payer les flics. Jusqu'alors, si elle avait si bien réussi à échapper à la police, c'est qu'elle ne jouait pas avec eux. Elle les évitait autant que possible. Qu'importe, elle est prête à tout pour lui. Désireuse d'accomplir le moindre de ses désirs, elle a accepté de l'aider.

Elle se rend dans la cuisine, histoire de se changer les idées en se remplissant l'estomac. Quelques fruits feront l'affaire. C'est là qu'elle entend des gémissements en provenance de la cave. Elle décide d'aller voir le petit Luc ; jouer un peu avec lui – ou plutôt le torturer un peu – devrait la distraire un temps et satisfaire sa part d'ombre.

Elle le trouve à genoux, les mains ligotées à une poutre. L'enfant est en larmes. De la morve lui coule du nez. Effrayé, il se recroqueville comme il peut quand il entend quelqu'un descendre les escaliers.

— N'aie pas peur, je ne vais pas te faire de mal, lui ment-elle.

Elle s'approche, le prend dans ses bras. Il a un mouvement de recul, mais finalement se laisse faire et commence à se détendre.

— Je m'appelle Madeline. Et toi, c'est bien Luc ?

— Oui... hésite-t-il en pleurnichant. Vous allez vraiment pas me faire de mal ?

— Moi ? Non. Mais mon amoureux là-haut, je ne parierais pas autant. Tu sais, il a une vilaine dent contre ta marraine et je crois qu'il est bien décidé à se venger sur toi.

Le regard de Luc s'embrase de terreur.

— Mais je n'ai rien fait, moi ! J'vous en prie, laissez-moi partir !

— Je voudrais bien, mais mon amoureux ne serait pas content. Et moi je n'aime pas quand il n'est pas content. Je fais tout pour lui faire plaisir.

Elle le serre fort contre elle comme si elle voulait le rassurer et lui chuchote à l'oreille :

— Franchement, j'ai très peur pour toi. Mon amoureux va te faire très très mal.

Luc, pris de panique, la repousse et se débat. Elle fait mine de se montrer compatissante, mais en elle-même elle est ravie.

— Maman ! Maman ! Je veux ma maman ! hurle le petit.

Madeline recule, révulsée, et lui jette un regard noir.

— Ta mère ? Ta mère ne viendra pas pour toi. Il n'y a que moi ici !

— MAMAN ! continue-t-il malgré tout.

— Tais-toi ! le gifle-t-elle, ayant perdu son calme.

— Je te déteste ! lui crache-t-il. Tu es une méchante dame. Je veux ma maman !

Rien n'y fait, le petit continue de hurler et d'appeler désespérément sa mère. Madeline observe ses mains trembler. Elle s'étonne de la colère dans laquelle les malheurs du petit l'ont mise. Très vite, elle comprend que cela lui évoque son passé. *« Ta mère ne viendra pas pour toi. Il n'y a que moi ici ! »* Ce sont exactement les mots que lui avait soufflés son père après le décès de sa mère. Elle était désespérée à cette époque, seule au monde. Et aujourd'hui elle se comporte comme son fumier de géniteur.

Déboussolée par une vague de sentiments contradictoires, elle fuit en courant par les escaliers, referme la porte derrière elle et tombe à genoux. Que lui arrive-t-il ? Une boule à l'estomac la

fait souffrir. Des nausées la tourmentent. *« Qu'est-ce que j'ai fait, maman ? »* se demande-t-elle. Ce n'est qu'un enfant innocent comme elle l'était à l'époque. Madeline pleure *« Tu disais que tu serais toujours là pour moi, mais tu es partie, tu m'as abandonnée ! »* Elle sent soudain comme une présence près d'elle, quelque chose de bienveillant, une lumière qui chasse les ténèbres qui se terrent dans son cœur. Madeline se recroqueville et chantonne la berceuse de sa mère.

C'est peu après qu'Aymeric arrive. La jeune femme se relève et accourt dans ses bras réconfortants. Elle l'embrasse.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demande-t-il.

— Rien, le petit pleure, juste de peur.

— Il ne pleurera plus longtemps ; c'est le moment !

Le cœur de Madeline fait un bond d'horreur. La perspective de faire du mal à l'enfant ne la laisse plus autant indifférente.

— Attends, es-tu sûr de vraiment vouloir cela ?

— Bien entendu. J'imagine déjà la gueule que fera la lieutenante quand elle retrouvera les différents morceaux.

— Servons-nous plutôt du gamin comme appât. Attirons Gerald dans un piège. Gardons le petit intact jusque-là.

— Hum, je crois que je préfère mon idée.

— Comme tu veux, Amour... lâche-t-elle, déçue.

Voilà qu'elle s'inquiète du sort du petit alors que quelques minutes plus tôt elle se plaisait à le tourmenter. S'est-elle identifiée à lui, ou son instinct maternel s'est-il réveillé ? Elle n'en sait rien. Elle sait juste qu'elle doit faire quelque chose pour le protéger, ou lui faire gagner un peu de temps. Cela a beau être contre les projets d'Aymeric, Mad ne saurait faire autrement. C'est plus fort qu'elle. Luc a besoin d'aide et n'a qu'elle sur qui compter. Mais Aymeric est décidé et ne semble pas prêt à changer d'avis. Elle sait qu'elle ne parviendra pas à lui faire entendre raison. Comment alors le détourner de sa vengeance ?

Il veut passer mais Madeline lui barre une nouvelle fois la route.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? s'impatiente-t-il.

— Rien, j'avais juste envie de toi, se frotte-t-elle contre lui.

— Rhaa, s'énerve-t-il. Mad, ce n'est pas le moment !

Mais elle ne l'écoute pas et continue sa petite manœuvre. Elle se colle à lui, le caresse et l'embrasse dans le cou. L'homme frissonne de plaisir. Il tente de la repousser une nouvelle fois mais ses ardeurs se réveillent à leur tour. Aymeric saute sur Mad et l'embrasse. Décidément, quand elle veut quelque chose, impossible de lui résister.

— Tu n'es vraiment qu'une salope, Madeline : tu ne penses qu'à ça.

— Oui, Amour, je suis ta salope. Baise-moi !

Il la prend dans ses bras et la jette sur la table de la cuisine où il lui arrache ses vêtements. Pris d'une intense frénésie, il la prend là, violemment, sur la table, la pénètre comme une bête sauvage. Satisfaite, Madeline laisse son amant se défouler sur elle avec enthousiasme. Le plaisir est tellement intense qu'elle en oublie un instant Luc.

⋆

Aymeric, en sueur, retrouve son souffle après un orgasme foudroyant.

— Je crois que j'aurais bien besoin d'une bonne douche, maintenant.

— Oh oui, une bonne douche à deux... sourit-elle à pleines dents.

— Non, je te vois venir ; assez de temps perdu ! Tu iras après si tu veux tandis que je m'occuperai du petit.

Madeline n'insiste pas plus. Tout ce qu'elle voulait, c'était gagner un peu de temps. Dans quel but ? Elle n'en sait rien au juste. Ce n'est pas comme si le petit Luc allait pouvoir échapper à son funeste destin. Non, Aymeric a décidé qu'il ne vivrait pas

une journée de plus. Qui est-elle pour s'opposer à sa décision ? Personne, juste sa dévouée femme.

Elle décide tout de même de se montrer plus tendre avec l'enfant et lui prépare un petit goûter. Elle descend au sous-sol. Luc sursaute au son de la porte qui s'ouvre. Il ne pleure plus mais son regard est vide. Madeline descend les marches.

— Désolée pour tout à l'heure ; je n'aurais pas du te gifler. Tiens, je t'ai apporté à manger.

— Je n'ai pas faim...

— Voyons, Luc, il faut manger. Tu as besoin de prendre des forces.

— Non, je ne veux pas !

— S'il te plaît Luc, ça te fera du bien...

— Je veux ma maman ! recommence-t-il à sangloter.

Le cœur de Madeline se serre. Elle le prend dans ses bras pour le consoler.

— Je sais, mon petit, mais ta maman n'est pas là. Je suis là, moi...

Rien n'y fait, les larmes de Luc ne sèchent pas. Madeline aimerait vraiment faire quelque chose pour lui mais elle ne peut rien y faire. Il est condamné... non, elle ne peut s'y résoudre. Elle hésite et se décide. Elle défait les liens et libère le garçon.

— Viens, dit-elle en lui tendant la main.

Il la regarde, méfiant, avant de se résoudre à lui prendre la main. Elle l'emmène jusqu'en haut des escaliers, franchit la porte de la cave et le dirige vers la sortie. C'est à ce moment qu'Aymeric apparaît. Elle se fige de stupeur devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais, bon sang ? grogne-t-il.

Luc se cache derrière Madeline.

— Il n'y est pour rien, explique-t-elle. Ce n'est pas à lui de payer.

— Pour rien ? Et alors, tu crois que j'y étais pour quelque chose, moi ? Je n'avais rien demandé avant que tu te décides à me faire vivre un enfer.

— Je suis désolée... je ne peux te laisser lui faire du mal.

— Tu te fous de ma gueule, là ? Après tout ce que tu m'as fait subir, tu oses t'opposer à ma volonté ? C'est bien toi qui voulais que je me laisse gagner par mon obscurité, non ? Et maintenant tu m'enlèves ma proie.

Aymeric, le regard ivre de rage, avance vers Madeline et Luc. Mad prend peur, ouvre la porte de la maison et ordonne à Luc de fuir. Aymeric, plus rapide, attrape le gamin par le bras. Madeline se jette sur lui pour lui faire lâcher prise. Furieux, il lui emmanche un violent coup de coude sur le visage. Elle hurle de douleur et recule d'un pas. Aymeric en profite pour balancer Luc plus loin et fermer violemment la porte. Effrayé, le gamin part se cacher sous la table.

— Si tu crois que tu vas m'échapper comme ça, petit merdeux...

Aymeric avance d'un pas lourd vers sa victime, mais Mad est plus rapide et se jette une nouvelle fois sur lui en le frappant de toutes ses forces.

— Arrête ! hurle-t-elle.

Mais les coups de la jeune femme sont inefficaces ; leur seul effet est de mettre Aymeric encore plus en rage. Son poing s'écrase dans le ventre de Madeline. Elle en a le souffle coupé.

— Tu veux jouer à ça ? crache-t-il. Eh bien jouons. L'heure est venue, ma belle, l'heure est enfin venue que je te tue enfin. Tu as fait de ma vie un enfer, tu as tout détruit. Je voulais tous les punir, mais tu es la seule responsable. J'aurais dû commencer par toi.

Un coup dans la mâchoire ; Mad se retrouve à terre. Aymeric ne se contrôle plus. Sa rage le domine complètement. Il donne de puissants coups de pied dans le ventre de la jeune femme qui hurle et pleure de douleur. Elle n'a jamais cru Aymeric capable de la

tuer bien qu'il ait tenté déjà deux fois, mais aujourd'hui elle voit sa fin venir.

Mais l'homme en oublie Luc qui a retrouvé une once de courage, suffisamment pour sortir de son abri et courir vers la porte. Aymeric, qui lui tournait le dos, réalise seulement la fuite du petit quand il entend la porte claquer derrière lui.

— Merde ! jure-t-il.

Il en abandonne Mad et court chercher le révolver. Au même moment, à quelques mètres à l'extérieur, Jyrall patrouille avec sa voiture en éclaireur. C'est alors qu'il voit surgir Luc, affolé. Son cœur bondit de joie. Ce n'est pas trop tard ! Il freine rapidement et lui ouvre la portière passager.

— Vite ! Monte, Luc ! hurle-t-il.

Heureusement, le gamin le reconnaît et lui obéit. Soudain, un coup de feu retentit et le pare-brise explose. Luc hurle de terreur. Aymeric, le révolver à la main, vient de faire son apparition. « Il est là ! » rugit Jyrall. Pendant un court instant, le policier hésite à foncer sur le criminel pour en finir une fois pour toutes, mais le gamin est dans sa voiture : c'est trop risqué pour lui. Il préfère donc redémarrer en trombe et fuir.

D'autres coups de feu se font entendre. Jyrall perd le contrôle de son véhicule ; un pneu a dû être touché. La voiture dérape et percute un lampadaire. Jyrall est sonné sur le coup. Aymeric se précipite vers la voiture pour en finir, mais il fait l'erreur de s'approcher un peu trop près de la portière juste au moment où Jyrall reprend conscience. Ce dernier l'ouvre violemment, percutant le jeune homme qui en lâche son arme. Le flic bondit hors de sa voiture et se jette sur Aymeric avant qu'il ne récupère le flingue.

Cette fois, il le tient ! Ses poings frappent avec fureur, mais Aymeric est plus résistant qu'il en a l'air : il ne se laisse pas impressionner par la puissance des coups de Jyrall. Envahi lui aussi par la rage, la douleur est comme anesthésiée. D'un grand coup de pied il parvient même à repousser son adversaire.

Les deux hommes se relèvent et se font face. Les lèvres d'Aymeric dessinent un sourire mauvais et son regard se tourne vers l'arme qui est à terre.

— Luc, sauve-toi loin d'ici ! hurle Jyrall.

Vite, Aymeric se jette sur le révolver. Jyrall lui fonce dessus pour l'empêcher de l'utiliser. Luc, heureusement conscient après l'accident, réussit à s'enfuir suite au conseil du policier malgré la peur qui le tétanisait. Il court de toutes ses forces. Aymeric hurle de rage : sa proie lui échappe. Il serre l'arme dans ses mains comme la mâchoire d'un lion sur le cou d'une gazelle, mais Jyrall, lui maintenant les poignets, l'empêche de viser sa cible qui s'éloigne de plus en plus.

Les deux hommes luttent pour prendre le dessus sur l'autre. Jyrall fait un croche-pied pour renverser son adversaire, dont la chute lui fait lâcher l'arme, qui se retrouve bien vite dans les mains du policier. Cette fois, c'est fini ; il le tient vraiment, lui, le monstre qui a défiguré sa fille.

Jyrall hésite. Ce connard est à sa merci. Il pourrait le buter s'il le voulait. D'ailleurs, il en a très envie. Il sent comme une ombre planer dans son esprit. Ses mains tremblent. Il est prêt à appuyer sur la détente tandis que l'autre l'observe, un grand sourire de défi sur les lèvres. NON ! Jyrall reprend ses esprits. Il ne doit pas céder à la vengeance : la justice lui réglera son compte.

— Bouge plus, fumier ! Je te tiens, espèce d'enf...

— NON ! hurle une voix de femme.

Quelle erreur idiote ! Dans le feu de l'action, Jyrall avait oublié Madeline Kalst qui, le visage tuméfié, vient de sortir elle aussi de la maison, une arme pointée dans la direction du policier. De nouveaux coups de feu tonnent. Jyrall réplique. Une balle atteint Mad à l'abdomen, une autre Jyrall au bras, lui faisant lâcher le révolver.

Au loin, les sirènes de la police se font entendre. Aymeric se précipite vers Madeline. Il récupère son arme et l'aide à se relever.

Il jette un dernier coup d'œil dans la direction de Jyrall, mais le capitaine vient de se mettre à couvert.

— Il faut fuir ! le presse Madeline.

Aymeric revient à ses esprits et aide sa complice à grimper dans leur voiture. Il démarre en trombe tandis que les voitures de police apparaissent tout au bout de la rue.

Acculés

Les sirènes de police hurlent juste derrière eux. Les flics les traquent comme une meute de loups affamés. Malgré la vitesse ahurissante de leur voiture, Aymeric peine à mettre de la distance. Son cœur bat la chamade. Il voit mal comment ils pourraient s'en sortir tous deux. Il a vraiment merdé.

Leur véhicule approche d'un carrefour. Merde, le feu passe au rouge. Aymeric fonce en priant. Une voiture déboule sur la droite. Le garçon l'évite en braquant d'un coup sec. Madeline hurle de douleur en maintenant sa main sur sa blessure. Ce n'est pas passé loin. Un peu plus, et leur course s'arrêtait net !

Quoi qu'il en soit, Aymeric ne peut s'arrêter là. Il doit prendre tous les risques nécessaires pour s'échapper. Il ne laissera pas la police l'enfermer de nouveau.

— Ça va ? demande-t-il, inquiet, à Mad.

— J'ai connu mieux, serre-t-elle les dents.

— Je... je suis déso...

— Concentre-toi sur la route, le coupe-t-elle.

Oui, elle a raison. Ce n'est pas le moment ! L'important est de mettre de la distance avec ces putains de flics qui ne semblent pas décidés à vouloir lâcher l'affaire. Voilà que débarquent de nouvelles voitures au bout de la rue, juste en face d'eux. Ils essayent de les piéger. Aymeric dérape à droite sur une petite ruelle. Madeline hurle.

Aymeric panique de plus en plus. Ce qu'il faut, c'est pouvoir sortir de la ville. Heureusement, pour y avoir vécu pas mal de temps, il la connaît bien. Il se doute que les flics l'attendent sur les artères principales. Il préfère donc tenter sa chance par les petites rues.

Pendant un instant, il croit avoir semé la police. Mais dès qu'il débarque dans la rue des Parasols amenant à la périphérie Ouest de Méronze, la voilà à nouveau sur lui. Cette sortie est elle aussi condamnée. Aymeric est obligé de tourner à droite, vers le centre-ville.

Afin de l'éviter, un automobiliste est obligé de piler, bloquant ainsi l'avancée des flics. Voilà un peu de temps gagné mais cela ne changera pas grand-chose. Le couple est perdu ; cela sonne comme une évidence dans le crâne du jeune homme. Et Mad qui grimace de douleur à la moindre secousse de la voiture...

Voilà les flics qui se rapprochent de nouveau. Aymeric, le cœur emballé, écrase la pédale d'accélérateur et serre les dents. La voiture file à toute allure. Les yeux rivés sur la route, Aymeric réfléchit à un point de sortie. Mais les flics ne le laisseront jamais partir, il le sait.

Soudain, une voiture noire débarque sur sa droite. Le garçon braque d'un coup sec. Mad hurle autant de douleur que de surprise. Le véhicule percute le trottoir. Aymeric en perd le contrôle. Elle dérape. Il freine. La détonation d'un pneu qui éclate résonne. Secousses, choc, la voiture vient de finir sa course le long d'un lampadaire.

Quelques secondes suffisent à Aymeric pour retrouver ses esprits. Mad gémit à côté de lui Il s'empare de son arme, sort de la voiture et se précipite de l'autre côté pour faire sortir Mad. Il l'aide à se maintenir sur ses pieds. Les voitures de police commencent déjà à les encercler. Aymeric tire quelques coups de feu dans leur direction sans trop viser, plus par dissuasion qu'autre chose. D'un coup d'œil furtif, il regarde tout autour de lui, en quête d'un asile.

Sans y réfléchir plus, son choix se porte sur l'enseigne d'un petit restaurant. Aymeric défonce la porte devant lui et aide Mad à s'y mettre à l'abri, le tout sous le regard médusé des quelques clients.

— Personne ne bouge, hurle-t-il pointant son arme devant lui. Toi là, le gros, apostrophe-t-il le patron, ferme les stores de ta boutique.

L'homme, apeuré, s'exécute.

— Vous, poursuit le jeune homme aux clients, mettez-vous tous dans ce coin, et personne ne bouge ou je jure que je n'hésiterai pas.

Madeline, de plus en plus faible, ne tient plus sur ses jambes. Aymeric l'aide à s'allonger par terre. La chemise de la jeune femme est en sang, son visage blême. Aymeric ne comprend que maintenant la gravité de la blessure. Il revit en une fraction de seconde les derniers événements : le maudit gamin, la trahison de Mad, leur combat, le flic, et finalement Mad qui le protège. Et les voilà maintenant pris au piège dans un restaurant minable, les flics ayant déjà sûrement bouclé tout le quartier. Merde, il a vraiment merdé une fois de plus !

« Non, non, non ! panique Aymeric, *Ça ne peut pas se passer comme cela. On ne peut attrapez une ombre. »*

Mad gémit.

— Un médecin ? crie Aymeric en direction des otages. Une infirmière ? Quelqu'un ?

— Moi, – une main se lève – je suis infirmier... enfin, plutôt, je suis étudiant.

— Viens là, lui ordonne-t-il, l'arme à la main. Soigne-la vite.

— Que... qu'est-ce qu'il s'est passé ? hésite l'autre.

— Ta gueule, connard ! Fais ce que je t'ai demandé et ferme-la !

— J'ai besoin de plus d'infos, insiste-t-il pourtant.

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Les flics lui ont collé une balle ! Soigne-la, et vite !

L'étudiant se précipite au chevet de Mad et l'observe rapidement, le visage blême. C'est probablement la première fois qu'il se

retrouve devant une véritable blessure. Il avale sa salive, inspire un bon coup, et se lance à la tâche, examinant la blessure de plus près.

« Bien, se rassure Aymeric, *il va la soigner : voilà déjà un problème résolu. Et après ? Comment échapper aux flics ? »* Il a des otages : jamais la police n'osera risquer leur vie. Peut-être cela lui servira-t-il.

Le téléphone du restaurant sonne soudain. Tous les regards se braquent dessus. Après quelques secondes d'hésitation, un énorme poids sur l'estomac, Aymeric ordonne au patron de décrocher. L'homme obéit et prononce un fébrile *« Allô... »* Après quelques secondes, il tend le combiné à Aymeric.

— C'est pour vous, lui indique-t-il.

La main tremblante, Aymeric s'empare de l'appareil.

— Ici la lieutenante Gerald. Rendez-vous, Aymeric ; vous êtes cernés. N'aggravez pas votre situation. Sortez les mains en l'air, et tout se passera...

— J'ai des otages, la coupe-t-il. Une dizaine de personne : le patron, deux serveuses, et le reste de clients. Foutez-moi la paix si vous ne voulez pas leur sang sur vos mains.

— Ils n'ont rien à voir avec tout ça, reprend-elle. Laissez-les partir.

— Nous avons déjà vécu une situation similaire, Samantha. Et vous comme moi savons comment cela s'est terminé. Je ne plaisante pas. Vous savez que j'en suis capable. Cassez-vous d'ici ou je les bute.

— Vous savez très bien que c'est impossible.

— Ha ha ha, hoquette-t-il de rire. Pourquoi cela ? C'est parce que j'ai enlevé vote filleul ? Vous m'en voulez alors, lieutenante ? Promis, je ne lui ai rien fait, je n'en ai pas eu le temps.

— Cela n'a rien à voir : je fais mon travail, c'est tout.

— Tss ! Vous avez une demi-heure pour quitter les lieux ou je bute un premier otage.

Et il raccroche. Le regard noir, il se tourne vers l'étudiant infirmier toujours positionné auprès de Madeline, en train d'éponger le sang comme il peut.

— Très bien, mec ; t'as une demi-heure pour la remettre sur pieds ou tu seras la première victime.

Le jeune homme, terrorisé, manque de fondre en larmes.

— Vous êtes complètement cinglé ! réagit soudain un des otages à l'allure plutôt sportive. Vous vous imaginez vraiment qu'elle va aller mieux dans une demi-heure ? Elle s'est pris une balle, bon sang !

— Qu'est-ce que tu la ramènes, abruti ? crache Aymeric dans sa direction. T'es médecin ?

— Non, mais... c'est évident. Regardez-la !

Les yeux d'Aymeric se posent sur le corps fragile et tremblant de Mad. Elle lui lance un sourire qui se veut rassurant mais qui est très vite remplacé par une grimace de douleur. Et pour la première fois de sa vie, Aymeric lit la peur dans le regard de la jeune femme ; la véritable peur, celle de la fin, du néant.

— Elle va mourir si elle n'a pas d'urgence de véritables soins...

— FERME-LA ! Ferme-la, abruti, ou je te jure que toi, tu ne tiendras pas une demi-heure.

« Non, Mad ne peut mourir. Pas elle ! Elle est trop forte. » Au fond de lui, Aymeric sait que le sportif a raison mais il refuse de voir la vérité en face. Il espère encore un miracle.

— Et toi, qu'est-ce que tu attends pour la soigner ? feule-t-il vers l'étudiant.

L'autre hésite à répondre mais se lance finalement :

— La balle n'est pas ressortie... Il faut la lui enlever de toute urgence sinon elle mourra. Elle a déjà de la chance d'avoir survécu jusque-là.

— Alors vas-y, fais-le !

— Je... je ne suis pas chirurgien, tremble-t-il. Je ne suis qu'infirmier... et encore... J'en suis incapable. Et puis, même si je l'étais,

je ne pourrais rien faire ici. Il lui faut un environnement stérile et le bon matériel. Et puis il lui faut une transfusion de sang au plus vite. Sa seule chance est de l'emmener tout de suite à l'hôpital.

— Non ! s'oppose Mad. Jamais ! Je suis sûre que tu te sous-estimes. Fais ce que tu dois faire, et vite.

Aymeric commence à douter, mais le regard décidé de Madeline le convainc de ne rien changer à ses plans, malgré la boule d'angoisse qui lui brûle l'estomac. Il sursaute à la nouvelle sonnerie du téléphone. Il décroche.

— Ma chère Samantha, j'espère que vous m'appelez pour me signaler que vous et vos hommes êtes loin d'ici.

— Monsieur Dumas, ici Jérôme Michel, négociateur au sein du RAID. Je souhaiterais discuter avec vous pour trouver ensemble une solution pacifique à cette crise.

— Le RAID ? Eh ben, vous sortez le grand jeu, dites donc ! Jamais je n'aurais imaginé qu'on m'enverrait personnellement le RAID. Me voilà foutu, alors ?

— Comme je vous l'ai dit, mon objectif est de trouver une issue pacifique à ces événements. Personne n'est encore foutu. Mais pour cela, j'ai besoin que vous coopériez avec moi. Ensemble, nous pouvons tous nous en sortir sans dommage. Qu'en dites-vous ?

— Mouais... pas intéressé. Enfin, si je dois vraiment traiter avec quelqu'un, je préférerais que ce soit la lieutenante Gerald, pas un vulgaire inconnu, sans vouloir vous offenser.

— Elle n'est malheureusement plus disponible. C'est mon unité qui est en charge des opérations.

— Vos petits jeux ne m'intéressent pas. Je ne négocierai qu'avec la lieutenante. Voyez-vous, elle et moi avons un passif commun. Elle m'a en quelque sorte dans la peau ! J'y peux rien, c'est physique.

— Justement, elle est trop impliquée dans cette affaire pour rester objective. Je...

— Hé, Jéjé, vous oubliez que je suis en position de force ; je pourrais tirer une balle dans la tête d'un otage à n'importe quel moment, surtout si je n'obtenais pas satisfaction.

L'autre hésite, mais finalement cède. De toute façon, Aymeric n'est pas dupe : le RAID restera derrière la lieutenante à lui dicter ses moindres faits et gestes.

Moins d'une minute après, la voix de Gerald résonne dans l'appareil. Plus disponible, mais visiblement elle n'était pas loin.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle sèchement.

— Rebonjour, déjà. J'passais juste aux nouvelles. Dis-moi, Sam, comment ça avance, le mariage ?

Petit silence. Aymeric pourrait presque l'entendre serrer les dents.

— Je demande ça parce qu'on s'inquiétait. Joachim ne semblait pas très heureux ; on avait peur qu'il ait quelques doutes. Mais nous nous sommes occupés de lui et avons su lui redonner le sourire.

— À quoi jouez-vous, Aymeric ? Pourquoi cherchez-vous à me pousser à bout ?

— Dites-moi, Lieutenante, me méprisez-vous ? Après tout, j'ai défiguré la fille de votre collègue, j'ai poussé Mad à assassiner votre fiancé après avoir couché avec lui, et j'ai enlevé votre jeune filleule. Je l'aurais tuée si Mad ne m'en avait pas empêché. Comment vous sentez-vous après tout cela ? Vous voudriez me voir mort ?

— Je mentirais si j'affirmais le contraire, mais là n'est pas mon but. Mon objectif n'est pas de voir plus de sang couler aujourd'hui, le vôtre comme celui des otages ou de mes collègues.

— Ah oui, vous ne faites que votre métier, j'oubliais ! Eh bien, si tel est vraiment le cas, quelle exemplarité, Officière. J'oubliais que vous êtes tellement dévouée à votre métier que vous en avez négligé votre fiancé. Le pauvre, il n'aurait pas eu besoin d'aller voir ailleurs si vous vous étiez correctement occupée de lui !

À l'extérieur, une larme coule de l'œil de Samantha Gerald et ses poings se serrent de rage. Il a mis le doigt là où ça fait le plus

mal. Elle est persuadée que c'est de sa faute : si elle avait fait les choses différemment, ses proches n'auraient pas été en danger... Non, il cherche à jouer avec elle ; elle ne doit pas entrer dans son jeu, elle doit garder la tête froide. Elle ne doit pas oublier son objectif : libérer les otages. Elle aura tout le temps de se morfondre pour ses fautes quand tout sera fini.

— Votre compagne est blessée, rappelle-t-elle. Elle a besoin de soins d'urgence. Rendez-vous tout de suite et nous l'enverrons à l'hôpital sur le champ.

Aymeric jette un nouveau coup d'œil sur Mad allongée et l'étudiant près d'elle. Ce dernier, à part éponger le sang, n'a pas fait grand-chose depuis tout à l'heure. Nul doute qu'il ne peut compter sur cet incapable. Pourtant, doit-il se rendre ?

— Oui, en effet, Mad est blessée. Mais nous n'allons pas faire à votre façon : vous allez m'envoyer un médecin et le matériel nécessaire pour la sauver ou je bute un otage.

« Bien, se réjouit Samantha Gerald, *les négociations peuvent enfin commencer. »* Elle reprend la main sur la conversation :

— Je vais voir ce que je peux faire, mais il me faut quelque chose en échange. Disons... la moitié des otages. Libérez-les, et vous aurez ce que vous demandez.

— Vous vous foutez de moi ? Vous tenez vraiment à ce que je bute un otage sur le champ ?

— Mais faites donc : si le moindre otage meurt, vous pouvez dire adieu aux soins de mademoiselle Kalst. Vous ne nous laisserez que le choix de lancer un assaut.

— Très bien, finit par céder Aymeric. Mais un otage devrait suffire.

— Non, c'est trop peu. Vous en demandez trop pour que cela soit équitable.

— Alors trois otages !

Gerald hésite mais s'accorde finalement sur ce nombre. Trois otages, c'est déjà un bon début. L'important, c'est qu'il soit prêt à

coopérer. Tant que cela se passe ainsi, elle a une chance de tous les sauver. Elle lui affirme qu'il lui faut un peu de temps avant de pouvoir répondre à la demande, qu'elle le recontactera une fois qu'ils seront prêts pour l'échange.

Aymeric raccroche et se tourne de nouveau vers Mad et l'étudiant.

— C'est ton jour de chance, gamin : ils vont nous envoyer un vrai médecin. Quant à toi, je te libère avec les deux serveuses ; tu ne m'es plus d'aucune utilité.

— Tu... tu leur fais confiance ? demande Madeline.

— Pas vraiment, mais je ne vois pas l'intérêt qu'ils auraient à nous la mettre à l'envers. Ce serait trop risqué pour les otages.

Aymeric s'agenouille devant Mad et lui prend la main tandis que l'étudiant, rassuré, rejoint le reste des otages.

— Mad, je suis désolé pour tout à l'heure ; j'avais complètement perdu la tête, obnubilé par ma vengeance. Je ne voulais pas ce que je t'ai fait. Je te promets que je ferais tout pour que nous nous en sortions tous les deux et que nous soyons heureux.

— Tss ! siffle une voix derrière eux.

Aymeric se retourne vers les otages. Le sportif l'observe avec un regard méprisant.

— Imbécile ! Tu crois vraiment que vous allez vous en sortir ? Les flics vont vous buter, c'est tout. Et si ce n'est pas le cas, vous croupirez en prison comme les bêtes de foire que vous êtes !

— Des bêtes de foire ? s'énerve-t-il en pointant le révolver sur lui.

— Ouais, des débris de l'humanité, des débiles, des cinglés. Tu crois que tu me fais peur avec ton flingue ? T'es qu'un minable qui ne vaut rien sans ton arme. J't'emmène sur un ring de boxe et je te fous KO en un rien de temps !

— J'ai toujours eu horreur des gros bras sans cervelle qui s'imaginent que seul le muscle compte. Tu devrais la fermer avant que je me lasse de tes conneries et que je te foute une balle entre

les yeux. Tu t'imagines qu'être boxeur fait de toi un champion ? T'es qu'un minable, comme tous les autres.

— J'suis pas boxeur, je suis coureur de cent mètres. La boxe, c'est juste en plus.

— Ouais, bah, ta gueule !

Le sportif obéit de mauvaise grâce mais ses yeux continuent de parler pour lui. Aymeric tente de l'ignorer, mais en vain *« Qu'est-ce qu'il en sait, ce con ? Il se permet de juger sans rien connaître. Et qu'il arrête de me regarder comme ça, cet abruti ! »*

— Quoi ? Qu'est-ce que t'imagines, connard ? reprend Aymeric, agacé. Tu crois que j'ai toujours été comme ça ? Tu crois que toute cette merde m'amuse ? J'étais un type tout ce qu'il y a de plus banal, avant. J'avais un boulot honnête, j'allais au ciné, je matais des séries, de temps en temps un resto, je traînais avec mes potes et j'étais tombé amoureux. Je ne suis pas un monstre. Je n'ai jamais rien demandé de ce qui m'est arrivé. Le mal s'infiltre partout, sans prévenir, par la moindre brèche, la moindre faiblesse. Il se terre au plus profond de nous. Il est peut-être déjà présent parmi vos proches, vos amis, votre famille ou vous-même, attendant la moindre occasion, la moindre douleur, la moindre peine pour croître et finalement surgir sans prévenir.

— Ah, le joli discours victimaire ! « Ce n'est pas de ma faute, c'est la vie qui n'a pas été tendre avec moi. » C'est ridicule ! Vous n'êtes qu'un cinglé, sinon vous auriez eu la force d'endurer. Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts !

— Expression ridicule ! Si je te tirais une balle dans chaque genou, à terme cela fera-t-il de toi un meilleur coureur ?

— Vous parlez d'être plus fort, intervient Mad avec un souffle saccadé, mais vous n'avez aucune idée de ce que signifie vraiment « être plus fort », ce que nous devons faire pour survivre dans notre situation... À notre place, vous vous seriez écrasé rapidement. Nous avons enduré... argh... et nous nous sommes relevés suffisamment forts pour affronter tous nos ennemis... Nous, nous sommes des

survivants. Vous n'êtes qu'un chiot qui s'acharne après un bâton en s'imaginant être un loup terrifiant... Vous êtes sportif ? Ça vous rassure, ça vous fait vous sentir puissant, ça vous donne l'impression d'avoir le contrôle, mais ce n'est qu'une illusion. Quand les choses commenceront vraiment à dégringoler pour vous, vous vous effondrerez parce que vous ne maîtrisez en réalité... rien... Des types comme vous, j'en ai croisés plein. Je suis toujours là... eux non.

Parler lui a demandé un grand effort, Aymeric le voit bien. Il se précipite de nouveau à ses côtés et lui fait signe de se reposer : elle doit garder ses forces si elle veut s'en sortir. Soudain, le téléphone sonne. Aymeric sursaute et bondit sur l'appareil.

— Allô ? fait-il avec une voix pleine d'espoir.

— Le médecin est là avec le matériel, lance la voix de la lieutenante Gerald. Tenez-vous prêt à procéder à l'échange. Il vous attendra devant la porte du restaurant.

— Très bien, mais pas de coup fourré...

Aymeric ordonne au patron du restaurant de rouvrir les volets afin de libérer l'entrée, mais qu'à mi-hauteur, juste de quoi faire passer quelqu'un accroupi. Ainsi, les flics n'auront pas une vue complètement dégagée sur lui, et les potentiels snipers ne pourront pas l'abattre.

La porte s'ouvre. Apparaissent les jambes d'un type, normalement celles du médecin.

— Vous êtes armé ? questionne Aymeric.

— Non, répond une voix grave.

— Très bien. Faites passer le matériel.

— Faites sortir les otages avant.

— Joue pas au héros, mec : c'est moi qui ai le flingue !

L'autre cède et fait passer un sac contenant les instruments nécessaires pour soigner Madeline. En guise de bonne foi, Aymeric fait sortir les deux serveuses. À quatre pattes, elles se glissent sous le rideau métallique.

— Bien ; à votre tour, ordonne-t-il. Le troisième otage ne sortira que quand vous serez avec nous.

Aymeric tient en joue l'étudiant en cas de coup fourré tandis qu'une tête chauve se glisse à l'intérieur. Le médecin se relève, l'air peu impressionné par la situation. Il observe l'état de sa patiente derrière les verres épais de ses lunettes rondes, prêt à intervenir. Bon, tout à l'air OK. Aymeric s'apprête à libérer l'étudiant...

— Amour, attention ! hurle soudain Mad.

Aymeric a à peine le temps de se retourner qu'il voit arriver le sportif sur lui. Profitant de son inattention, l'autre a voulu tenter sa chance. Aymeric évite de peu qu'un poing s'écrase en pleine face et parvient à repousser son opposant. Il pointe le révolver en direction du costaud mais celui-ci réagit au quart de tour et lui agrippe le poignet pour l'empêcher de viser.

— Aidez-moi ! hurle le sportif au médecin. Il faut lui prendre le flingue !

Pendant ce temps, l'étudiant n'a pas demandé son reste et a fui par la sortie. Abasourdi, le médecin ne réagit qu'avec du retard mais vient prêter main-forte à l'otage. Les trois hommes luttent sans merci. Soudain, un coup de feu retentit. Le docteur tombe à terre. Déboussolé, le sportif recule d'un pas ; Aymeric l'assomme d'un coup de crosse.

— Non ! Non ! Non ! tremble de rage Aymeric. Espèce d'imbécile ! Tu as tout gâché !

Deux autres otages tentent de s'approcher mais Aymeric les fait reculer en les menaçant, puis il ordonne au patron du restaurant de refermer les volets et de rejoindre les autres otages. Nerveux, tremblant, il fait les cent pas dans une mare de sang en visant le sportif inconscient à terre.

— Pourquoi ? Pourquoi ? T'avais juste à te tenir tranquille, imbécile !

Il hésite à faire feu, à le punir en le tuant. Il ne sait plus ce qu'il doit faire. Il pointe son arme en direction du type mais il est

incapable d'appuyer sur la détente. Le téléphone sonne. Aymeric hésite à répondre, mais finalement baisse son révolver et décroche.

— Que s'est-il passé, bon sang ? hurle la voix de Gerald.

— C'est le sportif. Il a voulu jouer au héros, tremblote la voix d'Aymeric. Il... il n'aurait pas dû...

— Quelqu'un a-t-il été blessé ?

Aymeric est incapable de répondre. Après plusieurs longues secondes de silence, Samantha réitère sa question.

— Je... je... je ne voulais pas, je vous le jure... Je voulais vraiment que tout se passe bien...

— Qui a été touché ?

— Le docteur... il est mort, pleure Aymeric. Je ne voulais pas, je vous le jure.

— OK, OK, Aymeric. Surtout calmez-vous, je vous crois. Ne faites rien qui pourrait aggraver encore plus la situation. Asseyez-vous ; nous allons arranger cela.

Déboussolé d'avoir perdu sa seule chance de sauver Madeline, Aymeric ne voit rien d'autre à faire que d'obéir en répétant en boucle qu'il est désolé.

— Je vous crois, Aymeric : vous avez été dépassé par les événements, ce n'est pas votre faute. Vous n'avez jamais voulu ce qui est arrivé aujourd'hui, ni les événements des jours précédents. C'est ça que vous essayiez de me faire comprendre tout à l'heure en cherchant à me pousser à bout. Vous vouliez que je ressente la rage et le désespoir, que je saisisse ce qui vous a fait chuter et perdre la tête. Je le vois, désormais. Au fond, vous êtes resté le même brave type d'avant.

— C'est faux ! Vous... vous êtes arrivez trop tard.

— Trop tard ? Trop tard pour vous sauver, vous voulez dire ? Vous avez cédé à vos démons, mais je sais que l'ancien Aymeric n'a pas disparu. Ne le laissez pas partir : il n'est pas encore trop tard pour lui, ni pour les otages. Il est encore temps de le sauver et de régler la situation pacifiquement.

— Co... comment ?

— Relâchez les otages et rendez-vous, Aymeric. Il en est grand temps. Je vous jure que mademoiselle Kalst sera amenée de toute urgence à l'hôpital et que les médecins feront tout pour lui sauver la vie.

— Je... je... hésite-t-il.

— Aymeric, c'est la seule solution, insiste-t-elle, le sentant sur le point de céder.

— Je vais y réfléchir. Je vous rappelle dans quelques minutes.

— Aymer...

Mais le garçon désespéré coupe la conversation. Il s'approche de Madeline. Tous deux ont les larmes aux yeux. Ils savent que le temps de la dernière séparation est venu. Cette fois, c'est définitif. Aymeric se console en se disant qu'au moins elle vivra. Il lui prend la main, main qui lui paraît terriblement froide.

— Mad... il le faut... c'est la seule solution...

— Non, pleure-t-elle. Ne les laisse pas me séparer de toi... pas encore. Je veux rester avec toi... pour toujours.

Sa voix est maintenant très faible, presque un délicat murmure.

— Mad, tu mourras si nous ne nous rendons pas tout de suite.

— Alors je mourrai ! Je préfère mourir à tes côtés que vivre toute une vie loin de toi.

— Oh, Mad, je suis tellement désolé... Si seulement je n'avais pas...

— Chut... Tu as fait ce que tu avais à faire. Je ne... t'en veux pas.

Il l'embrasse. Ses lèvres aussi lui paraissent anormalement froides.

— Je suis moi aussi désolée, Amour... Je t'ai fait souffrir... j'ai été cruelle... Crois-tu que dans une autre vie nous aurions pu être heureux tous les deux ? Peut-être que si nous avions été des gens normaux, nous aurions pu avoir des enfants... une petite maison près d'un lac... et un chien aussi...

— Oui, Mad, cela aurait été parfait. Nous aurions pu être heureux ainsi.

Il lui passe une main sur la joue pour essuyer ses larmes. Malgré la situation, il ne peut s'empêcher de la trouver bien plus belle que d'habitude. Sa fragilité lui donne quelque chose de précieux, d'éphémère. Elle est sur le point de se briser.

Les yeux fatigués de la jeune femme fixent le plafond. Sa respiration hachée s'accélère. Sa cage thoracique se convulse, à la recherche d'air. Madeline tremble de tout son corps. Une expression de terreur se lit dans son regard. La fin est proche.

— Je... je ne veux pas disparaître, panique-t-elle. Je ne veux pas t'oublier... Je veux rester avec toi pour toujours...

Aymeric, les larmes aux yeux, la prend dans ses bras et la tient fermement pour l'accompagner jusqu'à la fin.

— Madeline, je t'aime, finit-il par avouer.

— Je sais... Je... n'en... ai... jamais... dou... té.

Et puis le corps de Madeline s'affaisse doucement. Plus de souffle, plus de tremblements, plus de battements de cœur, plus rien. Une lourde larme s'écrase sur sa joue, puis une deuxième et une troisième. Aymeric laisse échapper une plainte suffocante, un hurlement bestial de rage et de désespoir. Il dépose lentement le corps à terre et observe ce visage humide où la terreur des derniers instants est figée à tout jamais.

Morte ! Morte ! Morte ! Et voilà, la dernière personne à qui il tenait encore vient de partir. Et ceci, par sa faute. S'il ne s'était pas obstiné à se venger des deux policiers, s'il n'avait pas enlevé le garçon, rien de cela ne serait arrivé et Mad vivrait encore. Ils auraient pu s'enfuir tous les deux et tenter de construire une nouvelle vie ailleurs ; mais non, il a fallu qu'Aymeric n'en fasse qu'à sa tête. Coupable ! Il est coupable ! Il est définitivement trop tard pour faire marche arrière. Tout est perdu. Il a tout gâché.

Non, c'est aussi de la faute de ce connard de sportif. Si cet abruti était resté à sa place, le médecin aurait peut-être pu sauver

Madeline. Gros-Bras a voulu jouer au héros et Gros-Bras a tout gâché. Maintenant, il va falloir qu'il paye sa stupidité. Aymeric, le regard vide, se relève et pointe son arme dans la direction du sportif toujours inconscient. Le téléphone sonne, mais cette fois-ci, ça ne l'arrêtera pas. Qu'importent les conséquences ; Aymeric s'en moque.

— Non ! Ne faites pas ça ! hurle l'un des otages.

Mais c'est à peine si Aymeric l'entend. Un doigt haineux appuie sur la détente et le coup part. La détonation retentit. Un trou apparaît sur le front de l'abruti, puis une flaque rouge derrière son crâne. Plusieurs otages crient d'horreur.

« Coule, sang, coule ! » Aymeric, sans la moindre émotion, observe le liquide couler. Il pensait que voir Gros-Bras mourir soulagerait sa peine, mais il n'en est rien : trop peu de sang pour satisfaire l'ombre qui s'est emparée de lui.

Alors Aymeric se tourne vers le reste des otages terrorisés qui l'observent. Il tend son bras et appuie sur la détente. La foudre s'abat plusieurs fois, faisant une nouvelle victime à chaque coup. Certains tentent de fuir mais la mort les fauche quand même. L'ombre terrée dans le cœur d'Aymeric s'en réjouit. *« Du sang, encore ! »* Gravement blessés, les deux derniers otages tentent de ramper en cherchant désespérément une issue. Aymeric s'approche et, sans état d'âme, les achève.

Une explosion retentit sur sa gauche ; une brèche vient de déchirer le rideau de fer qui protège le restaurant. Le RAID vient de lancer l'assaut. *« Trop tard ! »* Aymeric réagit au quart de tour et se jette à couvert derrière une table. Les policiers pénètrent dans la salle et découvrent le carnage.

— Jetez votre arme ! hurle une voix.

« Et puis quoi encore ? Se rendre ? Accepter gentiment de se faire enfermer jusqu'à la mort ? Jamais ! Il est bien trop tard pour cela. » Aymeric est pris d'un rire nerveux. *« Qu'est-ce qu'ils s'imaginent, ces cons ? »*

— Vous ne pouvez m'arrêter ! hurle-t-il. Vous ne pouvez arrêter une ombre !

Il se relève et pointe son arme dans la direction du premier flic qu'il aperçoit, mais il est abattu avant d'avoir pu appuyer une dernière fois sur la détente.

La vie reprend son cours

Le cercueil de Joachim descend lentement sous terre. Samantha Gerald fait tout pour retenir ses larmes. Elle en a assez de pleurer. Heureusement, la présence de son père et de tous ses proches lui est d'un grand réconfort. Après les derniers mots pour dire adieu à son fiancé une fois pour toutes, le cimetière commence à se vider.

Le soleil brille haut dans le ciel et, après Kathy, c'est son père que Sam serre une dernière fois dans ses bras avant qu'il ne rentre chez lui. Jyrall s'approche à son tour d'elle pour lui témoigner son soutien. Leur accolade est réconfortante aussi bien pour l'un que pour l'autre. Les derniers événements, ils les ont affrontés à deux ; et sans l'autre, aucun des deux n'aurait peut-être tenu le coup.

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ? Cela ne me dérange pas...

— Non, ça ira, répond-elle. Ne t'inquiète pas pour moi. Va retrouver ta fille, elle a besoin de toi.

— D'accord, reconnaît Jyrall, mais appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, même juste pour discuter. N'hésite pas !

— Compte sur moi, lui sourit-elle légèrement.

La vie reprend son cours et Jyrall compte bien retrouver un semblant de calme. L'enquête qui doit déterminer son rôle dans l'évasion d'Aymeric Dumas suit toujours son cours. Tous ses collègues et ses supérieurs ont mis en avant dans leurs témoignages sa droiture et son professionnalisme. « Il ne peut qu'avoir agi sous la

contrainte. » affirment-ils tous. Son avocat est très confiant : selon lui, il retrouvera bientôt une vie normale et son poste.

Stéphane Jyrall ne l'a encore annoncé à personne, mais il compte de toute façon poser sa démission. Il a vu assez d'horreurs durant sa longue carrière et souhaite maintenant une vie posée qu'il pense mériter. Il se sent aussi coupable vis-à-vis de sa fille, estimant que s'il avait été plus présent pour elle, il aurait pu éviter ce qui lui est arrivé. Il ne compte pas refaire deux fois la même erreur. Surtout qu'avec ce qu'elle a vécu, elle va avoir énormément besoin de lui.

Elle est sortie de l'hôpital il y a à peine deux jours. Ses longues cicatrices lui dessinent encore un sourire macabre. Elle a assuré qu'elle allait bien, même si elle pleure le soir quand elle se retrouve seule dans sa chambre, et ce quand elle ne hurle pas dans son sommeil. Elle refuse cependant d'en parler. Sous les conseils de Samantha, Stéphane a préféré prendre un rendez-vous avec un psychologue pour sa fille. Avec un professionnel, elle acceptera peut-être de s'ouvrir un peu plus. Et puis il lui faut du temps pour s'en remettre, c'est normal. En tout cas, Jyrall a hâte que tout ça soit de l'histoire ancienne, que sa fille et lui retrouvent la joie de vivre.

Lui n'est pas resté longtemps à l'hôpital, sa blessure au bras étant plus superficielle qu'elle n'en avait l'air. Le bras en écharpe, il ne peut cependant conduire, devant compter sur les transports en commun pour se déplacer.

À son retour à la maison, Fanny est assise sur le canapé en train de regarder d'un air absent une émission de télévision. Elle lui sourit et accourt pour se réfugier dans ses bras. Il la serre fort contre lui, heureux de pouvoir encore faire ce geste.

— Tu vas bien ? Je n'ai pas été trop long ?

— Oui papa, je vais bien. Rassure-toi, tout s'est bien passé.

— Ouah, mais dis donc, tu sembles avoir sorti le grand jeu, réagit-il, soudain admiratif. Tu es magnifique, ma parole !

— Oh, merci papa, sourit-elle. J'avais envie de me faire belle. Tu aimes vraiment ?

— Bien entendu. Je suis fier d'avoir une fille aussi jolie.

Jyrall ne peut qu'en être satisfait. Pour lui, c'est signe qu'elle ne se laisse pas abattre et qu'elle veut retrouver sa vie d'avant. C'est la jolie robe d'été que sa mère lui avait offerte juste avant de se barrer à l'étranger avec un autre homme qui lui accordait un peu plus d'attention.

— Dis, ça te dirait une soirée pizza ? propose-t-il. Ça fait longtemps, non ?

Elle lève un regard malicieux vers lui.

— Pizza jambon-ananas ?

— Évidemment. Il faudrait juste qu'on fasse quelques courses avant.

— Oh... fait-elle, gênée. OK, je t'attends ici alors.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir avec moi ? Ça te ferait du bien de sortir.

— Papa... soupire-t-elle, les yeux bas. Je... c'est trop tôt.

Il n'insiste pas pour ne pas la brusquer, mais il faudra bien qu'elle affronte un jour le regard des autres. Il se met donc en route et prend rapidement au supermarché le plus proche ce dont il a besoin. Ce coup-ci, assoupie, elle ne l'entend pas rentrer. Il la réveille en posant une main sur son épaule. Elle sursaute en poussant un petit cri effrayé ; il s'excuse et lui demande si elle veut l'aider dans la cuisine. Encore à moitié endormie, elle baragouine quelque chose d'incompréhensible. Son père ne cherche pas à comprendre et la laisse se reposer. Si elle veut l'aider, elle viendra.

C'est l'odeur de pizza s'échappant du four qui réveille la jeune femme une seconde fois. La voilà qui pointe timidement le bout de son nez. Elle observe son père avec une lueur étrange dans le regard. Jyrall lui sourit tandis qu'il met la table pour deux.

— Papa, est-ce que tu m'aimes ? demande-t-elle d'une voix étranglée.

« Quelle question bizarre ! » s'étonne Stéphane. Pourquoi cette interrogation alors que la réponse est évidente ? A-t-elle besoin d'être rassurée après tant de malheurs ?

— Bien sûr, ma chérie !

Et il l'enlace comme il le faisait lorsque, petite, elle était prise d'un gros chagrin. Fanny se serre avec force contre lui. Jyrall est heureux de pouvoir sentir encore le corps chaud de sa fille entre ses bras ; il a eu tellement peur de la perdre...

— Papa, moi aussi je t'aime. Oh, papa, je ferais tout pour toi. Je vais être ta petite fille modèle et serviable. Demande-moi n'importe quoi, je réaliserai le moindre de tes désirs.

Se frotte-t-elle contre lui ? Non, impossible : Stéphane doit avoir mal interprété son geste. Elle cherche juste son contact pour se rassurer, c'est évident, voyons ! Quoi qu'il en soit, mal à l'aise, il met fin à leur étreinte.

— Ma chérie, je ne désire qu'une chose : que tu sois heureuse.

Fanny sourit timidement et baisse les yeux. Jyrall a cru lire une pointe de déception dans son regard. Non, il doit se tromper une nouvelle fois.

— La pizza est cuite, passons à table !

— Oui, papa.

Le repas se fait dans la bonne humeur. Fanny rit gentiment aux blagues de son père et à leurs souvenirs communs. Elle semble beaucoup plus détendue que les jours précédents ; Stéphane s'en félicite. Mais il y a toujours cette lueur étrange qui brille parfois dans son regard, cette lumière sombre que Jyrall ne parvient pas à analyser correctement, comme si elle était ailleurs, que son esprit s'échappait vers d'obscurs rivages. *« Bah, elle doit encore avoir besoin de temps... »* se rassure-t-il. *« Encore quelques jours et elle sera redevenue la jeune et fougueuse Fanny qu'elle était avant. »*

La soirée se poursuit calmement, et après un film, Fanny décide d'aller se coucher. Après avoir fait la bise à son père pour lui

souhaiter une bonne nuit, elle disparaît dans le couloir. Quant à lui, il décide de traîner un peu sur le net avant de trouver le sommeil.

C'est une heure plus tard qu'il entend des rires provenir de la chambre de sa fille. Intrigué, il s'approche doucement et colle son oreille à sa porte. Il l'entend parler. Pas assez fort pour que cela soit compréhensible, mais il est sûr qu'elle tient une conversation avec quelqu'un. Est-elle au téléphone ? Avec une amie peut-être ? Si c'était le cas, Jyrall en serait plus qu'heureux. Il est prêt à tout pour soutenir sa fille dans cette épreuve, mais il sait qu'il ne pourra pas tout faire lui-même. Si Fanny reprend contact avec quelqu'un d'extérieur au foyer, c'est plutôt bon signe.

Satisfait, il retourne dans sa chambre devant son ordinateur. La vie reprend enfin son cours et une ancienne envie se fait soudain ressentir : le désir, en berne depuis l'horrible jour où l'on a défiguré son ange, renaît doucement. Il se redresse avec son membre. Jyrall se dit qu'un petit plaisir solitaire lui ferait le plus grand bien. Il se connecte sur un récit érotique afin de se stimuler davantage, et il ne lui faut que quelques minutes pour atteindre un orgasme libérateur.

Après ça, il s'écroule dans les bras de Morphée et se réveille le lendemain après un sommeil réparateur. Il retrouve sa fille dans la cuisine en pleine préparation du petit-déjeuner. Elle n'est vêtue que d'une légère chemise de nuit. Jyrall ne peut s'empêcher de la trouver ravissante dans cette tenue. Elle ferait tomber bien des cœurs !

Il lui propose de prendre le relais mais elle refuse et lui ordonne de s'asseoir. Il n'insiste pas et lui obéit, se contentant de l'observer faire avec un léger sourire. La voilà qui danse pendant sa préparation et qui chantonne une petite musique, une sorte de berceuse qu'il n'a jamais entendue. Elle semble tellement rayonnante...

Ce sont des pancakes qu'elle prépare. La cuisson lui fait monter l'odeur au nez et lui ouvre l'appétit. Cela fait une éternité qu'il n'en a pas mangés. À l'époque, c'était son épouse qui les préparait,

et il adorait ça ; mais depuis le départ de sa conjointe, personne n'en avait cuisinés.

Fanny lui sert une belle assiette sous une épaisse couche de miel et se prend la même chose. Elle décide de déguster son plat assise sur les genoux de son père. Surpris, Stéphane la laisse faire. Elle était loin d'être une femme quand elle avait l'habitude de s'installer ainsi ; et puis un jour, d'un coup, elle avait décidé qu'elle était trop grande pour ça.

Mais petite, elle se contentait des genoux. Aujourd'hui, elle réclame toutes les cuisses et se colle bien à lui. Le parfum de Fanny – le même que portait sa femme – lui envahit les narines et lui remémore d'anciens souvenirs de bonheur. Les fesses de la jeune femme appuient sur son membre et réveillent légèrement son sexe par réflexe. Jyrall est pris d'un sentiment de honte et repousse toute pensée potentiellement tendancieuse en détournant son attention sur son repas.

— Dis-moi, ma chérie, juste par curiosité, cette nuit, avec qui discutais-tu au téléphone ?

— Quoi ? De quoi parles-tu, papa ?

— Je t'ai entendue rire et discuter ; tu étais sans doute au téléphone.

— Mais non, je n'ai rien fait de tel ; je me suis endormie tout de suite.

— Je suis pourtant sûr de t'avoir entendue...

Elle se lève d'un coup, comme vexée, et va jeter le reste de son repas à la poubelle. *« Je ne suis pas fou ; je l'ai bien entendue rire. Alors pourquoi affirme-t-elle le contraire ? Et pourquoi réagit-elle ainsi ? »* s'étonne son père. Il décide de ne pas insister et de la laisser tranquille tandis que Fanny se sauve en affirmant aller s'habiller. L'homme finit son repas dans le silence.

Le reste de la journée passe à une vitesse folle, le programme de Jyrall étant chargé entre un entretien avec son avocat, quelques soucis administratifs à régler, et deux ou trois bricoles à la maison.

La journée est aussi ponctuée par un coup de fil de Samantha Gerald. Seule chez elle, elle supporte mal la solitude et avait besoin de parler. Les deux collègues restent une bonne heure au téléphone.

— Si tu souhaites voir du monde, n'hésite pas à passer à la maison, à n'importe quelle heure. La porte te sera toujours ouverte, Sam ! conclut Jyrall.

— Merci.

Fatiguée, Fanny se couche de bonne heure. Tout comme elle, son père la suit peu de temps après. Malgré tout, son sommeil peine à venir. Les derniers événements tournent en boucle dans son esprit à cause de ses conversations avec son avocat et Samantha. Il parvient à s'endormir après trois heures.

Un hurlement. Jyrall se réveille d'un bond. C'est Fanny. Il se précipite par réflexe au chevet de sa fille. Il la trouve en train de se débattre dans son lit contre une force invisible. Il la secoue pour la réveiller complètement. Les yeux de la jeune femme s'ouvrent. Elle semble déboussolée et terrifiée, mais se rassure à la vue de son père. En pleurs, elle se jette dans ses bras.

— Il était là ! Il était là ! sanglote-t-elle.

— Ce n'est rien, ce n'était qu'un cauchemar, tente-t-il de la calmer. Il n'y a personne ici, juste toi et moi.

Stéphane met un bon quart d'heure à aider sa fille à retrouver son calme. Il l'a rarement vue dans cet état. Elle a déjà fait des cauchemars depuis son retour, mais ils ne l'avaient jamais terrifiée à ce point. Il la tient fermement dans ses bras. Elle est encore toute tremblante.

— Tout cela, c'est fini, ma chérie. Tu es en sécurité, tu n'as plus rien à craindre. Bon, allez, je vais te laisser. Rendors-toi maintenant.

Il lui dépose un petit baiser sur le front et se lève, prêt à regagner sa chambre. Elle le retient en lui agrippant le poignet.

— Papa... je sais que je suis grande, mais... pourrais-je dormir avec toi cette nuit ? Je préférerais...

Elle l'a demandé avec une voix fluette, signe qu'elle est encore toute chamboulée. En temps normal, Jyrall aurait refusé, mais la situation est loin d'être normale. Sa fille a vécu un enfer et a besoin de réconfort ; il ne va pas la repousser alors qu'elle demande son soutien.

Arrivés dans la chambre, Jyrall a la surprise de voir sa fille enlever sa robe de chambre. Elle se retrouve maintenant vêtue uniquement d'une culotte. Elle qui était auparavant très pudique, la voilà qui laisse ses apparats exhibés devant son père sans presque aucune gêne.

— On risque d'avoir trop chaud à deux, se justifie-t-elle devant le regard interloqué de son père. Cela te dérange ?

— Euh... non, fais comme tu veux. Mets-toi à l'aise.

Déranger ? Il ne sait pas si le terme est exact. Objectivement, elle est devenue une magnifique et désirable femme. Une telle tenue réveillerait l'appétit de nombreux loups lubriques qui n'hésiteraient pas à profiter de cette âme fragile, mais dans son cas, c'est sa fille. Alors il ne risque pas de dépasser les limites. Elle a confiance en lui, c'est pourquoi elle se met à l'aise, c'est tout ! Et puis ce serait hypocrite de lui dire de se couvrir plus alors que lui ne dort qu'en caleçon.

Ils s'allongent tous les deux, et très vite Fanny vient coller son buste à celui de son père et réclame d'être enlacée. Jyrall sent la peau de sa fille frémir et ses membres tressauter légèrement. Elle est sûrement encore sous le choc de son terrible cauchemar.

— Oh, papa, c'était horrible ! finit-elle par se confier à voix basse. Elle était là sur moi, cette chose affreuse, sombre, mauvaise, cette créature humanoïde faite d'ombre. Elle me maintenait les poignets pour que je ne puisse pas me débattre, et de son autre main griffue elle me lacérait le visage. Et son rire... Son rire résonnait partout dans la chambre et résonne encore au plus profond de mes entrailles. J'étais prisonnière, incapable de m'enfuir, de me réveiller.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, papa est là ; je serai toujours là pour toi. Tu peux dormir en paix.

— Oh, papa, merci pour tout. Je ferai tout ce que tu désires si tu me le demandes...

Encore ? Bizarre qu'elle insiste encore là-dessus. Que croit-elle qu'il puisse bien attendre d'elle ?

Elle se serre contre lui, la poitrine écrasée contre son torse. Jyrall sent le cœur de sa fille s'apaiser. Et voilà, Fanny a regagné le sommeil. Stéphane tente de prendre un peu de distance, histoire d'avoir plus d'espace pour lui ; mais malgré son sommeil, sa fille ne met pas une minute pour venir retrouver sa place.

« Bon, qu'il en soit ainsi, se résigne-t-il. *Je suis prêt à tous les sacrifices pour le bien-être de ma fille. Ha ha, avoir sa fille près de soi, tu parles d'un sacrifice, mon vieux ! »*

Et il s'endort à son tour, bercé par le doux parfum des cheveux de Fanny.

Son esprit vogue dans un univers onirique où Samantha est prise d'envies coquines. Ils ne sont que tous les deux, allongés face à face sur une plage de sable blanc. Tout est si paisible, pas d'horrible meurtre à l'horizon, de fille défigurée, de fiancé assassiné ni d'enfant enlevé. Ils sont seuls tous les deux sans qu'aucun nuage n'obscurcisse le ciel.

Le visage de Sam plonge vers l'entrejambe de Jyrall. Il sent son sexe rigide être avalé par une bouche gourmande. Il pousse un soupir de plaisir. Samantha a toujours su y faire.

— J'aimerais que cet instant dure toujours...

Samantha arrête sa fellation et lui sourit tandis que sa main continue à lui donner du plaisir. Jyrall lui sourit aussi. C'est dingue, il ne l'a jamais trouvée aussi belle qu'en cet instant.

— Pourtant, il va falloir se réveiller, mon amour.

Amour ? Il n'a jamais été question d'amour dans leur relation, et pourtant Jyrall ne peut s'empêcher de trouver magnifique la sonorité de ce mot prononcé par la voix de Samantha.

— Pourquoi se réveiller maintenant ? Je me sens si bien...

— Tu le sais pourtant. Ce n'est pas encore fini. Nous n'avons pas encore vaincue l'ombre. Elle en a après toi.

— L'ombre ? Mais de quoi parles-tu ?

Le vent se lève, les vagues se déchaînent et le ciel s'obscurcit soudain. Le paisible rêve vire en un instant en cauchemar. L'orage rugit dans le ciel. Jyrall y croit entendre un rire sinistre s'y mêler.

— Appelle-moi Stéphane. Tu auras besoin de moi. Tu peux compter sur moi...

Jyrall se réveille d'un bond. Il s'assoit. Merde, c'était quoi ce cauchemar étrange ? Et cette histoire d'ombre ? Le cauchemar de sa fille a dû déteindre sur ses rêves. Et puis son côté pessimiste s'est mêlé au rêve en l'influençant, tout simplement. *« Mais tout est bel et bien fini. »* se rassure Jyrall : Aymeric Dumas et Madeline Kalst sont tous deux bel et bien décédés ; ils ne peuvent plus rien leur faire, à sa fille et lui.

— Papa ? réagit Fanny, la voix encore à moitié endormie. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ce n'est rien, ma chérie, juste un petit cauchemar. Rendors-toi.

La lumière filtre à travers les volets de la chambre. Vu l'intensité, le soleil doit être levé depuis un petit moment. Mais rien ne sert de se presser aujourd'hui : il n'y a rien de prévu. Et puis il a encore sommeil, alors autant suivre le conseil qu'il a donné à sa fille et se rendormir. Il se rallonge.

Fanny réagit au quart de tour et vient se coller à lui.

— Attends ! lâche-t-il trop tard.

La partie érotique de son précédent rêve a en effet réveillé ses ardeurs : Jyrall a le sexe bandé, sexe contre lequel Fanny vient de plaquer ses fesses. Elle lâche un « Oh... » de surprise. Mal à l'aise qu'elle le découvre dans cet état, Stéphane tente de bredouiller une excuse.

— Ce n'est rien, papa, veut-elle le rassurer. Cela ne me dérange pas. Prends-moi dans tes bras, s'il te plaît.

Non, avoir son sexe bandé le long du cul de sa fille, Jyrall ne peut accepter cela. Il tente de se décoller mais Fanny ne lui laisse pas le choix et se colle de nouveau à lui, puis elle lui prend la main, la colle sur un de ses seins et frotte son séant le long de son père.

— Vas-y, papa, tu peux y aller, je ne dirai rien. Je serai ta petite fille sage. Je te laisserai me faire tout ce que tu veux. Je réaliserai tous tes désirs.

Réaliser tous ses désirs ? Voilà la troisième fois qu'elle lui fait une telle proposition ; c'était donc cela qu'elle avait en tête ? Jyrall est soudain pris de nausée. Comment la chair de sa chair a-t-elle pu s'imaginer qu'il était prêt d'exiger cela d'elle ? Qu'a-t-il pu faire de mal pour qu'elle croie qu'il était ce genre de père irresponsable, égoïste et odieux ? Il la repousse d'un coup ; il doit mettre fin à cette folie sur le champ !

— Arrête ça tout de suite, Fanny ! Je ne suis pas ce genre d'homme.

Il se lève du lit et recule de plusieurs pas en manquant de trébucher à cause du pied de son bureau. Fanny se redresse dans le lit. L'expression qui anime ses yeux, son père ne l'a jamais lue. Elle est comme possédée.

— Allons, papa, je sais bien que tu en as envie. Tu me mentirais si tu disais le contraire. Maman est partie depuis longtemps maintenant et tu ne t'es jamais remarié. Depuis combien de temps une femme ne t'a-t-elle pas donné du plaisir ? Tu mérites de jouir toi aussi. Je suis ta fille et je t'aime. Je peux faire ça pour toi...

— Tais-toi ! Tu es folle ! C'est mal, c'est dégoûtant...

— Pourquoi ? Laisse donc la morale au commun des mortels. Nous sommes différents, toi et moi : nous sommes plus forts qu'eux, nous pouvons nous affranchir de ces règles inutiles. Je suis prête, papa ; je ferai tout ce que tu voudras : je te sucerai, j'avalerai, et

tu me baiseras et enculeras encore et encore. Je serai ton jouet. Je l'ai déjà fait ; je saurai comment faire...

Non ! Non ! NON ! Jyrall ne veut pas entendre ces horreurs sortir de la bouche de sa petite Fanny. Elle n'était encore qu'une enfant il n'y a pas si longtemps de ça, et voilà maintenant qu'elle lui propose les pires lubricités !

— Je sais que tu as souffert, mon cœur, avec tout ce qui s'est passé, la coupe-t-il, mais crois-moi : ce que tu me proposes n'arrangera pas ton mal-être. Cela ne pourra qu'aggraver la situation. Crois-moi, j'ai enquêté sur des tas d'affaires liées à l'inceste, et ça n'a jamais rien donné de bon. Je ne peux m'imaginer à aucun moment t'entraîner sur cette voie.

Bien. Jyrall a réussi à la faire taire. Le regard de la jeune femme a changé. Elle semble réfléchir. Avec un peu de chance, elle va retrouver la raison et abandonner cette folie. Mais son optimiste est très vite malmené par l'air sombre qu'affiche maintenant Fanny.

— C'est à cause d'elles ? Des cicatrices ? Je te dégoûte, c'est ça ? Je te fais vomir ? J'ai l'air d'un monstre ?

— Arrête, Fanny, ne dis pas de bêtises ! Tu es une jeune femme magnifique, et aucune cicatrice ne changera rien à ça.

— Alors pourquoi tu ne me touches pas ? crie-t-elle soudain. Il le faut ! Je dois me donner à toi !

Et, complètement hystérique, elle hurle des propos de plus en plus confus et insensés. Jyrall, dépassé par la situation, tente de la prendre dans ses bras pour la calmer mais elle se débat, le frappe, le griffe. C'est un animal enragé qu'il tente d'apprivoiser sans succès. Elle pleure maintenant des larmes intarissables. Stéphane ne sait plus que faire pour arrêter passer la crise.

— Il le faut ! répète-t-elle, enragée. Tu dois me prendre !

— Non, je ne dois rien faire, et toi non plus tu ne me dois rien.

— Si, il le faut, papa ; ça fait si mal, je me sens si seule... Je ne supporte pas, je ne suis pas assez forte pour ça. Je n'y arriverai pas. Il le faut ! Je dois devenir plus forte !

— Et tu crois qu'en couchant avec moi tu seras plus forte ? Allons, Fanny, c'est ridicule !

— Qu'est-ce que t'en sais ? le repousse-t-elle violemment. C'est comme ça qu'elle est devenue plus forte, c'est comme ça qu'elle a appris à survivre. Alors, pourquoi pas moi ?

— Elle ? Mais de qui parles-tu ?

Elle ne lui répond pas et s'enfuit de la chambre. Jyrall est de plus en plus inquiet. Il a peur de connaître déjà la réponse à sa question, et l'idée que sa fille puisse prendre exemple sur cette personne lui fait froid dans le dos. *« Non, il doit y avoir une autre explication. »* tente-t-il de se rassurer

Il enfile un pantalon et part à la rencontre de sa fille. Il doit mettre au clair cette histoire et la calmer tout de suite avant que cela empire. Il entend du bruit dans la cuisine ; il entend la voix de sa fille mais il ne comprend pas ses propos. Prêt à entrer dans la pièce, voilà qu'il la surprend à rire dans cette situation. Ce rire incongru lui glace le sang !

Mais c'est une Fanny apaisée qu'il trouve en entrant. Face à la table, elle lui tourne le dos. Il n'ose pas trop s'approcher pour ne pas la brusquer. Plutôt tenter de rouvrir le dialogue.

— Elle a toujours su ce que j'avais à faire, papa ; ma princesse m'a toujours guidée pour que j'apprenne à être assez forte. Elle m'a poussée à faire tout ce qui était nécessaire, même quand je ne voulais pas. Sans elle, je serais morte ; j'aurais sauté d'un pont parce que j'étais trop faible !

— Quoi ? répond son père d'une voix terrifiée. Ne dis pas n'importe quoi !

— C'est pourtant vrai, papa ! J'étais amoureuse d'une amie d'une camarade de promo. Cette fille n'était pas de mon école. On se voyait quand on sortait en groupe. Ma timidité me dévorait, j'avais peur de sa réaction, mais j'ai pris mon courage à deux mains pour lui avouer mes sentiments. Elle a été surprise au début mais ne m'a pas repoussée. Elle m'a même proposé un rendez-vous. Je

croyais que ça allait marcher, que j'allais pouvoir enfin être heureuse et m'accepter comme j'étais, mais ce n'était qu'un piège. Elle a juste cherché à m'humilier devant tout le monde et à m'insulter : « Tu pensais vraiment que j'allais jouer la gouinasse avec toi ? Tu me dégoûtes, sale dégénérée ! » J'ai été moquée, insultée, harcelée par des garçons qui fantasmaient de se taper une lesbienne et j'ai voulu en finir une fois pour toutes. Alors oui, j'étais vraiment prête à sauter...

— Mon cœur, j'ignorais tout ça. Pourquoi n'en as-tu jamais parlé ?

— ... et c'est là que ma princesse est venue à moi, poursuit Fanny sans répondre à la question de son père. Elle m'avait repérée depuis longtemps et me surveillait. Je l'avais remarquée aussi mais je n'étais pas prête à aborder une inconnue, bien qu'elle me plaisait. Elle m'a convaincue de ne pas sauter. Elle a dit qu'elle me montrerait comment devenir plus forte et qu'elle m'aiderait à faire payer tous ceux qui m'ont fait du mal. Jour après jour, elle m'a poussée à me laisser aller, à me donner corps et âme à elle, et je suis tombée amoureuse d'elle comme je n'avais jamais aimé personne. Je l'ai laissée me mener sur la voie qu'elle avait tracée pour moi, même si cela me terrifiait. J'ai obéi à tous ses souhaits comme une esclave et je l'ai aidée à remplir ses objectifs car je ne souhaitais que son bonheur, et parce qu'elle seule savait ce que je devais faire pour apprendre à survivre.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a fait faire ?

Cette question lui brûlait les lèvres, mais la réponse le terrifie d'autant plus. Jyrall craint le pire.

— Elle m'a donné à son am... Oui, c'est ça ! réalise soudain Fanny. Ma princesse a toujours su ce que je devais faire. Elle a toujours pensé à tout. C'est pour ça qu'elle m'a poussée à le laisser faire tout ce qu'il voulait, même si c'était contre mon orientation sexuelle. Elle n'attendait pas que ce soit toi qui fasse de moi ce qu'elle était, qui m'aide à franchir le cap : c'est lui qu'elle a choisi

pour cette mission. Mon Dieu, j'ai douté d'elle, cru qu'elle m'avait abandonnée après sa mort, mais elle avait tout arrangé avant ça. J'avais déjà toutes les cartes en main. J'étais prête... mais pourtant j'ai échoué. J'ai été incapable d'obéir à son dernier ordre : j'ai été incapable de te tuer. Comme j'ai dû la décevoir...

Plus de doute là-dessus ; Jyrall ne peut plus se voiler la face : sa fille parle bien de Madeline Kalst. Découvrir maintenant que sa fille a eu une relation avec cette folle et que cette dernière lui a retourné le cerveau lui fait l'effet d'une bombe. Son monde s'écroule. Comment a-t-il pu rester aussi aveugle, lui, le brillant enquêteur ? Il n'a pas su voir ce qui se jouait sous son nez. Il a cherché longtemps à remettre la main sur Madeline Kalst tandis qu'elle détruisait peu à peu mentalement sa petite Fanny. Quel crétin il a été ! Il comprend mieux le rire d'Aymeric Dumas quand il a appris que Madeline avait enlevé Fanny. Aymeric le savait déjà : Jyrall ne pouvait plus sauver sa fille, c'était trop tard, et ce depuis bien longtemps. TROP TARD !

NON ! Jamais Jyrall n'acceptera de baisser les bras. Oui, Madeline a perverti le cerveau de sa fille, mais il ne doit pas être trop tard pour réparer les dégâts. Ce ne sont que des mots ! Fanny n'a rien fait de compromettant. Bon, elle s'est laissée abuser par Aymeric Dumas, mais ce n'est pas irréparable. Il faudra du temps, certes, mais Stéphane est sûr de pouvoir arranger les choses. Mais pour ça, il faut qu'il reste auprès de sa fille, peu importe ce qu'elle a fait.

Il s'avance près d'elle pour la prendre dans ses bras et ainsi lui prouver son soutien, mais au dernier moment Fanny se retourne. Jyrall a juste le temps de lire de la noirceur dans son regard avant de sentir une lame s'enfoncer dans son ventre. Il hurle de douleur, recule de plusieurs pas et tombe sur le sol après avoir trébuché. Fanny, à moitié choquée par son geste et à moitié satisfaite, se tient debout devant lui, le couteau ensanglanté à la main.

— Oui, j'ai dû la décevoir. Et lui aussi je l'ai déçu. C'est peut-être pour cela qu'il m'a découpé les joues. Il m'a punie parce que je n'ai pas été assez forte ! Mais je suis prête maintenant, et je vais accomplir leur volonté à tous deux !

— Non, arrête ! la supplie Jyrall. Je t'en prie...

— Tu as tué ma Princesse, papa, et tu crois que je vais te pardonner ? C'est toi qui lui as tiré dessus. Tu m'as enlevé la seule personne à laquelle je tenais vraiment.

Le regard de Fanny indique qu'elle ne fera pas marche arrière. Elle a complètement perdu l'esprit. Impossible de lui faire retrouver la raison. Paniqué, Jyrall parvient à se remettre sur pieds et à prendre la fuite, mais dans son état il ne peut aller bien vite.

Le plus urgent : arrêter le saignement. Il s'enferme dans la salle de bain et ouvre la trousse de premiers secours. Fanny tente d'ouvrir mais le verrou l'en empêche. Un cri de rage retentit.

— Allons, papa, laisse-moi entrer pour qu'on en finisse. Je te promets que ce sera rapide ; tu ne souffriras pas. Ça aussi je l'ai déjà fait ; je saurai comment faire !

« Elle a déjà... tué ? Non ! Quelle horreur ! » Jyrall ne peut en croire ses oreilles. Pas sa fille, c'est impossible !

— Madeline me l'a laissée, celle-là. Je l'avais aidée à trouver les deux autres, mais celle-là, ma Princesse a dit qu'elle était pour moi. Alors je l'ai saignée comme une chienne, tu sais, cette pétasse qui m'a humiliée et insultée devant tout le monde. Elle n'a eu que ce qu'elle méritait : une lame en plein cœur !

C'est un véritable cauchemar. Comment a-t-il pu passer à côté de toutes ces horreurs sans s'en rendre compte ? Sam et lui avaient bien suspecté que Madeline Kalst avait un complice pour sa série de meurtres visant à pousser la police à relâcher Aymeric Dumas, mais jamais il aurait envisagé que ce complice fût sa petite Fanny. C'est plus d'horreur qu'il peut en supporter ; son estomac ne lui obéit plus et il régurgite son dernier repas qui vient s'étaler sur le carrelage de la salle de bain.

Il n'entend plus de bruit. Fanny est-elle toujours là ? Cela n'en a pas l'air. Quoi qu'il en soit, il profite de cette accalmie pour se soigner. Il n'est pas médecin mais ne pense pas que sa fille lui ait touché un organe vital, et puis la lame n'était pas très grande. Dans l'immédiat, il faut stopper l'hémorragie. Une compresse, des bandages, et l'affaire est jouée en quelques instants.

Et maintenant ? Fuir ? Tenter une dernière fois de faire retrouver la raison à Fanny ? La mettre hors d'état de nuire ? Sa blessure l'affaiblit grandement ; parviendrait-il vraiment à l'arrêter ? Enfermé dans sa salle de bain, il n'a aucun moyen d'appeler de l'aide, son téléphone portable étant resté dans la chambre. Le voilà seul à affronter la situation. Que faire ? Dans sa tête, les idées se brouillent, entre la panique et l'horreur des dernières découvertes.

Un grand coup résonne contre la porte de la salle de bain. Puis un deuxième. Le troisième fait passer la lame d'une hache à travers la porte.

— Fanny est là ! Je vais te faire sortir de ta cachette, petit cochon...

— Pitié, Fanny, pleure-t-il nerveusement. Arrête ça tout de suite !

Mais elle n'écoute plus rien et les coups de hache font voler des éclats de porte les uns après les autres. C'est cependant le verrou qui cède le premier ; ce qui reste de la porte s'ouvre alors. Fanny entre, la hache fermement maintenue par ses mains. Son regard est d'un noir abyssal et ses lèvres dessinent un affreux sourire soutenu par ses cicatrices. Elle lève son arme, prête à l'abattre sur son père, mais l'instinct de survie de Jyrall n'a pas disparu : il se jette sur elle et retient la hache de sa main valide et tente de la lui arracher. Fanny se débat comme une furie. Diable, d'où tient-elle une telle énergie ? Elle a le réflexe de frapper son père sur sa blessure ; il hurle de douleur et lâche prise.

La lame de la hache passe à ras de son visage. Il l'a évitée de justesse. Le second coup suit de peu. Jyrall plonge pour l'éviter.

Dans ce mouvement il bouscule Fanny qui est projeté le long de ce qu'il reste de porte. La voie est ouverte ; Stéphane s'y précipite. Il s'enfuit par le couloir, sa main appuyant fermement sur sa blessure qui s'est remise à saigner. La douleur lui provoque des élancements et sa tête lui tourne. Son regard se trouble. Il serre les dents pour tenir le coup mais ses jambes le maintiennent de plus en plus difficilement. Il n'est plus qu'à quelques mètres de la porte de la maison. Trop affaibli, il trébuche.

Il entend des pas derrière lui et la lame de la hache traîner sur le sol. Il se tourne une dernière fois vers sa fille.

— Pose cette hache ! hurle-t-il dans un dernier espoir de lui faire entendre raison.

— JAMAIS !

Elle lève l'arme, prête à l'abattre quand la porte d'entrée est défoncée. Samantha Gerald bondit à l'intérieur. Fanny, réactive, tente de lui asséner un coup de hache. La lieutenante l'évite et parvient à lui arracher l'arme des mains et à l'assommer avec le manche. Fanny s'écroule.

Gerald se précipite auprès de son collègue, examine rapidement sa blessure et appelle tout de suite les secours. À moitié conscient, Jyrall reconnaît tout de même son équipière qui se penche sur lui.

— C'est fini, Stéphane, je suis là.

— Sam ? Mais comment...

— Je me suis réveillée avec un horrible pressentiment. J'ai eu beau me dire que c'était dans ma tête, que je n'avais rien à craindre, il a fallu que je vienne quand même pour vérifier. J'ai bien fait.

— Fanny... elle et Madeline...

— Chut, garde tes forces. Nous verrons ça plus tard.

⋆

Stéphane Jyrall se tient debout devant un grand bâtiment de briques rouges. Une boule lui dévore l'estomac. Samantha Gerald se trouve à ses côtés en guise de soutien. Bien qu'il ait démissionné,

les deux anciens partenaires sont restés très proches. Après toutes les épreuves qu'ils ont traversées ensemble, ils ne peuvent se séparer, comptant l'un sur l'autre pour continuer d'avancer.

— Es-tu sûr que tu préfères que je t'attende ici ? demande Sam.

— Oui, je pense que c'est mieux ainsi. C'est quelque chose que je dois faire seul.

— Comme tu veux.

Mais Jyrall hésite encore à entrer, terrorisé à l'idée de ce qu'il risque de découvrir. La peur lui déforme les traits du visage. Il faut cependant y aller ; voilà déjà trop longtemps qu'il repousse ce moment. Il prend une grande inspiration, pousse la porte du bâtiment puis se dirige vers l'accueil.

— Bonjour, j'ai un rendez-vous pour une visite. Je viens pour voir...

— Oui, le coupe la secrétaire, son médecin va vous accompagner. Veuillez-vous asseoir là en attendant.

Jyrall obéit. Quelques minutes plus tard apparaît un homme de grande taille, habillé d'une blouse blanche. Il a la tête d'une fouine au crâne dégarni. Il s'avance vers Jyrall, lui serre la main et lui fait signe de le suivre.

— Monsieur Jyrall, je suis le docteur Vandoecker, le médecin de votre fille. Vous allez voir, elle a fait beaucoup de progrès depuis qu'elle est arrivée ici. Vous allez la trouver transformée !

— Vous pensez qu'elle pourra bientôt sortir ?

— Oh, il est encore trop tôt pour le dire, mais c'est en bonne voie, rassurez-vous. Ses crises sont de plus en plus rares.

Voilà qui redonne espoir à Stéphane Jyrall. Depuis que Fanny a tenté de le poignarder, il craignait de ne plus jamais retrouver sa douce et tendre petite fille. Il n'a pas eu d'autre choix que de la faire interner dans un hôpital psychiatrique afin qu'elle ne puisse plus blesser personne. Sam lui affirmait que cela aiderait Fanny, qu'une fois qu'elle serait guérie tout redeviendrait normal, mais Stéphane n'osait pas s'accrocher à ce rêve. Et là, voilà quelques

jours, le médecin l'a appelé pour lui annoncer que Fanny avait demandé d'elle-même à voir son père.

C'est bon signe ! Depuis son internement, Fanny ne voulait absolument pas entendre parler de lui, le traitant des noms d'oiseaux les plus horribles, l'accusant de tous les maux et lui souhaitant les pires tourments. Mais aujourd'hui, elle semble prête à renouer le contact avec son père.

Le docteur Vandoecker ouvre une porte et fait pénétrer Jyrall à l'intérieur d'une pièce. Fanny est là, assise derrière une table, le visage amaigri, pâle, avec de sombres cernes sous les yeux. Ses lèvres dessinent un large sourire que les cicatrices rendent perturbant.

— Elle est attachée ? s'étonne Stéphane. Je croyais que...

— Simple mesure de sécurité, le coupe Vandoecker ; elle peut parfois se montrer violente. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien. Je vais vous laisser entre vous.

Jyrall s'assoit face à sa fille. Il l'observe sans rien dire, ne sachant pas comment commencer. À part ce sourire dérangeant, elle est inexpressive au possible. C'est elle qui brise le silence :

— Bonjour, papa, comment vas-tu ?

Jyrall est perturbé par la banalité de la question après tout ce temps, mais il faut bien débuter la conversation par quelque chose.

— Je vais b... enfin, tu me manques, mais je fais avec. Tu sais, j'ai quitté la police, mais les journées sont longues, seul à la maison sans toi. J'envisage d'ouvrir une agence de détective privé.

— Cela ne m'étonne pas, sourit Fanny. Tu as ça dans le sang !

— Oui, c'est vrai. Que veux-tu, à mon âge on ne se refait pas. Et toi, ça va ? Ils te traitent bien ici ?

— Papa, ils me... peu importe. Tu sais, j'ai changé. J'ai compris mon erreur. Oh, papa, je suis tellement désolée pour tout... S'il te plaît, pardonne-moi !

Les larmes coulent, aussi bien celles de Fanny que celles de son père. Ces mots, il en a tant rêvé que les entendre le fait craquer.

Oui, sa Fanny est toujours là ! Il aimerait la serrer fort contre lui mais il ne sait pas si c'est bien conseillé.

— Oh oui, ma chérie, je te pardonne tout. Ne t'inquiète pas, je t'aime de tout mon cœur.

— Moi aussi, papa, je t'aime. Je suis désolée, tellement désolée... il faut que tu me fasses sortir d'ici !

Ce changement brutal de ton, du larmoyant à quelque chose de sec, froid, brutal, désarçonne Jyrall. Il prend du recul sur sa chaise et observe sa fille d'un œil méfiant.

— Ma chérie, les médecins pensent que c'est encore trop tôt.

— Papa, pitié, je suis ta petite fille chérie. Pourquoi tu me laisses pourrir ici ?

— C'est pour ton bien, tu le sais, ma puce : tu es malade et tu dois...

— Ils... ils ont abusé de moi !

Quoi ? Que raconte-t-elle ? Jyrall sent que quelque chose ne tourne pas rond. Ces mots sonnent faux, ainsi que ces larmes opportunes qui se remettent à couler : elle joue la comédie, il en mettrait sa main à couper.

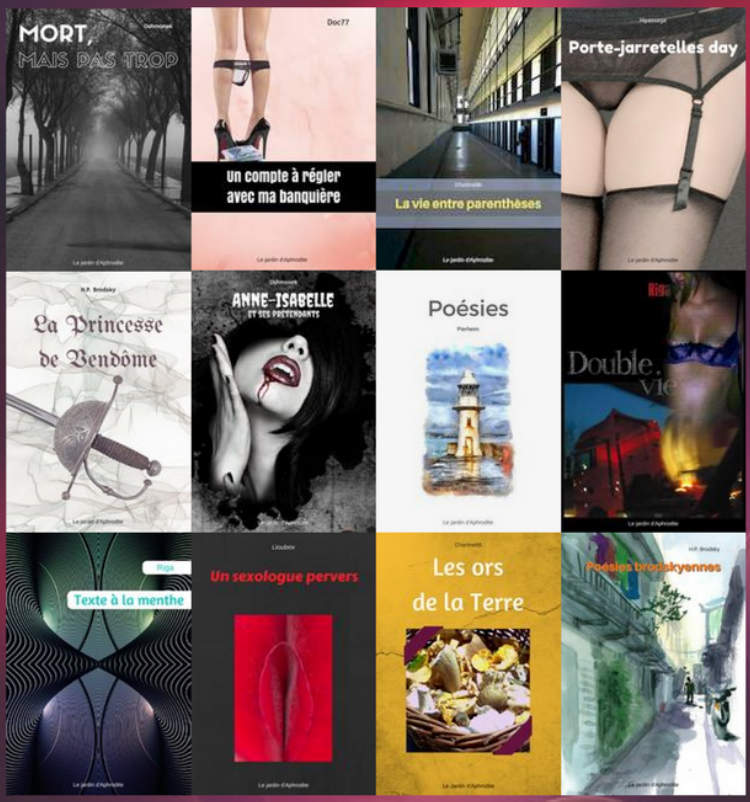
— Ma puce, pourquoi me mens-tu ?

Fanny essuie ses larmes d'un revers de main et se cale bien confortablement dans sa chaise, un large sourire aux lèvres.

— Quoi ? J'y suis allé trop fort avec cette histoire d'abus sexuel ? Dommage, je te croyais pas loin de céder, mais visiblement, tu ne te feras pas avoir aussi facilement. Ce n'est que partie remise. Tu ne veux pas me faire sortir d'ici ? Très bien, je sortirai d'une façon ou d'une autre. Ils ne pourront pas me retenir bien longtemps. Et sache, sale crevure de merde, qu'une fois que je serai dehors, je vais te faire vivre un enfer, une fête du tonnerre, un feu d'artifice exceptionnel, ah ah ah ! Ce que tu as vécu jusqu'à maintenant te paraîtra doux par rapport à ce que je te réserve ; tu vas regretter d'avoir tué ma Princesse, et tu vas regretter de m'avoir enfermée dans ce trou à rats de merde !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite